





HISTOIRE

DU MARECHAL

DUC DE BOUILLON.

Où l'on trouve ce qui s'est passé de plus remarquable sous les Regnes de François II. Charles IX. Henry III. Henry IV. la minorité & les premières années du Regne de Louis XIII.

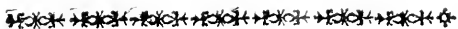
TOME SECOND.



A AMSTERDAM;

Chez le SINCERE à la Verité.

M. DCC. XXVI.



S O M M A I R E du quatriéme Livre.

HENRY IV. Roy de Navarre rencontre de grandes difficultez à son avenement à la Couronne de France, il gagne le combat d'Arques, & la Bataille d'Ivry. Le Vicomte de Turenne apprend par les Lettres du Roy, que sa Majesté avoit assiégué Paris. Quoiqu'à demi guéri, il conduit lui-même à son secours les meilleures Troupes Calvinistes des Provinces de de-là la Loire; il joint l'Armée du Roy devant Paris. Entretien qu'il eut avec ce Prince à son arrivée. Le Roy leve le Siège de Paris, pour aller audevant du Duc de Parme qui marchoit au secours de cette Ville; ce qui se passa entre les deux Armées. Le Duc de Parme, après avoir secouru & ravitaillé Paris, retourne dans les Pais-Bas. Le Roy licentie une partie de
à ij

S O M M A I R E.

son Armée jusqu'au Printems suivant. Le Roy envoie le Vicomte de Turenne en Angleterre , en Hollande & en Allemagne pour y demander du secours. Negotiations du Vicomte dans tous ces endroits. Il obtient des Princes d'Allemagne une Armée composée de cinq mille cinq cens Chevaux, & d'onze mille hommes de pied , tous gens d'élite , sous le Commandement du Prince d'Anhalt. Il l'amene en France , le Roy en fait lui-même la revüe dans la Plaine de Fandy. Les Ducs de Lorraine , de Montpensier & de Nevers recherchent en Mariage pour leurs Fils Charlotte de la Mark , héritière de Bouillon & de Sedan. Le Roy dont ce Mariage dépendoit , les traverse , & marie cette Princesse au Vicomte de Turenne. Raisons qu'eut le Roy pour en user de la sorte. Erreur de Mezerai a l'occasion de cette affaire. Le Vicomte de Turenne est fait Maréchal de France , l'année d'après son Mariage. Le Roy mar-

che en Normandie pour faire le Siège de Roüen à la prière de la Reine d'Angleterre. Elle lui envoie de l'argent, & trois mille Anglois sous le commandement du Comte d'Essex, pour favoriser l'exécution de ce dessein. Le Roy invite le Vicomte de Turenne qu'on appellera désormais le Duc de Boiillon à se rendre auprès de lui pour le Siège de Roüen. Les Ducs de Mayenne & de Parme viennent au secours de Roüen. Quelle part le Duc de Boiillon eut à ce Siège; le Roy est obligé de le lever. Il assiége Epernai en Champagne il le prend; mais il y perd le Maréchal de Biron le Pere. Le Roy renvoie en Allemagne l'Armée que le Duc de Boiillon y avoit levée, comme le Traitté avec les Princes de l'Empire le portoit expressément. Le Roi fait un détachement de son Armée pour l'y reconduire; il en donne le commandement au Duc de Boiillon. En s'en retournant à Sedan, il prend sur le Duc de Lorraine la Vil-

S O M M A I R E.

le de Beaumont ; il y met garnison. Affriquain d'Anglure , Général du Duc de Lorraine vient l'assiéger ; le Duc de Boiillon marche à son secours. Quoique fort inférieur à d'Anglure , il l'attaque , le combat fut long & opiniâtre. Le Duc de Boiillon remporte une victoire complète, il y reçoit deux blessures qui ne l'empêchent pas d'agir. Il attaque & prend sur le Duc de Lorraine la Ville de Dun sur la Meuse. Les nouvelles qu'il reçoit de la conversion du Roy à la Religion Catholique , l'obligent de retourner à la Cour ; la part qu'il eut à cette conversion. La maladie & la mort de la Duchesse de Boiillon sa femme l'obligent de retourner à Sedan. Par son Testament, cette Princesse le fait héritier de tous ses biens. Le Roy lui envoie le Marquis de Rosny pour l'assurer de la continuation de sa protection. Le Duc de Boiillon se voyant sans enfans épouse en secondes Noces Elizabeth de Nassau , fille de Guillaume de Nassau Prince d'Orange ,

il revient à la Cour. Le Roy prend la résolution de déclarer la Guerre au Roy d'Espagne. Raisons pour & contre cette declaration; le Duc de Boiillon se déclare pour l'affirmative. La Guerre est declarée. Suites funestes de cette Guerre. Avantages que le Duc de Boiillon & les Calvinistes en retirent. Quelle part le Duc de Boiillon eut à cette Guerre; le Roy lui donne le Commandement de l'Armée qui devoit couvrir la Champagne, & attaquer le Luxembourg. Il part pour exécuter ce dessein; il obtient du Prince Maurice un secours assez considerable, qui lui est amene par le Comte Philippes de Nassau. Entreprise que fait le Duc sur la frontiere du Luxembourg. Son Armée se dissipe faute de paiement. Le Comte de Nassau remene ses Troupes en Hollande. Le Roy rapelle le Duc de Boiillon de la Frontiere de Champagne; il l'envoie en Picardie pour y commander conjointement avec le Duc

de Nevers , le Comte de Saint-Pol ,
 & l'Amiral de Villars. Surprise de
 Ham en Picardie sur les Espagnols.
 Détail de cette entreprise. Conduite
 & valeur que le Duc de Bouillon
 fait paroître en cette occasion. Le
 Comte de Fuentes Gouverneur des
 Pais-Bas assiége Dourlens. Le Duc
 de Bouillon , le Comte de Saint-Pol ,
 & l'Amiral de Villars marchent à son
 secours ; leur mesintelligence entr'eux
 & avec le Duc de Nevers est cause
 de leur défaite. Le Roy pour éviter
 de pareils inconveniens partage en-
 tre eux les Troupes , & les envoie
 commander en des endroits differens
 de la Province. Ce que fit le Duc de
 Bouillon dans le Boulonnois , où le
 Roi l'avoit envoyé. Le Comte de
 Fuentes prend Dourlens & Cambray
 en fort peu de tems ; il remet le Gouver-
 nement des Pais-Bas à l'Archiduc
 Albert d'Autriche. Les Espa-
 gnols n'en font pas la Guerre moins
 heureusement. L'Archiduc assiége &

prend Calais. La Garnison reduite à la défense du Château demande du secours. Le Roy se rend dans le Boulonnois pour être plus à portée de le secourir. Grande difficulté à secourir le Château de Calais ; le Roy ordonne le secours ; le Duc de Boüillon l'y conduit, & l'y fait entrer sans avoir perdu un seul homme. A son retour il est attaqué d'une fièvre violente qui se change en quarte. Le Roy demande du secours à la Reine d'Angleterre ; mais cette Princesse offensée de son changement de Religion pense à se prévaloir du mauvais état de ses affaires. Elle lui fait des propositions que le Roy rejette. Il choisit le Duc de Boüillon pour l'Ambassade extraordinaire d'Angleterre ; mais comme sa maladie l'empêche de partir aussitôt que l'importance des affaires le demandoit ; le Roy envoie d'avance Sancy pour commencer la Négociation. Il trouve les Anglois indignes de la conversion du Roy, peu dispo-

S O M M A I R E.

sez à le secourir. Le Duc de Boüillon malgré sa fièvre part quelque-tems après Sancy ; il arrive à Douvres , il y trouve le Comte d'Essex qui hâtoit un Armement contre l'Espagne , qu'il devoit commander. Comme il étoit des amis du Duc & favori de la Reine d'Angleterre, le Duc de Boüillon commence sa Négociation par le gagner ; il lui persuade qu'il y va de sa gloire & de sa fortune de preferer le secours de Calais à toute autre entreprise qu'il pourroit faire contre l'Espagne. Après cette conférence avec le Comte d'Essex , le Duc de Boüillon quoique fort incommodé de sa fièvre part pour Londres ; il y trouve Sancy qui lui fait sa Négociation fort difficile. De son côté il engage Sancy à porter ses Lettres de créance à la Reine d'Angleterre à Greenvic où elle étoit alors , & à lui demander audience. A son retour Sanci lui apprend la prise du Château de Calais emporté d'assaut , &



HISTOIRE

DE HENRY

DE LA TOUR

D'Auvergne,

DUC DE BOUILLON.

LIVRE QUATRIÈME.



PENDANT que ce que l'on vient de raconter se passoit aux environs de Paris, & que le nouveau Roy par ses victoires * ruïnoit le parti de la Ligue, & s'ouvroit le chemin à l'entier recouvrement de son Royaume ; le Vicomte de Turenne retiré dans ses Terres, n'étoit

L'an
1590.

Henry
IV.

* L. 65.
Bat d'Ar
mes & l
bataille
de Ivry.

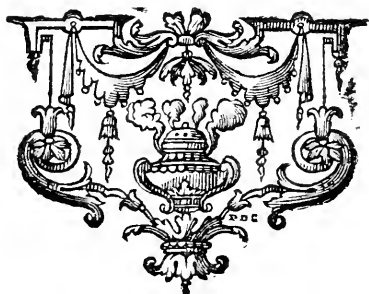
pas sans inquiétudes. L'on craignoit pour sa vie , & le danger étoit si grand qu'on n'avoit pû le lui cacher ; mais l'amour de la gloire qui s'acquiert par les Armes , & dans le maniement des grandes affaires , bannissoit de son esprit & de son cœur cette tranquillité si nécessaire à sa guérison , & elle lui permettoit à peine d'accorder à son corps le repos dont il ne se pouvoit passer pour laisser agir les remèdes. Il se reprochoit sans cesse de ce qu'il n'avoit point de part , ni aux victoires du Roy , ni aux dangers auxquels sa valeur , bien plus que la nécessité de ses affaires l'exposoit continuellement ; & il regardoit comme une molle oisiveté ce repos forcé , que la grandeur de son mal l'obligeoit de se donner. Mais quand il eut appris par les Lettres du Roy , qu'il avoit bloqué Paris , & qu'il n'en quitteroit point le Siège, qu'il ne l'eût réduit à son obéissance ; l'impatience qu'il avoit de se rendre auprès de lui , & de lui mener du secours , redoubla si fort , que ses Medecins furent obligez de lui laisser donner ses ordres pour faire préparer ses équipages , & pour hâter la levée des

Histoire
de Thou,
liv. 99.
à l'an
1590.

que le Comte d'Essèx avoit reçu de la Reine des ordres si pressans de partir , qu'il avoit mis à la voile pour Cadiz. Sancy découragé par ces contretiens & par les mauvaises dispositions des Anglois pour la France , conseille au Duc de Boüillon d'abandonner sa Négociation , de s'en retourner en France , & de persuader au Roy d'accepter la médiation du Pape pour la Paix avec l'Espagne , par laquelle il promettoit au Roy de lui faire rendre Calais. Le Duc de Boüillon n'est pas de cet avis : il prétend faire si bien valoir les fâcheuses suites de la prise de Calais pour l'Angleterre, qu'au lieu de nuire au succès de sa négociation, elle ne servira qu'à l'avancer. La Reine donne audience au Duc de Boüillon. Ce qui s'y passa. La Reine nomme des Commissaires. Le Duc fait agréer au Roi & à la Reine d'Angleterre , qu'il pourroit s'associer dans sa Négociation outre Sancy , Guil-

S O M M A I R E.

*laume du Vair, & Guillaume An-
ceau qui se trouvoient alors à Lon-
dres. Commencement des Conferen-
ces. Grandes difficultez que le Duc
de Boüillon y rencontre d'abord.*



DUC DE BOUILLON. Liv. IV. §
mieux les autres , que lorsqu'on est
convaincu de ce que l'on veut per-
suader : dès le premier entretien par-
ticulier que le Roy eut avec le Vi-
comte , il le mit sur le chapitre de sa
conversion , dans le dessein de la lui
faire approuver. Le Vicomte qui étoit
entré de lui-même dans les sentimens
du Roy , lui dit qu'il n'avoit rien é-
pargné pour porter les Eglises Cal-
vinistes à s'accommoder au tems , &
à dissimuler du moins un changement,
qui pourroit un jour devenir nécessai-
re ; qu'il les avoit même convaincus
qu'avec leurs seules forces , ils ne
pourroient jamais l'élever sur le Trô-
ne , ni l'y maintenir malgré les Ca-
tholiques ; qu'ainsi leur intérêt consi-
stoit à avoir au moins un Roy qui leur
fût affectonné , s'ils ne pouvoient en
avoir un qui fît profession de leur Re-
ligion. Il lui dit encore que les plus
raisonnables & les gens de qualité en-
troient assez dans ces sentimens ; mais
que les Ministres , les Consistoriaux ,
& entr'autres du Pleffis Mornay & la
Nouë y étoient tout-à-fait opposez ;
que le tems & les occasions pourroient
les faire changer de sentimens , mais
que c'étoit des gens qu'il falloit mé-

6 HISTOIRE DE HENRY
nager avec beaucoup de délicatesse ;
& que souvent même il étoit obligé
de faire semblant d'être de leur senti-
ment , pour les amener ensuite plus
aisément au point où il vouloit , &
qui convenoit le plus au service de sa
Majesté.

En 1590. Ceux qui conviennent que le Vi-
comte de Turenne étoit alors dans les
sentimens qu'on vient de rapporter ,
quoiqu'il y eût été autrefois très-op-
posé , comme on l'a pû voir dans le
Livre précédent de cette Histoire ,
n'en rendent qu'une raison d'intérêt.
C'est , disent-ils , qu'il avoit dessein
de se faire chef des Calvinistes. Il est
certain que le Vicomte avoit cette
vûe ; qu'il prévoioit que la conver-
sion des Princes du Sang suivroit de
près celle du Roy ; qu'il ne resteroit
que le Prince de Condé , encore en-
fant , qui fût Calviniste : mais qu'il
étoit aisé de juger , que ny la Princesse
sa Mere , ni lui ne tarderoient pas
long-tems à embrasser la religion Ca-
tholique ; & comme il n'y avoit que
ces Princes en France qui pussent lui
disputer le premier rang dans le parti
Calviniste , leur changement de réli-
gion lui devoit donner lieu de tout es-

DUC DE BOUILLON. Liv. IV. 3
Troupes de Guyenne, qu'il vouloit
conduire lui-même pour renforcer
l'Armée du Roy.

Il parut dans cette occasion combien l'imagination satisfaite est capable de contribuer à la guérison du corps. L'espérance qu'eut le Vicomte de se voir bien-tôt à la tête des Troupes qu'il devoit commander ; les soins même, & les mouvemens qu'il étoit obligé de se donner, si conformes au caractère de son esprit, toujours ennemi du repos, toujours occupé des idées de sa gloire & de sa fortune, contribuerent plus que toute autre chose au recouvrement de sa santé. Dans peu de tems il se crut en état de faire la revûe des Troupes, & de se mettre à leur tête ; mais quand il fut question de monter à cheval, il se trouva si foible, qu'il fut obligé de prendre une litière. En cet état il conduisit jusques à Paris mille chevaux, & quatre mille fantassins des meilleures Troupes de delà la Loire, dont ^{De Thou} *ibid.* il renforça l'Armée du Roy. Ce secours vint d'autant plus à propos, qu'on ne doutoit point que le Duc de Parme sollicité par le Duc de Mayenne, ne vint au secours de Paris avec

4 HISTOIRE DE HENRY
toutes les forces des Païs-Bas.

Le Roy reçut le Vicomte avec toute la distinction dûë à sa valeur ; à tout ce qu'il avoit fait jusques alors pour l'avancement de ses affaires , & au service important qu'il venoit de lui rendre en lui amenant d'aussi bonnes Troupes qu'il en eût pour lors dans son Armée , & cela dans la conjoncture où il en avoit le plus de besoin. Mais comme les services qu'on peut rendre , contribuent encore plus que les services rendus , à mettre bien auprès des Princes ; ce qui contribua le plus à augmenter la considération où le Vicomte s'étoit toujours vû auprès du Roy , c'est que ce Prince persuadé de la grande autorité qu'avoit ce Seigneur dans le parti Calviniste , le crut l'homme du monde le plus propre à retenir sous ses enseignes les Troupes qui faisoient profession de la Religion prétendue Reformée , lui conserver les Provinces & Places où les Calvinistes étoient les plus forts , & même à leur faire agréer , ou du moins supporter patiemment la conversion , si la nécessité de ses affaires l'obligeoit de changer de religion.

Mais comme on ne persuade jamais

verer. Mais si la conversion du Roy favorisoit les prétentions du Vicomte de Turenne , elle étoit absolument nécessaire pour élever ce Prince au Trône, & pour lui assurer sa Couronne: & en effet , après bien des remises, après avoir tenté toutes sortes de voies pour s'en dispenser , il y fallut venir. Ainsi l'on doit cette justice au Vicomte de Turenne , de croire qu'en approuvant la conversion du Roy , il n'avoit pas moins d'égard aux véritables intérêts de ce Prince, qu'à ce qui pouvoit lui faciliter l'exécution de ses desseins.

Quoiqu'il en soit, après que le Vicomte eut dit au Roy ce que l'on vient de rapporter , il ajoûta qu'il ne pouvoit assez s'étonner du peu d'efforts qu'il faisoit pour se rendre maître de Paris ; qu'il y avoit près de trois mois qu'il étoit devant cette Ville , & qu'il n'étoit pas plus avancé que le premier jour ; que d'en user ainsi , étoit plutôt bloquer une Place , que l'assiéger ; que pendant qu'il temporoit pour ménager les Parisiens , il perdoit peut-être l'occasion de les soumettre ; que dans une affaire de cette conséquence , le tems étoit la chose du monde la plus précieuse , &

dont il falloit le plus profiter. Que le Duc de Mayenne étoit en personne auprès du Duc de Parme, & qu'il n'épargnoit rien pour l'obliger à marcher au secours de Paris avec les principales forces des Pais-Bas ; que s'il pouvoit une fois l'obtenir, comme les Parisiens s'en flattoient, & comme il étoit certain que le Roy d'Espagne l'avoit ordonné, il couroit risque ou de lever honteusement le Siège, ou de se trouver enfermé entre Paris, & une Armée considérable, accoutumée à vaincre, & commandée par un des plus grands Capitaines de l'Europe : qu'il falloit le prévenir en attaquant Paris avec la vigueur que la prise d'une si importante Ville étoit capable d'inspirer à son Armée.

Le Roy répondit au Vicomte, qu'il n'étoit pas le premier qui lui eût donné un pareil conseil ; qu'il s'étoit souvent dit à lui-même tout ce qu'il venoit de lui représenter ; mais qu'il lui diroit confidemment que son dessein étoit de prendre Paris, & non pas de le ruiner ; ce qui seroit inévitable, s'il étoit emporté d'assaut : qu'il seroit impossible de modérer la fureur & l'avarice des Soldats, & par

DUC DE BOUILLON. Liv. IV. 9
ticulierement des Calvinistes qui faisoient plus de la moitié de son Armée ; que tout y seroit mis à feu & à sang ; & que le soldat chargé de butin & devenu insolent ne manqueroit pas de l'abandonner ; qu'ainsi il se trouveroit sans Armée , & qu'il auroit dissipé en un jour la plus grande ressource , & presque l'unique trésor de l'Etat. Le Roy ajoûta qu'il étoit bien informé que Paris ne pouvoit pas tenir long-tems , & que la famine l'obligeroit bien-tôt de se rendre.

Le Vicomte demeura d'accord qu'il ne falloit pas s'exposer au risque d'emporter Paris d'assaut ; mais il insista qu'il falloit faire quelque action de vigueur , quand ce ne seroit que pour réveiller les Parisiens , & les obliger à se rendre plutôt. Ce conseil fut cause que le Roy donna les ordres pour attaquer le lendemain tous les Fauxbourgs de Paris ; ils furent si bien exécutez , qu'ils furent tous emportez en même-tems. Ce fut presque le seul exploit qui fut fait au Siège de cette grande Ville ; car on apprit peu de tems après , que le Duc de Parme marchoit au secours de Paris , & qu'il n'étoit qu'à deux jour-

nées de Meaux. Il est surprenant que le Roy n'en eût pas été plutôt averti. C'est ce qui fait voir qu'en ce tems-là , on ne dépensoit pas beaucoup en Espions , & qu'on comptoit plus sur la valeur des Troupes , que sur ces voies secrètes qui en ménageant les hommes , font souvent réussir plus d'affaires qu'on n'en pourroit terminer par le gain d'une Bataille. D'ailleurs , il est certain que les victoires même en dépendent le plus souvent, & que rien ne déconcerte tant des Ennemis , que de pénétrer leurs desseins, & d'être en état de les prévenir.

Le Roy pour avoir négligé cette maxime , se trouva dans un étrange embarras à la nouvelle de l'arrivée du Duc de Parme. Son Conseil quoique composé de très-habiles gens & des plus grands Capitaines de l'Europe , ne sçavoit quel parti prendre. Les uns étoient d'avis de lever le Siège , de ne rien risquer , & de se retirer dans une des Provinces voisines , où l'Armée pût subsister commodément, & de se réserver pour une meilleure occasion. Ils disoient pour appuier ce sentiment , que le Duc de Parme ne pouvoit pas être long-tems en Fran-

ce ; que les affaires des Pais-Bas ne pouvoient manquer de l'y rapeller dans peu de tems ; que dès-qu'ils auroit fait lever le Siège de Paris , & ravitaillé cette grande Ville , il ne penseroit plus qu'à s'en retourner ; qu'on pourroit même l'attaquer & le battre dans sa retraite ; qu'alors on en feroit quitte pour faire un nouveau Siège de Paris ; qu'il ne falloit pas craindre que le Duc de Parme fût en état de venir une seconde fois à son secours ; qu'on lui susciteroit tant d'affaires du côté des Provinces-Unies , que toutes ses Troupes réunies suffiroient à peine pour conserver les Pais-Bas ; & que quand même il pourroit se résoudre à les quitter pour secourir Paris , ce secours ne seroit pas si prompt qu'on n'eût plus de tems qu'il n'en faudroit pour s'en rendre maître. D'autres proposoient au contraire de laisser Paris bloqué , & d'aller avec l'élite des Troupes au devant du Duc de Parme pour le harceler dans sa marche , & même pour le combattre , si l'occasion s'en présentoit. Ils soutenoient que l'Armée du Roy étoit assez nombreuse pour exécuter en même-tems ces deux desseins.

Le Vicomte de Turenne s'opposa ouvertement à ces deux avis , il en fit voir les inconveniens , & il en ouvrit un troisiéme. Ce fut de lever le Siège de Paris , & de marcher audevant du Duc de Parme avec toute l'Armée, de se poster avantageusement entre Paris & lui , & de le réduire par là ou à donner Bataille , ou à s'en retourner sans rien faire. » S'il prend ce dernier

» parti , ajoûta-t-il , nous retournerons
 » au Siège de Paris. Si au contraire il ac-
 » cepte le Combat contre d'aussi bon-
 » nes Troupes que les nôtres , nous a-
 » vons lieu d'espérer la victoire, & Paris
 » n'ayant plus de secours à attendre sera
 contraint de se rendre, Biron , Châtillon , la Noüe & tout ce qu'il y avoit de plus expérimentez Capitaines ayant approuvé cet avis , il fut suivi. Toute l'Armée marcha au devant du Duc de Parme , après que le Roy eut été le reconnoître avec la Cavalerie. Son Armée étoit alors composée de dix-huit mille hommes de pied & de sept mille Chevaux , parmi lesquels il y avoit environ quatre mille Gentilshommes. Elle avoit à sa tête le Roy & presque tous les Princes du Sang : mais ce qui la ren-

13
DUC DE BOUILLON. Liv. IV. 13
doit encore plus considérable , est
qu'elle étoit commandée par un grand
nombre d'aussi excellens Chefs qu'il
y en eût dans tout le reste de l'Euro-
pe. Ces belles Troupes furent ran-
gées en Bataille à la vûë de celles du
Duc de Parme dans le plus bel ordre
du monde , & le Roy n'épargna rien
pour l'attirer au Combat.

Mais le Duc qui s'étoit vanté qu'il
attaqueroit l'Armée du Roy pourvû
qu'elle ne fût que d'un tiers plus for-
te que la sienne , ne l'eût pas plutôt
considérée d'une hauteur , qu'il per-
dit l'envie de la combattre. Il se re-
trancha même d'une maniere que
sçauroit été s'exposer à tout perdre ,
que d'entreprendre de le forcer dans
ses retranchemens. Les deux Ar-
mées demeurèrent ainsi en présence
pendant quelques jours ; mais le Roy
s'étant appercû qu'on lui retranchoit
les vivres , & qu'enfin il couroit ris-
que d'être affamé , & de perdre cette
belle Armée , il fut obligé de s'éloi-
gner , & Paris fut secouru après que
le Roy en se retirant eut tenté inuti-
lement de le prendre par escalade.

Le Duc de Parme après avoir fait
lever le Siège de Paris , ne resta en

France qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour prendre plusieurs petites Places , qui incommodoient cette grande Ville, qui la tenoient comme bloquée , & qui empêchoient qu'on n'y portât des vivres. Il reprit au commencement de Novembre le chemin des Pais-Bas. Comme l'hyver approchoit , le Roy se vit obligé de son côté de licentier une partie de son Armée , & d'envoier l'autre prendre des quartiers de rafraîchissement dans les Provinces. Il retint auprès de lui le Marêchal de Biron avec un corps assez considerable , pour marcher ou sa présence seroit nécessaire. Il s'en servit en effet pour harceler le Duc de Parme , pendant qu'il se retiroit au Pais-Bas , il chargea même son arriere-garde sur le chemin de Marly ; il y eut là un combat assez sanglant pendant lequel on enleva aux Espagnols une partie de leur bagage.

Pendant que ce qu'on vient de raconter se passoit en France , la Reine d'Angleterre , toujours attentive aux affaires de l'Europe , toujours ennemie des Espagnols , & toujours en garde contre les entreprises de la Maison d'Autriche , ne vit point d'un

L'an
1590.

De Thou
liv. 99.
Pag. 85.

Eliza-
beth.

D'un œil indifférent le secours que le Roy d'Espagne venoit de donner à la Ligue, en envoiant le Duc de Parme en France pour faire lever le Siège de Paris. Elle fit une attention particulière à celui que le Pape, le Duc de Savoye, & les autres Princes Catholiques se préparoient à lui donner. Elle en conclut que le Roy de France avec ses seules forces ne pouvoit pas résister long-tems à tant d'Ennemis réunis contre lui, & qu'à la fin il en seroit accablé, ou qu'il seroit réduit à se faire Catholique. Elle en conclut encore qu'il falloit le secourir puissamment, opposer Ligue à Ligue, & engager les Princes Protestans d'Allemagne à lui envoyer de si grands secours, qu'il fût en état de faire tête à ses Ennemis, & de se maintenir sur le Trône malgré l'opposition des Catholiques.

Dans cette vûë après lui avoir envoié des sommes considerables d'argent & quelques Troupes, elle choisit Horace Pallavicin, pour l'envoier en Allemagne sonder les dispositions des Princes Protestans à l'égard du Roy de France, & pour leur représenter combien il y alloit de leur intérêt de

le secourir puissamment , & d'empêcher ou qu'il ne fût accablé par les Catholiques , ou que pour l'éviter , il ne se vît réduit à embrasser leur religion.

Pallavicin étoit l'homme du monde le plus propre pour l'emploi auquel la Reine le destinoit ; il étoit de Gênes , il avoit pour la négociation toute la finesse d'esprit qu'ont d'ordinaire les Italiens , & tout le zele pour la Religion Protestante , que peut avoir un Catholique qui vient de quitter sa Religion pour l'embrasser. Comme de pareils changemens ne se souffrent point en Italie , il avoit été contraint d'abandonner sa Patrie pour se retirer en Angleterre , & la protection que la Reine lui avoit accordée , le lui avoit acquis aussi absolument , que s'il fût né son sujet. Pallavicin fut donc envoyé en Allemagne vers les Princes Protestans , & il eut ordre de passer par la France à son retour , pour rendre compte au Roy de sa négociation. Ce fut ce qui l'obligea à venir trouver le Roy à Gisors , où il étoit alors.

sa personne & pour le bien de ses affaires ; il l'assura qu'elle étoit disposée à lui envoyer tous les secours dont on conviendrait , & qu'elle le feroit autant par l'estime qu'elle faisoit de sa Majesté , que par les raisons d'Etat qui l'obligeoient de s'opposer de toutes ses forces aux entreprises de la Maison d'Autriche. Pallavicin ajouta que les sollicitations de la Reine avoient mis les Princes Protestans d'Allemagne dans les mêmes dispositions à son égard ; qu'il n'étoit plus question que de leur envoyer de sa part une personne de distinction , & capable de surmonter tous les obstacles qu'on ne manqueroit pas de rencontrer , tant de la part de la Maison d'Autriche , que de la jalousie des Princes Protestans. Pallavicin ajouta encore, que quoique la Reine fût persuadée qu'il connoissoit mieux que personne la capacité de ses sujets , néanmoins par l'intérêt qu'elle prenoit au succès de cette affaire , elle lui avoit ordonné de lui dire qu'elle ne jugeoit personne plus propre à se bien acquitter de l'emploi dont il s'agissoit , que Châtillon , la Nouë , ou du Plessis-Mornay ; que cepen-

dant elle leur auroit préféré le Vicomte de Turenne, si elle avoit crû que sa santé lui eût permis de s'en charger, & de supporter la fatigue des voïages qu'il faudroit faire pour y réussir. Enfin Pallavicin ajoûta que comme serviteur du Roy, il étoit obligé de lui dire, qu'il croïoit nécessaire que celui qu'il envoïeroit aux Princes Protestans, passât premièrement par l'Angleterre & par la Hollande, pour y conferer avec la Reine d'Angleterre, le Prince Maurice & les Etats des Provinces Unies, dont le concours ne pouvoit que contribuer à obtenir plus facilement le secours des Princes d'Allemagne. Pallavicin n'eut pas plutôt nommé le Vicomte de Turenne, que les trois autres qui connoissoient son génie & sa capacité, ne firent aucune difficulté de lui ceder. Le Vicomte souhaitoit cet emploi avec passion, non seulement parce qu'il s'agissoit de rendre au Roy & à sa Religion un très-signalé service; mais encore parce qu'il lui importoit pour ses desseins qu'il ne perdoit jamais de vûë, d'être connu en Angleterre, en Hollande & en Allemagne, & de s'y faire des amis.

Ainsi tout concourant à le choisir , le Roy n'hésita pas un moment à le nommer , & tout le monde convint qu'il ne pouvoit pas faire un meilleur choix, non seulement, dit le President de Thou , pour la grandeur de sa naissance , sa valeur & sa capacité pour la Guerre , mais encore à cause de la supériorité de son génie pour les négociations.

De Thou
Liv. 99.
pag. 89.

Dès que le Vicomte de Turenne eut reçu ses instructions pour la Reine d'Angleterre , pour les Provinces Unies , & pour les Princes Protestans d'Allemagne, il partit pour l'Angleterre (il avoit ordre du Roy de commencer par là) accompagné de Pallavicin & de Paul Choart de Buzanval , que le Roy y envoioit en qualité d'Ambassadeur ordinaire ; car le Vicomte avoit celle d'Ambassadeur extraordinaire. Il parut dans cette occasion combien il est important de choisir pour ces emplois des personnes agréables aux Princes à qui on les envoie. La Reine qui avoit vû le Vicomte , lorsqu'il avoit accompagné le Maréchal de Montmorency du tems de son Ambassade en Angleterre , & qui avoit ouï depuis parler

de lui , comme d'un Seigneur d'un mérite extraordinaire , fouhaitoit paffionnement de le connoître. Elle le reçut donc avec toute la diftinction dûe à fa naiffance , à fes grandes qualitez , & à l'eftime particuliere qu'elle avoit pour lui.

Dans la premiere audience qu'il eut de cette Princeffe , il lui fit de grands remerciemens de la part du Roy , des fecours qu'elle lui avoit donnez , de ceux qu'il avoit lieu d'attendre de fon amitié , & de la part qu'elle vouloit bien prendre au fuccès de fes affaires. Il lui dit enfuite qu'il avoit ordre du Roy de la confulter fur toutes chofes , de regarder fes fentimens comme la règle qu'il devoit fuivre dans fa négociation , & de n'y faire pas la moindre démarche qu'elle ne l'eût approuvée. Il ajoûta de lui-même que quand le Roy ne lui auroit pas donné des ordres auffi précis que ceux qu'il avoit reçûs , de ne rien faire fans fon approbation il étoit trop perfuadé de fa fageffe & des lumières extraordinaires qu'elle avoit fur toutes chofes , pour ne la pas prier de vouloir bien lui fervir de guide dans l'affaire importante qu'il avoit à

DUC DE BOUILLON. Liv. IV. 21
ménager ; qu'il ne feroit pas un pas
que par ses ordres , & qu'il étoit con-
vaincu que le succès dépendroit ab-
solument de ses conseils & de son
concours auprès des Princes, avec qui
il devoit négocier. Ce compliment
plut beaucoup à la Reine. Elle étoit en
effet très-habile , mais elle vouloit
bien qu'on la crût telle , & qu'on agit
avec elle conformément à ce senti-
ment.

Mais ce que le Vicomte ajouta ne
lui plut pas moins. Il lui dit que le
Roy l'avoit expressément chargé de
la prier de permettre à Pallavicin de De Thea
ibid.
l'accompagner dans son voiage ; qu'il
seroit un témoin irréprochable de
l'exactitude avec laquelle ses inten-
tions seroient suivies , & de la part
qu'elle prenoit au succès des affaires
du Roy ; que l'exemple d'une Reine
dont la sagesse étoit aussi universel-
lement reconnue , ne pourroit qu'être
suivi ; qu'en un mot , un homme de
sa part donneroit un grand poids à sa
négociation , & avanceroit plus les
affaires que tout ce qu'il pourroit di-
re ou faire de son chef.

Le Vicomte de Turenne s'étant in-
finué de la sorte dans l'esprit de la

Reine, il lui fut aisé de convenir avec elle des secours d'hommes & d'argent qu'elle enverroit en France, & des sommes qu'elle fourniroit pour les levées d'Allemagne; car l'argent étoit ce qui manquoit le plus au Roy. Dans les Audiances suivantes que le Vicomte eut de la Reine, il s'attacha à former une confiance reciproque entre le Roy & cette Princesse, & à lier entr'eux une amitié aussi étroite, qu'elle le peut être entre des Souverains. Il y réussit si bien, que même la Conversion du Roy ne la détruisit pas, quoique la Reine la desapprouvât extrêmement. Aussi l'avoit-il établie sur la nécessité où étoient ces deux Puissances de demeurer unies, (quoiqu'il pût arriver) pour pouvoir se défendre des entreprises de la Maison d'Autriche, & empêcher par là l'exécution du projet de la Monarchie universelle. Mais si le Vicomte de Turenne servit bien le Roy dans l'occasion dont il s'agit, il ne s'oublia pas lui-même, & il gagna si bien l'estime & la confiance de la Reine, qu'elle fut toujours depuis dans ses intérêts, comme on le verra dans la suite de cette Histoire.

Outre les Audiances dont on vient de parler ; le Vicomte eut des conférences particulieres avec le Comte d'Essex, le Chancelier, & le fameux Guillaume Cecil grand Trésorier d'Angleterre. Le premier étoit regardé comme le favori de la Reine ; & cette Princesse ne faisoit rien de conséquence sans le conseil des deux autres. Le Vicomte leur rendit des Lettres que le Roy leur avoit écrites de sa propre main, & il les fit si bien valloir, qu'il les mit tous trois dans les intérêts de sa Majesté. Le Comte d'Essex en particulier y entra si avant, qu'il voulut commander lui-même le secours que la Reine d'Angleterre envoïa au Roy quelque-tems après.

Comme on commençoit dès-lors à regarder Jacques VI. Roy d'Ecosse, comme le successeur nécessaire de la Reine d'Angleterre ; le Roy qui ne négligeoit rien, avoit donné au Vicomte de Turenne une Lettre de créance pour ce Prince, & l'avoit chargé de la lui aller rendre lui-même. Mais la Reine aiant jugé que cela retarderoit trop le voïage que le Vicomte devoit faire en Allemagne, il fut obligé d'envoïer cette Lettre au

Idem
ibid.

Roy d'Ecosse par le sieur de Morlas, qui fut chargé de lui faire de sa part de grandes excuses de ce qu'il n'étoit pas allé la lui rendre.

Idem
Hist.

Quelques jours après le Vicomte s'embarqua pour la Hollande, accompagné de Pallavicin & de Buzanval. Il y eut des conférences avec le Prince Maurice & avec les Députés de l'Etat, & il leur proposa de la part du Roy l'emprunt de trente mille écus d'or, qui devoient servir à la levée des Troupes d'Allemagne; mais comme l'argent dans ces Provinces étoit beaucoup plus rare que les hommes, ils s'excusèrent de prêter cette somme, & offrirent d'envoyer au Roy deux mille hommes de pied soudoyez pour deux mois. Le Vicomte persuadé que la seule impuissance empêchoit les Etats de prêter au Roy la somme qu'il leur avoit demandée de sa part, accepta l'offre des deux mille hommes, & après avoir renvoyé Buzanval en Angleterre rendre compte à la Reine de ce qu'il avoit négocié auprès des Etats, il s'embarqua pour Hambourg, & de là se rendit par terre à Dresde, où Christian I. du nom, Electeur de Saxe faisoit sa resi-

dence. Dans la premiere Audiance que le Vicomte eut de ce Prince , il lui rendit la Lettre du Roy. Elle contenoit en substance de grands témoignages d'estime, d'amitié & de confiance en l'Electeur. Ce compliment étoit suivi d'un recit court , mais vif de l'état des affaires du Roïaume. Il venoit ensuite à la personne du Vicomte de Turenne , & il en parloit comme d'un Seigneur en qui il avoit une entiere confiance, & qui connoissoit le fonds de ses intentions. Il prioit l'Electeur de le croire comme lui-même sur ce qu'il lui diroit de l'état des affaires de son Roïaume , sur tout ce qui pourroit avoir quelque rapport à la negociation dont il l'avoit chargé. Il ajoûtoit enfin , que le Vicomte avoit toujours été auprès de lui dès sa jeunesse, & qu'il l'avoit accompagné dans toutes ses adversitez.

Du 3.
Octob.
1520.

Mémoires de Du
Plessis-Mornay
tom. 2.
p. 64.

Après la lecture de cette Lettre , le Vicomte prit occasion de ce que le Roy s'en rapportoit à lui , pour informer l'Electeur des affaires de France ; il lui en fit un recit exact , mais accommodé au succès de sa negociation. Il lui dit ensuite , que dans l'occasion dont il s'agissoit , il n'étoit pas

De Thou
Liv. 101.
p. 146.

seulement question de punir le parricide commis en la personne de Henry III. predecesseur du Roy , que tous les Souverains avoient un intérêt personnel de vanger ; qu'il ne s'agissoit pas seulement de proteger une Religion qui leur étoit commune avec le Roy , ou de secourir un Prince allié , a qui des Ennemis communs disputoient la succession à la Couronne qui lui étoit acquise par le droit de sa naissance ; qu'il étoit question des intérêts les plus essentiels des Princes de l'Empire. Qu'il étoit visible que l'Empereur & le Roy d'Espagne vouloient rendre l'Empire hereditaire dans la Maison d'Autriche , au préjudice de tant de Princes , & de lui en particulier , qui avoient autant de droit qu'Elle d'y prétendre ; qu'afin d'en venir à bout , elle ne manqueroit pas ou de les soumettre l'un après l'autre , ou de les affoiblir si fort , qu'ils ne seroient plus en état de s'opposer à ses ambitieux desseins ; que la France jusques alors y avoit été un obstacle invincible ; qu'elle leur avoit servi de bouclier & de rempart , mais que si la Maison d'Autriche profitant de ses divisions venoit à bout ou de

la conquérir, ou d'y établir un Roy qui fût dans sa dépendance, ou même de l'affoiblir en la partageant, & en faisant autant de Souverainetez particulieres, qu'il y avoit de Provinces, rien ne seroit capable d'arrêter ses progrès, & de l'empêcher de subjuguier l'Allemagne. Que la Reine d'Angleterre, cette Princesse si habile & si bien instruite des veritables interêts de l'Europe, en étoit si persuadée, qu'outre qu'elle avoit fait de puissantes diversions du côté des Pais-Bas, elle n'avoit pas attendu que le Roy lui demandât des secours d'hommes & d'argent; qu'elle les avoit offerts & envoyez d'elle-même, & qu'elle étoit toute prête d'en envoyer encore de plus grands: que son Altesse Electorale sçavoit que cette Princesse avoit envoyé exprès Pallavicin en Allemagne, pour solliciter tous les Princes Protestans de se joindre à elle dans la vûe de secourir puissamment le Roy de France. Qu'il étoit chargé de solliciter la même chose de la part du Roy, & qu'il lui avoit ordonné de s'adresser à lui préferablement à tout autre, parce qu'il le regardoit comme un Prince éclairé, qui entendoit

28 HISTOIRE DE HENRY
ses intérêts & ceux des Princes Protestans , & comme un ami puissant qui non seulement lui donneroit du secours , mais qui par son crédit lui procureroit celui des autres Princes : qu'il avoit d'autant plus de lieu de l'espérer , qu'ils n'étoient pas moins intéressés que lui à la conservation du Roïaume de France , & à celle de la Religion Protestante qui ne pourroit s'y maintenir , si le Roy abandonné de ses alliez étoit contraint de céder à ses ennemis.

Le Vicomte de Turenne ayant parlé de la sorte , l'Electeur lui répondit qu'il étoit très-obligé à sa Majesté très-Chrétienne de lui avoir envoyé une personne de sa distinction ; qu'il connoissoit dans toute son étendue l'intérêt que les Princes Protestans avoient à maintenir Henry sur le Trône qui lui étoit acquis par le droit de sa naissance : qu'il étoit convaincu que la conservation de la Religion Protestante en France en dépendoit absolument : qu'il pouvoit assurer le Roy qu'il ne manqueroit jamais à la confiance qu'il avoit en lui ; qu'il le secoureroit de tout son pouvoir , & qu'il emploieroit tout son crédit au-

DUC DE BOUILLON. Liv. IV. 29
près des autres Princes Protestans ,
pour lui procurer les secours dont il
avoit besoin.

Après ces assurances que le Vicom-
te crut très-sinceres parce qu'il con-
noissoit le caractère de l'Electeur , ce
Prince lui demanda en quoi pourroit
consister le secours que le Roi l'avoit
chargé de solliciter. Le Vicomte ré-
pondit qu'il s'en rapporteroit volon-
tiers à son Altesse Electorale , & qu'il
la prioit de le déterminer. L'Electeur
s'en étant excusé , le Vicomte lui dit <sup>De Thou
ibid.</sup>
que le Roy comptoit que ce secours
ne pouvoit être moindre de huit mille
hommes de pied & de six mille che-
vaux ; qu'outre cela on auroit besoin
de six pieces de gros Canon & de
quelques pieces de campagne. Il ajoû-
ta que la Reine d'Angleterre fourni-
roit une partie de l'argent nécessaire
pour la levée de ces Troupes & pour
les autres dépenses qu'il conviendrait
faire ; que le Roy viendrait en per-
sonne audevant de ce secours sur les
frontieres de son Roïaume , & qu'il
seroit si bien accompagné , que per-
sonne n'oseroit s'opposer à son passa-
ge. Mais , ajoûta le Vicomte , » je
prie votre Altesse Electorale de pen-

23 ser à éviter un inconvenient qui est
 23 assez ordinaire en Allemagne ; les dé-
 23 liberations y sont lentes , & l'exécu-
 23 tion l'est encore plus. Souvent une
 23 Diete n'aboutit qu'à la convocation
 23 d'une autre Diete. Dans l'occasion
 23 dont il s'agit , le Roy a besoin d'un
 23 prompt secours. Il est vrai , répon-
 23 dit l'Electeur , que quelquefois nous
 23 sommes un peu lents , mais quelque-
 23 fois aussi n'allez-vous point un peu
 23 trop vite en France ? Quoiqu'il en
 23 soit , continua-t-il , il ne tiendra pas
 23 à moi que vous ne soiez servis aussi
 23 promptement que vous le souhaitez ;
 23 mais je vous avertis que vous trouve-
 23 rez de grands obstacles. L'Empereur
 23 traversera infailliblement vos levées.
 23 L'Electeur de Brandebourg qui ména-
 23 ge la Maison d'Autriche , ne se pres-
 23 sera pas de vous secourir. Le Palatin
 23 qui aura de la jalousie de ce que vous
 23 ne vous ferez pas d'abord adressé à
 23 lui , se fera prier. Le Landgrave de-
 23 Hesse & le Duc de Wittemberg pour-
 23 ront en user de même. Je vous dirai
 23 même , ajouta l'Electeur , que l'Em-
 23 pereur ayant consulté l'Electeur de
 23 Brandebourg sur les qualitez qu'il
 23 donneroit au Roy qui vous a envoyé ,

l'Electeur avoit paru douter, s'il lui donneroit celles dont les Rois de France sont en possession.

Ce doute parut si injurieux au Vicomte de Turenne, qu'il ne put s'empêcher d'en témoigner son ressentiment à l'Electeur. En effet ayant pris congé de lui, il partit pour Berlin. Dès la premiere Audiance qu'il eut de l'Electeur de Brandebourg; comme il lui importoit extrêmement à lui-même, qu'on ne doutât point du droit d'un Prince dont il étoit l'envoïé, il se plaignit fortement de l'Empereur, & de ce qu'il avoit paru douter, s'il donneroit au successeur d'Henry III. les Titres qu'on n'avoit jamais refusez à ses Prédecesseurs. Mais comme il lui importoit aussi de ne pas aliener l'Electeur, il lui parla comme s'il eût cru que l'Empereur étoit le seul qui eût pu concevoir un pareil doute. Ainsi comme il ne paroïssoit pas que l'Electeur eût part à ses plaintes, il ne ménagea point l'Empereur. Il dit que le Roy ne se mettoit guères en peine de ce que ce Prince pensoit de son droit à la Couronne de France; que quand toute la Maison d'Autriche en douteroit, il

n'en feroit pas moins incontestable ; que tous les Princes en général , les Protestans , & son Altesse Electorale même en particulier , avoient un intérêt essentiel qu'on ne fît point dépendre une succession legitime , de la Religion dont un Prince faisoit profession. Qu'un pareil doute convenoit aux vûes & aux intérêts de la Maison d'Autriche ; mais que s'il étoit injurieux au Roy , il ne l'étoit pas moins à tous les Princes Protestans ; que comme ils n'étoient pas plus Catholiques que le Roy , on pourroit un jour le renouveler contre eux , & changer même le doute en certitude , & en faire valoir les conséquences. Le Vicomte ajoûta qu'il étoit si persuadé que son Altesse Electorale étoit trop éclairée pour entrer dans les sentimens de l'Empereur , qu'il ne doutoit point qu'elle ne voulût bien concourir avec les autres Princes Protestans , à maintenir le Roy sur le Trône de ses ancêtres ; & sur cela il lui exposa sa Commission.

Soit que l'Electeur ne voulût pas se charger d'un doute odieux dont on ne l'accusoit pas , & dans lequel on paroïssoit ignorer qu'il fût entré ; soit

que le Vicomte lui eût ouvert les yeux sur les conséquences d'un pareil doute tant à son égard qu'à celui des autres Princes Protestans, & qu'il lui eût fait comprendre l'intérêt qu'ils avoient à s'opposer aux desseins de la Maison d'Autriche ; il est certain qu'il reçut le Vicomte aussi favorablement qu'avoit fait l'Electeur de Saxe. Il entra dans ses vûes, il promit des Troupes & s'engagea à favoriser les levées qui se feroient en Allemagne. Ainsi le Vicomte qui n'avoit point de tems à perdre, n'ayant plus rien à négocier prit congé de lui, & se rendit à Heidelberg.

Il y trouva Jean Casimir dans les dispositions que l'Electeur de Saxe lui avoit marquées. Il n'étoit pas Electeur, mais seulement Administrateur de l'Electorat pendant le bas âge de Frederic son Neveu. Cependant, il n'en prétendoit pas moins être le premier mobile des Protestans ; & en effet il avoit un fort grand crédit dans ce parti. Il parut choqué de ce qu'on ne s'étoit pas d'abord adressé à lui, & peu disposé à favoriser la négociation du Vicomte. Ce n'est pas qu'il ne comprît mieux qu'un autre l'inté-

De Thou
Ibid.

34 HISTOIRE DE HENRY
rèt qu'il avoit à fecourir le Roy & à
protéger la Religion protestante dont
la confervation dépendoit de l'affermis-
fement de Henry dans le Trône
de ses Ancêtres ; mais il vouloit que
tout parût dépendre de lui , & qu'on
fût bien persuadé que quelques me-
fures qu'on eût prises , elles ne réuf-
firoient qu'autant qu'il voudroit bien
les feconder.

Le Vicomte fe prévalut dans cette
occasion de l'amitié qu'il avoit con-
tractée avec Jean Cafimir , lorsqu'il
étoit venu en France au fecours des
Calviniftes. D'ailleurs, comme il étoit
trop habile pour ne le pas prendre
par fon foible , il excufa les démar-
ches qu'il avoit faites , il lui fit ap-
prouver fes vûës , il le fit entrer dans
fes deffeins ; enfin il tourna fi bien fon
efprit , qu'il fe le rendit favorable.
Ces difficultez levées , il ne fut pas
difficile de gagner le Landgrave , le
Duc de Wittemberg , les autres Prin-
ces Protestans , & les Villes libres
d'Allemagne. Mais comme tant de
mouvemens ne fe pouvoient pas fai-
re fans que l'Empereur en fût averti,
il écrivit à tous les Princes , & n'omit
rien de ce qui pouvoit renverfer les

DUC DE BOUILLON. LIV. IV. 35
desseins du Vicomte de Turenne.

A ces difficultez , il en survint une autre qui regardoit le Commandement Général des Troupes quand elles seroient levées. Plusieurs Princes le prétendoient , & le Vicomte , quoiqu'il ne s'en fût point ouvert , le prétendoit aussi pour lui-même , en qualité de Lieutenant Général du Roy de France. Le secret pour vaincre cet obstacle , étoit de reveiller la jalousie des Princes , de les empêcher de se céder les uns aux autres , & de les obliger par là à lui laisser le Commandement. C'est ce que le Vicomte ne manqua pas de faire. Mais comme les Allemans n'obéissent pas volontiers à d'autres qu'à des Commandans de leur Nation , ils convinrent enfin de donner le Commandement de cette Armée au Prince d'Anhalt , jusques à ce que le Roy , ou quelque Prince de son Sang vint en personne pour la commander. Le Vicomte surmonta avec la même habileté toutes les difficultez survenues de la part de l'Empereur & des partisans de la Maison d'Autriche. Il fit plus , car l'argent fourni par la Reine d'Angleterre ne suffisant pas , il obtint de l'Electeur

De Thota
Ibid.

36 HISTOIRE DE HENRY
de Saxe , qu'il fourniroit tout ce qui
pouvoit y manquer.

On ne dira rien de trop quand on
avancera que cette négociation du
Vicomte de Turenne est peut-être un
des chefs-d'œuvre de la Politique &
de ce grand art de manier les esprits
des hommes , & de les amener à ses
fins , si nécessaire à ceux qui gouver-
nent , ou à qui l'on confie des négocia-
tions importantes. Talent rare ,
qualité supérieure que le Vicomte
possédoit en perfection , comme on
le verra encore dans la suite de son
Histoire. Mais on doit avouer en mê-
me-tems à la louange de Gaspard de
Schomberg & de Jacques de Bon-
gars , qui se trouverent alors de la
part du Roy en Allemagne , que le
Vicomte en fut bien secondé , & qu'ils
ne contribuerent pas peu au succès de
la négociation.

Pendant que le Vicomte de Turen-
ne donnoit les ordres pour la subsi-
stance de l'Armée jusques aux fron-
tieres de France , on levoit des Trou-
pes pour le Roy dans tous les Etats
des Princes Protestans. Lorsqu'elles
furent assemblées , le Prince d'Anhalt
& le Vicomte de Turenne se mirent

à leur tête. Elles marche-ent ainsi en bon ordre jusques aux frontieres de Champagne. Ce fut-là que le Roy qui De Thou
ibid. venoit de prendre Noyon, les rencontra, & il étoit venu audevant avec Le 28.
Septemb. l'élite de ses Troupes ; il en fit aussitôt la révue dans la plaine de Vandy, & lui fit paier la premiere montre. Cette Armée se trouva composée de cinq mille cinq cens Chevaux & de onze mille hommes de pied choisis, commandez par des Maîtres de Camp & des Colonels experimentez & distinguez par les services qu'ils avoient déjà rendus. C'est à quoi le Vicomte de Turenne avoit fait une attention particuliere, parce qu'il étoit persuadé que les meilleures Troupes deviennent inutiles, lorsqu'elles ne sont pas commandées par de bons Officiers. Quatre pieces de gros Canon & quelques pieces de campagne marchaient à la tête de cette Armée.

Le Roy reçut le Vicomte de Turenne avec toutes les marques de la reconnaissance dûë au service important qu'il venoit de lui rendre, & à l'attachement qu'il avoit toujours eu pour lui. Il avoit autrefois pensé à lui faire épouser la Princesse Catherine sa

Amelot
de la
Houffaye
Mémoires
de
Nevers,
tom. 2.
p. 641.
& 642.

38 HISTOIRE DE HENRY
sœur , mariée depuis au Duc de Bar.
Il forma alors le dessein de le marier
avec Charlotte de la Mark , heritiere
de Sedan & de Bouillon. Guillaume
Robert son frere , Duc de Bouillon ,
dont nous avons déjà parlé , mort à
Genève trois ans auparavant , l'avoit
faite heritiere de tous ses biens , avec
la clause expresse qu'elle ne pourroit
être mariée qu'à un Protestant , du
consentement du Roy ; si cette con-
dition étoit conforme au droit ou
non , c'est ce qu'il n'est pas question
de décider ; il est du moins certain
que les Princes Protestans n'eussent
pas souffert qu'on l'eût violée.

Nonobstant cette clause qui étoit
connuë de tout le monde , trois Prin-
ces Catholiques prétendoient à cette
Heritiere. Le Duc de Lorraine , le
Duc de Montpensier & le Duc de
Nevers la demandoient pour leurs
Fils. Aucun de ces Partis ne conve-
noit au Roy , sans le consentement
duquel le Mariage ne se pouvoit fai-
re. Le Duc de Lorraine étoit en Guer-
re ouverte avec lui , & d'ailleurs sa
Maison avoit toujours été trop con-
traire à ses interêts , pour ne pas s'op-
poser à un aussi grand avantage que
celui

DUC DE BOUILLON. LIV. IV. 39
celui dont il s'agissoit. Les Ducs de
Montpensier & de Nevers n'avoient
déjà que de trop grands établissemens;
& le Roy avoit un intérêt considéra- Tom. I.
P. 847.
ble à ne pas souffrir que leur puissance
augmentât : de plus la clause dont on
a parlé les excluoit tous deux , aussi-
bien que le Fils du Duc de Lorraine.

Pour achever de les exclure entie-
rement , le Roy qui se trouvoit alors
à Sedan , résolut de conclure le Ma-
riage de l'Heritiere avec le Vicomte
de Turenne. Il paroît par les Mé-
moires de Du-Plessis-Mornay que le
Roy le lui avoit déjà autrefois propo-
sé , & qu'il n'avoit tenu qu'à lui que
ce Mariage ne se fît. Mais soit qu'il
pensât alors à épouser la Princesse
Catherine sœur du Roy , soit pour
quelque autre raison qu'on ne sçait
pas , le Vicomte n'accepta pas d'a-
bord cette proposition. Ce fut ce qui
obligea sa Majesté à proposer le Ma-
riage de l'Heritiere avec le Prince Fre-
deric , Fils du feu Electeur Palatin ,
où avec le Prince d'Anhalt. Mais en-
fin au retour du voiage d'Allemagne ,
aïant trouvé le Vicomte à l'égard de
cette affaire dans les dispositions qu'il
pouvoit souhaiter , il fut exprès à Se-

11. d'Octobre.
1591.

dan pour la conclure , & le Vicomte épousa quelque-tems après l'Heritiere de Sedan.

Mémoires
res de
Su y.

La reconnoissance du Roy pour les services du Vicomte de Turenne n'entra pas seule dans la conclusion de cette affaire. L'on apprend des Mémoires de ce tems-là , que la Politique , comme il arrive presque toujours , y eut la meilleure part. Le Vicomte avoit de grandes Terres dans l'Auvergne , le Quercy , le Limosin , & le Perigord , c'est-à-dire , qu'au besoin , il ne lui eût pas été difficile de se rendre trop puissant dans ces Provinces. Dans un tems de Guerres Civiles tout est suspect , sur-tout à un Prince mal affermi sur le Trône. De plus le Rouergue , la Guyenne & le Languedoc , étoient les Provinces où le Vicomte avoit le plus d'amis ; & le Roy qui connoissoit son ambition , soutenue de toutes les qualitez nécessaires pour faire réussir de grands desseins , avoit apparemment pénétré son projet de se faire Chef des Calvinistes. Il étoit donc à propos de l'éloigner des lieux où il n'étoit déjà que trop puissant , & où il pouvoit le devenir encore davantage par un Mariage avec quelqu'une des riches He-

DUC DE BOUILLON. LIV. IV. 41
ritieres de ces Provinces.

A ces motifs se joignit celui de donner un voisin redoutable au Duc de Lorraine ; car de l'humeur dont étoit le Vicomte (qu'on appellera désormais le Duc de Bouillon) il étoit aisé de juger qu'il ne le laisseroit pas en repos , & qu'il feroit valoit contre lui les grands talens qu'il avoit pour la Guerre , & les moïens que le Roy lui donnoit de la lui faire. En effet , le propre jour de ses Nôces avec l'Heritiere de Sedan & de Bouillon, & non pas la veille , comme d'autres Historiens l'ont dit , lorsqu'on le croïoit la nuit occupé de toute autre chose , il fut surprendre Stenay , & la reduisit à l'obéissance du Roy. Ainsi il ne fut pas long-tems sans lui donner des marques de sa reconnoissance , & sans faire voir par des preuves publiques qu'il ne pouvoit pas faire un meilleur choix que lui, pour harceler le Duc de Lorraine.

D'Aubigné.

Mezerlay.

Mais si le Roy crut rompre les desseins du Duc de Bouillon , par rapport au projet qu'il avoit formé de se faire Chef des Calvinistes de France, en lui faisant épouser l'Heritiere de Sedan , le Duc en pensoit tout autre-

ment. Il crut qu'en conservant ses Terres dans les Provinces dont on a parlé, il n'y perdrait rien de son autorité ; & que la Souveraineté qu'il venoit d'acquiescer, contribueroit à le rendre encore plus considérable aux amis qu'il s'étoit fait dans le Languedoc, dans la Guyenne, dans les Provinces voisines, & dans le parti Calviniste. Il considéroit d'ailleurs, que la situation de Sedan lui donnoit le moyen d'introduire dans la France les secours d'Allemagne, si pour l'exécution de ses desseins, il étoit obligé d'y recourir ; que cette Ville pouvoit servir de retraite aux mécontents, & lui faire de nouveaux amis : qu'en un mot, sa nouvelle Souveraineté le mettoit en état de faire de grandes alliances en Allemagne, & d'intéresser les Princes Protestans à appuyer ses projets, & à favoriser son élévation, ou qu'ils l'aideroient du moins à recouvrer les anciennes dépendances du Duché de Bouillon. Telles étoient les vûes du Duc de Bouillon ; ainsi bien loin que son Mariage avec l'Héritière de Bouillon & de Sedan, lui fit abandonner le projet de se faire chef des Calvinistes de France, il

DUC DE BOUILLON. LIV. IV. 43
ne contribua pas peu à l'affermir dans
ce dessein ; mais il ne parut pas y pen-
ser jusques à ce que le Roy & les
Princes du Sang à son exemple se fus-
sent faits Catholiques.

Cependant le Roy n'eut pas plutôt
fait le Mariage dont on vient de par-
ler , qu'il fit marcher ses Troupes du
côté de la Normandie , dans le dessein
de faire le Siège de Roüen l'année
suivante. La Reine d'Angleterre qui
craignoit que la Ligue & les Espa-
gnols ses ennemis déclarez ne s'éta-
blissent dans les Provinces maritimes
de France , sollicitoit continuelle-
ment le Roy d'assiéger cette Ville ; &
c'étoit dans cette vûë qu'elle lui avoit
envoïé depuis peu trois mille Anglois
choisis , commandez par le Comte
d'Essex. Le Roy qui connoissoit les
difficultez de ce Siège , & qui appre-
hendoit qu'il n'attirât en France le
Duc de Parme pour la seconde fois ,
l'avoit différé jusques à l'arrivée du
secours d'Allemagne. Alors se voïant
renforcé des Troupes que le Duc de
Bouillon lui avoit amenées , il crut
qu'il ne pouvoit plus différer à con-
tenter la Reine d'Angleterre.

Mais comme il avoit resolu de don-

ner pendant le Siège un Commandement distingué au Duc de Bouillon , & que c'étoit son dessein de s'en servir dans les autres Guerres , où il prévoyoit qu'il seroit engagé, il prit aussi la résolution de le faire Maréchal de France en la place du Maréchal de Joyeuse. Cette affaire n'étoit pas sans difficulté , parce qu'aucun Calviniste n'avoit point encore été pourvu de cette dignité , à laquelle le Commandement des Armées est attaché. Cependant le Roy qui connoissoit de quelle importance il lui étoit de s'acquiescer de plus en plus le Duc de Bouillon, l'entreprit & l'exécuta. Ainsi il fut fait Maréchal de France au mois de Mars de l'an 1592. Le Procureur Général de la Guêlle fit à cette occasion son éloge , lorsqu'on porta au Parlement les provisions pour y être enregistrées.

L'on ne peut se dispenser à cette occasion de relever la faute de Mezeray , & de faire voir en même-tems la fausseté de ce qu'il avance , que le Roy fit le Vicomte de Turenne Maréchal de France, avant que de lui faire épouser l'Héritière de Sedan , *afin*, dit-il , *qu'il eût une qualité qui ne fût*

pas inférieure à la Souveraineté , & qu'il ne parût pas inégal à cette alliance. Cette remarque est d'autant plus évidemment fautive , qu'elle est contraire à toutes les dattes les plus authentiques, comme sont celle du Contrat de Mariage de l'Héritière de Sedan , & celle des provisions de Maréchal de France accordées au Duc de Bouillon. Il est certain par ces dattes que le Mariage avec l'Héritière de Sedan , fut fait avant que le Duc de Bouillon fût Maréchal de France , puisque ce Mariage fut consommé au mois d'Octobre 1591. & qu'il ne fut fait Maréchal de France que l'année d'après ce Mariage , en 1592. Mais quand même il auroit été fait Maréchal de France avant son Mariage , on n'en pourroit pas conclure que c'auroit été *afin qu'il ne parût pas inégal à cette alliance.* Il ne faut pas connoître la Maison de la Tour , pour en parler de la sorte. Elle est sans contredit une des plus illustres de France.

Cette remarque est d'autant plus insoutenable par rapport à Mezeray lui-même , que quelques lignes avant les paroles qu'on vient de rap-

in 4. ou
in 12. sur
l'an 1591.
Voyez
Justel p.
270. &
suivantes.

Hist. de
Mez. ry
I V. pag.
911.

porter de lui , après avoir dit que les
 Ducs de Lorraine , de Montpensier ,
 & de Nevers prétendoient au Maria-
 ge de l'Héritiere de Sedan pour leurs
 Enfans , mais qu'on ne pouvoit pas la
 leur accorder , parce qu'ils ne fai-
 soient pas profession de la Religion
 Calviniste , il ajoute ces mêmes paro-
 les : Le Vicomte de Turenne avoit
 cette qualité & toutes les autres re-
 quises pour cette alliance ; une illustre
 naissance , de grands biens , & une
 valeur encore plus grande. Il n'étoit
 pas alors Maréchal de France ; cepen-
 dant selon Mezeray , il avoit toutes
 les qualitez requises pour cette Al-
 liance , & particulièrement une il-
 lustre naissance. Pourquoi donc ajou-
 ter quelques lignes après , que le Roy
 le fit Maréchal de France , afin qu'il
 eût une qualité plus relevée , & qui
 ne fût pas inferieure à la Souverai-
 neté , ou bien , afin qu'il ne parût pas
 inégal à cette Alliance. Cela s'appelle
 se contredire soi-même , & contredire
 en même-tems les meilleurs Au-
 teurs qui ont parlé de cette affaire.

Ce n'est pas ainsi que le Président de
 Thou parle de ce Mariage avec l'Hé-
 ritiere de Sedan , dans sa belle Histo-

re des choses remarquables arrivées de son tems. Il dit en termes exprès que Henry IV. fit le Mariage du Vicomte de Turenne avec l'Héritiere de Sedan, pour en exclure les Ducs de Lorraine & de Nevers qui la recherchoient pour leurs Enfans : qu'outre cela, il eut égard aux services qu'il lui avoit rendus, étant Général de ses Armées, à l'éclat de sa naissance, à la superiorité de son génie, & à sa valeur si distinguée & si généralement reconnue. Il ajoûte qu'il le mit comme en sentinelle à Sedan pour défendre la frontiere de son Royaume, pour veiller sur le Duc de Lorraine son ennemi déclaré, & sur le Duc de Nevers qu'il regardoit comme un ami suspect, & pour s'opposer à leurs entreprises. Il rapporte ensuite au Livre 103. de son Histoire, & à l'an 1592. c'est-à-dire, l'année d'après celle de son Mariage avec l'Héritiere de Sedan, qu'il fut fait Maréchal de France.

Histoire de Thou Liv. 102. p. 201. l'an 1591.

Generis
splendore.

De Thou Liv. 103. pag. 215. l'an 1592.

Le Duc de Bouillon aiant donc été fait Maréchal de France de la manière qu'on la raconté, il se rendit au Camp devant Roüen que le Roy avoit assiégué, & lui amena des Trou-

pes dont il renforça son Armée. Cependant le Duc de Parme joint au Duc de Mayenne étant accouru au secours de cette Ville avec les forces des Pais-Bas , le Roy fut obligé de lever le Siége. Mais comme il craignoit que dans sa retraite son arriere-garde ne fût attaquée par le Duc de Parme , il en donna la conduite au Duc de Bouillon qui s'acquitta de ce Commandement en Général heureux & expérimenté.

De Thou
Ibid.
Paris 92.

Comme le Roy commandoit son Armée en personne , & que le Maréchal de Biron la commandoit sous lui, le Duc de Bouillon n'eut que deux occasions de se signaler à ce Siége. Voici ce qui y donna lieu : proche de Caudebec où les deux Armées avoient marché , il y avoit entre les deux Camps sur la droite du Roy , une petite éminence couverte d'un bois touffu , par le moïen duquel ce Prince , s'il en eût été maître , eût extrêmement incommodé l'Armée de la Ligue. Le Duc de Mayenne qui en avoit connu l'importance , s'en étoit saisi le premier , & en avoit confié la garde à une partie de ses meilleures Troupes. Le Roy y fit marcher des siennes

le premier jour de May à trois reprises différentes , non pas pour l'emporter , mais seulement pour le reconnoître , & prendre ensuite le parti qui conviendroit le mieux ; il choisit pour cet exploit trois des plus braves Officiers de son Armée. L'an
1592.

Le Baron de Biron , Fils du Maréchal du même Nom , y marcha le premier ; mais il fut vigoureusement repoussé par le Duc de Guise. Le Duc de Bouillon y marcha ensuite , & fit plusieurs attaques avec sa valeur ordinaire ; mais il eut en tête de Rosne qui l'obligea de se retirer. Montigny marcha le dernier , & eut affaire au Baron de la Châtre ; mais il eut le sort des deux autres , & fut encore repoussé.

Le Roy persuadé qu'il n'étoit pas possible d'emporter ce poste , en fit attaquer un autre , d'où il ne pouvoit guères moins incommoder les Ennemis. Le Duc de Guise qui le défendoit , fut obligé de l'abandonner , & de se retirer au Corps-de-Bataille , mais ce ne fut pas sans perte ; car aiant été chargé en queue par le Duc de Bouillon secondé du Baron de Biron , il y perdit une partie de ses gens ;

50 HISTOIRE DE HENRY
& les Barons de Courtenan, & de Maisons y furent faits prisonniers.

Après la levée du Siège de Roüen, le Roy assiegea Epernay en Champagne, & le prit à composition; mais il y perdit le Maréchal de Biron, l'un des plus grands, & des plus heureux Capitaines de son tems, de même qu'il avoit perdu quelque-tems devant le fameux la Nouë, dont l'on a tant parlé dans cette Histoire, il fut au Siège de Lamballe en Bretagne. Comme l'hyver approchoit, le Roy jugea à propos de renvoyer en Allemagne l'Armée que le Duc de Boüillon avoit levée, ainsi que le Traité le portoit expressément. Le Duc de Boüillon fut chargé de la conduire sur la frontiere avec un détachement de l'Armée du Roy. Comme il s'en retournoit à Sedan, il surprit sur le Duc de Lorraine la Ville de Beaumont en Argonne, à trois lieues de Sedan. Il y mit en garnison une partie des Troupes qu'il avoit levées pour la défense de sa Principauté. Affricain d'Anglure d'Amblize, Général du Duc de Lorraine, ne l'eut pas plutôt sçû, qu'il marcha avec tout ce qu'il avoit de Troupes pour

DU C DE BOVILLON. Liv. LV. 51
les y assiéger. Comme la Place n'é-
toit pas de défense, & que d'Amblize
étoit fort supenieur à ceux qui s'y
étoient renfermez, il leur fit dire de
se rendre, ou qu'il les feroit tous tail-
ler en piéces. Montigny qui comman-
doit dans la Ville pour le Duc de
Boüillon répondit qu'il avoit besoin
d'artillerie & d'argent, & que s'il lui
vouloit donner son Canon, & cent
écus à chacun de ses gens, il pourroit
se résoudre à lui céder ce logement;
qu'autrement, il étoit résolu de le dé-
fendre. D'Amblize irrité d'une rail-
lerie qui lui paroissoit hors de saison,
jura qu'il leur donneroit à chacun un
cordeau. En même-tems il fait ses ap-
proches, bat les foibles murailles de
Beaumont, & pour y faire plutôt
brèche, il fait venir deux gros Ca-
nons de Ville-Franche, résolu de
donner l'assaut dès le lendemain, &
de ne faire quartier à personne.

Les choses étoient en cet état, lors
que le Duc de Boüillon entendit de
Sedan le bruit du Canon qui battoit
Beaumont. Il se douta de ce que ce
pouvoit être; il monte aussi-tôt à che-
val, suivi seulement de trois cens
Chevaux, arrive à la vûe de Beau-

52 HISTOIRE DE HENRY
mont , & reconnoît lui-même que
cette Ville étoit assiégée , & en grand
danger d'être emportée , si elle n'é-
toit promptement secouruë. Il fait
avertir ses Troupes qui étoient en-
fermées dans Beaumont , qu'il étoit
venu exprès pour les secourir , & se
retire à Raucourt , pour prendre ses
mesures sur ce qu'il avoit à faire. Il
n'étoit pas aisé de secourir Beaumont.
D'Amblize avoit deux mille hommes
de pied , huit cens Chevaux & du
Canon ; & il s'étoit posté avantageu-
sement. Le Duc au contraire n'a-
voit point de Canon , & n'étoit ac-
compagné que de trois cens Chevaux.
Cependant aiant fait réflexion qu'il y
alloit de sa gloire , de laisser perir les
braves gens qu'il avoit lui-même lo-
gez dans Beaumont , il résolut d'at-
taquer d'Amblize le lendemain à la
pointe du jour ; quatre-vingt Chevaux
& deux cens Arquebusiers de ses Su-
jets qui lui arrivèrent , achevèrent de
le déterminer. A la pointe du jour , il
attaque d'Amblize, favorisé d'une for-
tie que ses gens firent de la Ville. Le
combat se donne , il fut long & opi-
niâtré ; mais d'Amblize aiant été por-
té par terre d'un coup d'Arquebuse

De Thou
Liv. 103.
P. 237.

De Thou
Ibid.

dans la visiere , dont il mourut à l'instant , le Duc de Bouillon profitant de cet avantage redouble son attaque ^{Le 8, d'Octob. 1592.} avec tant de vigueur , qu'enfin il remporta une entiere victoire. Sept cens hommes resterent morts sur la place , l'on fit grand nombre de Prisonniers. Les Lorrains y perdirent encore leur Canon , toutes leurs Cornettes & leurs Enseignes. Le Duc de Bouillon n'y perdit que peu de monde, & aucune personne de marque. Une victoire si complete fut entierement dûë à sa valeur & à sa conduite. Il se trouva par-tout , mena lui-même ses Troupes plusieurs fois à la charge , & deux blessures qu'il reçut , l'une au visage sous l'œil droit , l'autre au petit ventre , ne furent pas capables de lui faire quitter le champ de Bataille , qu'il ne fût assuré de la victoire , & ne l'empêcherent pas même de combattre. Le Roy aiant appris cette victoire , pour marquer combien il étoit satisfait du Duc de Bouillon , lui fit présent du Canon qu'il avoit pris sur les Lorrains , excepté une pièce qu'il reserva pour le Château de Maubert - fontaine.

Ibid.

Ce succès fit comprendre au Duc de

Lorraine, que le Roy lui avoit donné un voisin redoutable qui ne différeroit pas long-tems à porter la Guerre dans ses Etats. En effet, les blessures ne l'empêcherent pas de la continuer par ses Lieutenans; il fit faire des courses dans la Lorraine, & dans le Territoire de Verdun qui s'étoit déclaré pour la Ligue; il en raporta un grand butin; trois semaines après, à demi guéri des deux blessures qu'il avoit reçues au combat de Beaumont, il attaqua & prit sur le Duc de Lorraine la ville de Dun sur la riviere de Meuse à cinq lieues de Sedan, d'où il incommoda autant les Lorrains, qu'il en étoit luy-même incommodé, avant qu'il s'en fût rendu maître.

De Thou
ibid. pag.
238.

Le Duc de Bouillon n'en fût pas demeuré-là; il eût poussé plus loin ses conquêtes sur le Duc de Lorraine, mais il en fut détourné par les lettres de ses amis de l'une & de l'autre Religion. Les Catholiques luy mandoient que l'on pressoit extrêmement la conversion du Roy, & qu'il ne pourroit se dispenser de se resoudre enfin à faire cette démarche si nécessaire, puisqu'il n'avoit que ce seul moyen d'empêcher les Etats Géné-

raux assemblez à Paris d'élire un autre Roy. Ils ajoûtoient que comme il avoit beaucoup de crédit sur son esprit, & plus de part que personne à sa confiance, ils le prioient de favoriser la seule chose qui pouvoit terminer les guerres civiles, & sauver la France qui étoit sur le penchant de sa ruine; qu'il étoit d'autant plus obligé de ne point s'opposer à la conversion du Roy, que ce qu'il devoit à sa patrie, ne luy permettoit pas de le faire, & que la Religion dont il faisoit profession, ne le demandoit pas de luy, puisqu'on étoit résolu de pourvoir à la sûreté & à la satisfaction des Calvinistes.

De Thou
Liv. 106.
pag. 339.

Ses amis de la Religion Prétendue Réformée lui mandoient la même chose touchant la conversion du Roy. Ils le prioient de se rendre incessamment à la Cour, & d'employer tout le pouvoir qu'il avoit sur l'esprit de ce Prince pour l'empêcher de faire une démarche si préjudiciable à leur Religion, & qui entraîneroit enfin sa ruine.

Le Duc de Bouillon étoit trop éclairé pour n'être pas persuadé que dans la situation des choses la conversion

du Roy étoit absolument nécessaire. Il aimoit sa Religion , mais il aimoit aussi sa patrie , & ses vûes particulieres ne lui permettoient pas de s'opposer à une chose dont l'exécution de ses desseins dépendoit absolument. D'ailleurs il étoit convaincu que le Roy ne pourroit pas se dispenser de pourvoir à la sûreté & à la satisfaction des Calvinistes , & qu'ils obtiendroient plus de graces de lui que de tout autre qui pourroit parvenir à la Couronne , ou de lui-même si le refus de se convertir l'empêchoit d'en être paisible possesseur.

Memoi-
res de
du Pleffis
Mornay-
tom. 2.

l'an

1593.

Ces pensées firent résoudre le Duc de Bouillon à se rendre au plutôt auprès du Roy. Mais il s'y conduisit avec tant de prudence & de secret , qu'on ne sçauroit que par conjecture , qu'il ne se feroit pas opposé à sa conversion , si ses interêts particuliers qu'il ne perdoit jamais de vûe , n'avoient pas demandé qu'il la favorisât du moins en secret , puisque les ménagemens qu'il étoit obligé de garder avec ceux de sa Religion , ne lui permettoient pas de le faire publiquement.

Ce que les Calvinistes avoient si

duc de Bouillon. Liv. IV. 57
 fort apprehendé , arriva enfin. Le Roy
 malgré leurs oppositions , pour des
 raisons qui ne pouvoient être plus
 fortes , abandonna leur Religion , &
 fit profession publique de la Catho-
 lique. * Sa conversion & son Sacre * Le 27.
 * qui la suivit de près , ramena à son Juillet
 obéissance la plûpart des Grands & 1593.
 des Villes considerables qui avoient * Le 27.
 suivi le parti de la Ligue. Si Paris ne Fev. 1594.
 leur en donna pas l'exemple , du
 moins il le suivit , & la réduction de
 cette grande Ville * acheva de ruiner * Le 22.
 les projets des Espagnols & de la Li- de Mars
 gue que la conversion du Roy & celle L'an
 des Princes du sang avoit déjà fort 1594.
 ébranlez. Le bon ordre , la justice ,
 la sûreté publique , suites ordinaires
 de la paix , étant ainsi rétablis dans
 le Royaume , le Duc de Bouillon se-
 lon la coutume fut au Parlement fai- De Thou
 re le serment des Marêchaux de Fran- Liv. III.
 ce. Il fut suivi de celui que fit le mê- pag. 503.
 me jour André de Brancas de Villars à l'an
 en qualité d'Amiral de France. 1594.

Le Duc de Bouillon perdit quelque De Thou
 tems après Charlote de la Mark sa Ibid.
 femme. Elle mourut au Château de pag. 516.
 Sedan huit jours après être accou- Memoi-
 chée d'un Prince qui mourut aussi-tôt res de
 Mornay du-Plessis

Tom. 2. après sa naissance. Par son testament
 pag. 433. elle fit le Duc de Boüillon son mari,
 le 15. Mai héritier de tous ses biens. Dès que le
 1594. Roy qui faisoit alors le siège de Laon,
 eut appris la mort de cette Princesse,
 il envoya à Sedan le Marquis de
 Rosny depuis Duc de Sully, pour
 témoigner au Duc de Boüillon la part
 qu'il prenoit à la perte qu'il venoit
 de faire, & pour l'assurer en même
 tems de la continuation de sa protec-
 tion dans toutes les occasions où elle
 pourroit lui être nécessaire.

Memoi
 res de
 Sully
 pag. 165. &
 191. in-
 pression
 de Ho^l
 lande.

Cette assurance donnée de la part
 du Roy étoit d'autant plus de saison,
 que le bruit couroit que nonobstant
 le Testament de la Duchesse de Boüil-
 lon, sa succession seroit contestée au
 Duc son mari. En effet Charles de la
 Mark Comte de Maulevrier oncle de
 Charlotte de la Mark prétendit que
 cette succession lui appartenoit, &
 qu'elle n'en avoit pas pû disposer en
 faveur de son mari à son préjudice.
 Le Duc de Montpensier prétendit
 aussi que les souverainetés de Boüil-
 lon, Sedan, Jamets & Raucourt ne
 pouvoient lui être contestées, puis-
 qu'il y avoit été substitué par Ro-
 bert de la Mark dernier Duc de

duc de Bouillon. Liv. IV. 59
 Bouillon de cette maison. Quoique la capacité du Duc de Bouillon s'étendît à tout, & qu'il eût un génie extraordinaire pour démêler les affaires les plus difficiles ; il jugea plus à propos de s'accommoder avec ces deux Prétendans , que de s'engager dans un procès qui le détourneroit de l'exécution de ses grands desseins. L'accommodement fut conclu , & les souverainetez de Bouillon , Sedan & Raucourt lui demeurèrent en propriété.

Cependant comme par la mort du Prince de Sedan , le Duc de Bouillon se trouvoit sans enfans , & que les dangers de la guerre auxquels il s'exposoit continuellement faisoient apprehender qu'il ne mourût sans postérité , ses amis lui conseillèrent de se remarier. Le Roy même se déclara pour son mariage avec une des filles de feu Guillaume Prince d'Orange. Si cette alliance convenoit aux desseins du Roy , elle s'accommodoit parfaitement aux vûës qu'avoit le Duc de Bouillon. Ainsi quelque tems après la mort de sa première femme , il épousa en secondes nôces Elisabeth de Nassau , sœur de Maurice , Prince

d'Orange. Elle étoit fille de Guillaume de Nassau dont on vient de parler , & de Charlotte de Bourbon fille de Loüis de Bourbon Duc de Montpensier & de Jacqueline de Longvic sa premiere femme.

Pendant que ce qu'on vient de raconter , se passoit du côté de Sedan ; les Espagnols assiegerent & prirent la Capelle sur la frontiere de Picardie. Le Duc de Bouillon jugea aussi-tôt que cette affaire auroit des suites , & qu'il ne devoit pas différer à se rendre auprès du Roy. Il y étoit d'ailleurs invité par tout le parti Calviniste qui se plaignoit de ce que le Roy , de peur de choquer le Pape , & d'aliener les Catholiques , ne se mettoit pas en peine de leur donner satisfaction , quoiqu'il la leur eût promis très-positivement ; & il étoit persuadé que les sollicitations du Duc de Bouillon lui procureroient quelques avantages.

Le Duc de Bouillon étant arrivé à la Cour , trouva le Roy fort animé contre les Espagnols. Il se plaignoit hautement des injures qu'il en avoit reçues ; de ce qu'après avoir usurpé si injustement son Roiaume de Na-

varre , & empêché de tout leur pouvoir par les secours donnez à la Ligue, qu'il ne parvînt à la possession paisible de la Couronne de France , ils entretenoient la rébellion dans son Roïaume; qu'ils favorisoient même les conspirations & les entreprises qu'on faisoit contre sa vie, & qu'ils en étoient peut-être même les Auteurs , comme ils l'avoient été de toutes celles qui avoient été faites contre la Reine d'Angleterre , & contre les deux Princes d'Orange , Guillaume & Maurice. Le Roy ajoûtoit que contre la foi des Traitez faits avec ses Prédécesseurs, ils venoient tout récemment de s'emparer de la Capelle ; qu'il regardoit cette entreprise , comme une déclaration de Guerre , qui ne lui permettoit pas de différer plus long-tems à la leur déclarer à son tour.

De Thois
Liv. III.
pag. 16.

Comme ces sentimens du Roy étoient précisément ceux que le Duc de Bouillon prétendoit lui inspirer , il les appuïa de tout le pouvoir qu'il avoit sur son esprit. Ainsi ce Prince s'y fortifiant tous les jours de plus en plus , il résolut d'assembler son Conseil , pour y délibérer sur la Guerre qu'il avoit dessein de déclarer au Roy.

d'Espagne. Les sentimens , comme il arrive d'ordinaire , y furent fort partagez , & soutenus de part & d'autre avec beaucoup de force & de chaleur.

Ceux qui étoient opposez à la guerre , demeuroient d'accord que les Espagnols avoient fait au Roy toutes les injures les plus sensibles, & qu'il avoit tous les sujets du monde de s'en plaindre ; que son ressentiment étant très-juste , les suites & la guerre même , s'il la leur déclaroit , ne pourroient
 20 manquer de l'être. Mais (ajoûtoient-
 20 ils) est-il à propos de la déclarer ? La
 20 raison & le bien de l'Etat qui sont des
 20 règles superieures , auxquelles toute
 20 autre consideration doit ceder , per-
 20 mettent-elles de se rendre agresseur ,
 20 si l'on n'a des forces capables d'obli-
 20 ger son ennemi , à faire raison des in-
 20 jures reçues ? Ils représentoient en-
 suite le Roïaume comme un corps
 tout couvert de blessures , tout épuisé de sang & de forces , encore divisé en lui-même , plein de factions déjà découvertes ou prêtes à éclater , rempli de gens ou mal affectionnez au Roy , ou même très-attachez au Roy d'Espagne. Ils faisoient voir au contraire les forces de la maison d'Au-
 triche

triche saines , entieres , unies & bien »
disciplinées. Que si , disoient-ils , avec »
une partie de ces forces qui ne lui »
étoit pas nécessaire ailleurs, elle a tant »
donné d'affaires au Roy ; que sera-ce , »
lors qu'irritée par une guerre déclarée »
si à contre-tems, elle les déploiera tou- »
tes entieres , & attaquera la France »
ouverte , pour ainsi dire , & entamée »
de tous côtez ? Car enfin pour peu »
qu'elle veuille secourir les Ducs de »
Savoye , de Nemours & d'Epernon , »
que n'a-t-on point à craindre pour la »
Provence , pour le Dauphiné & pour »
le Lyonois ? Sera-t-on plus en sûre- »
té du côté de la Bourgogne, où le Duc »
de Mayenne si attaché au Roy d'Es- »
pagne , & qui n'a pas encore fait sa »
paix avec le Roy , est le maître des »
meilleures Villes ? Qu'opposera-t-on »
au Duc de Mercœur en Bretagne ? »
n'y a-t-il pas lieu d'apprehender »
que recevant d'Espagne de plus grands »
secours qu'il n'en a reçu jusques à pré- »
sent , il n'oblige enfin le Roy de par- »
tager au moins avec lui cette impor- »
tante Province ? Est-on plus assuré du »
côté de la Picardie , où le Duc d'Au- »
male dispose des Villes de Soissons , »
de Ham & de la Fere ? Combien de »

» Provinces (ajoutoient-ils encore)
» plus pacifiées en apparence qu'en ef-
» fet ? Combien de grandes Villes sou-
» mises au Roy plutôt par nécessité que
» par affection ? Combien de Seigneurs
» qui paroissent avoir les inclinations
» Françoises, & qui sont Espagnols dans
» le cœur ? Ils demandoient ensuite où
» étoient les forces, les armes, les mu-
» nitions, & sur-tout les fonds pour
» porter & pour soutenir la guerre en
» tant d'endroits. Ils representoient que
» pour fournir à tant de dépenses, le
» Roy se verroit obligé de mettre de
» nouveaux impôts sur le peuple ; ce
» qui seul étoit capable de lui faire per-
» dre l'affection de ses sujets qui étoient
» épuisés par les guerres dont on ne fai-
» soit que de sortir : qu'ils s'étoient at-
» tendus à la suppression, ou du moins
» à la diminution des anciennes impo-
» sitions, bien loin d'avoir pû croire
» qu'on dût en établir de nouvelles :
» qu'enfin l'autorité du Roy n'étoit pas
» encore assez affermie, ni les semen-
» ces de la rebellion assez bien étouffées
» pour faire de pareilles entreprises ; &
» que ce seroit une témérité inexcusa-
» ble d'entreprendre de porter le feu
» dans la maison d'autrui, avant que de

DUC DE BOUILLON. LIV. IV. 65
l'avoir bien éteint dans la fienne.

Ce discours fait par des personnes
connuës pour très-affectionnées au
bien de l'Etat , & très-attachées au
service du Roy , fit une très-grande
impression sur les esprits. Le Roy mê-
me en parut touché , & l'on com-
mençoit à espérer que le parti de la
paix l'emporteroit , lorsque le Duc
de Bouillon qui étoit à la tête de ceux
qui vouloient la guerre, dit , qu'il de-
meuroit d'accord de tout ce qu'on ve-
noit de représenter touchant les maux
de la France ; mais que c'étoit cela
même qui devoit porter le Roy à dé-
clarer la guerre à l'Espagne. Qu'il en
étoit du corps politique à proportion
comme du corps humain , & que ses
maladies devoient être traitées à peu
près de la même manière : que quand
le corps étoit surchargé de mauvaises
humeurs au dedans , on tâchoit de les
attirer au dehors ; qu'ainsi le remède
aux guerres civiles étoit une guerre
étrangere , & que c'étoit le seul moien
d'attirer au dehors ce qui causoit le
dérèglement au dedans ; qu'elle étoit
d'autant plus nécessaire dans l'occa-
sion dont il s'agissoit, que le Roy d'Es-
pagne avoit fait & faisoit encore la

De Thou
Liv. III.
p. 516.
à Pan
524.

guerre à la France sous le nom de la Ligue ; qu'ainsi il y avoit bien moins d'inconvenient à la lui porter dans ses Etats , qu'à souffrir qu'il nous la fit dans les nôtres : que de quelque façon qu'on en usât avec lui , il n'en seroit ni plus ni moins notre ennemi ; qu'il y alloit de la réputation & même de l'intérêt du Roy de desabuser le monde , de démasquer le Roy d'Espagne , & de faire enfin connoître à toute l'Europe , que l'intérêt de la Religion n'étoit pour lui qu'un faux prétexte & qu'il s'agissoit seulement entre ces deux Monarques des intérêts de l'Etat ; que l'illusion n'avoit que trop duré ; qu'il étoit tems de la dissiper. Qu'après tout la France n'étoit ni si affoiblie , ni l'Espagne aussi puissante & aussi riche qu'on la faisoit ; qu'elle avoit consumé ses trésors & ses meilleures Troupes dans les guerres des Pais-bas ; & que si elle avoit été aussi redoutable qu'on le prétendoit , elle n'auroit ni laissé perdre tant de belles Provinces que les Princes d'Orange, auxquels le Roy étoit si supérieur , lui avoient enlevées , ni laissé ruiner le parti de la ligue , dont elle se promettoit la Couronne de

France , ou du moins le partage du Roïaume en autant de souverainetez qu'il y avoit de Provinces : qu'elle avoit plus la réputation d'être riche , qu'elle ne l'étoit en effet ; & que si ses richesses étoient aussi grandes , qu'elle vouloit bien qu'on le crût , elle n'auroit pas fait banqueroute à ses créanciers , comme on sçavoit qu'elle l'avoit faite , & que ses Troupes ne se mutineroient pas tous les jours , faute d'être payées de leur solde.

Le Duc de Bouillon ajoûtoit à ces raisons , que le Portugal usurpé par le Roy d'Espagne n'attendoit qu'une occasion pour rappeler ses Rois légitimes ; que l'Arragon dont les privilèges avoient été si souvent violez , étoit prêt à se revolter : que les Princes d'Italie par les ligue qu'ils faisoient entre eux & par celles qu'ils étoient prêts de faire avec le Roy, témoignoit assez combien la puissance du Roy d'Espagne leur étoit suspecte : que ce Prince venoit de perdre le Duc de Parme , qui avoit commandé ses Armées dans les Pais-bas avec tant de gloire & de bonheur ; & qu'il ne recouvreroit pas aisément un Général de sa capacité & de son au-

torité sur les Troupes. Que la France au contraire réunie sous un Rôy qui avoit donné tant de preuves de sa valeur, & qui étoit si capable de commander lui-même ses Armées, étoit en état de tout entreprendre; que si avec une partie de ses forces, malgré les divisions qui l'affoiblissoient, elle avoit si souvent fait tête aux Espagnols, & les avoit contraints d'abandonner leurs injustes desseins; que n'en devoit-on point attendre, si avec ses forces unies, avec les meilleures Troupes, avec les plus grands Capitaines de l'Europe, elle se pouvoit une fois résoudre à leur déclarer la guerre? Qu'à la vérité l'union n'y étoit pas encore aussi grande & aussi generale qu'il eût été à souhaiter; qu'on y voyoit encore des restes de l'ancienne division; & que quelques lieux fumoient encore de l'incendie qu'on y venoit d'éteindre: mais qu'une guerre contre l'ancien ennemi de la France acheveroit de réunir tous les François; qu'elle réveilleroit dans tous les cœurs l'amour de la Patrie, & qu'elle confondroit tous ces restes de factions & de disputes de Religion dans l'ardeur de la querelle commune & dans le désir de se vanger du plus dangereux ennemi de la Couronne.

Quelques Catholiques dont les intérêts particuliers leur faisoient souhaiter la déclaration de la guerre avec l'Espagne , ajoûtoient à ces raisons du Duc de Bouillon ; que cette guerre romproit les mesures que les Calvinistes avoient dessein de prendre dans leurs assemblées , pour se cantonner dans le Roïaume ; qu'ils avoient souvent demandé la guerre contre le Roy d'Espagne ; qu'on les contenteroit en la leur accordant , & qu'ils pourroient y avoir des emplois qu'il ne seroit pas à propos de leur donner dans une autre occasion ; qu'ils souhaitoient passionnément l'établissement de la République des Provinces unies ; & qu'on ne pouvoit pas la favoriser plus efficacement , qu'en faisant une puissante diversion du côté de la France. Que les Princes Protestans d'Allemagne & la Reine d'Angleterre ne manqueroient pas de seconder le Roy ; que l'unique moïen de les engager à joindre toutes leurs forces aux siennes , étoit de se déclarer ouvertement contre un Prince qui n'étoit pas moins leur ennemi , que le nôtre ; ce qu'ils ne feroient jamais qu'ils ne vissent la Partie bien liée con-

70 HISTOIRE DE HENRY
tre l'Espagne. Qu'enfin il y avoit en
France un grand nombre de braves
gens qui ne sçavoient point d'autre
métier que la guerre, & qui n'avoient
point d'autre moïen de subsister ;
qu'ils troubleroient infailliblement le
dedans du Roïaume ; qu'une guerre
étrangere les occuperoit, & diverti-
roit ailleurs les mauvaises humeurs
dont le corps politique pourroit à la
fin se trouver accablé.

Les Princes quoiqu'élevez au des-
sus des autres hommes, leur ressem-
blent assez en toute autre chose. Qu'on
ouvre un avis conforme à leurs senti-
mens, ils le suivront le plus souvent
non pas par ce qu'il est le meilleur,
mais parce qu'il s'accorde avec leurs
inclinations. C'est ce qui arriva à
Henry IV. dans l'occasion dont nous
parlons. Ce Prince nourri parmi les
armes aimoit la guerre. Sa haine con-
tre l'Espagne étoit héréditaire ; elle
avoit été fomentée par son éducation
parmi les Calvinistes, qui ne connois-
soient point après le Pape de plus
grand ennemi que le Roy d'Espagne.
Ce fut apparemment ce qui le fit pan-
cher du côté du sentiment du Duc de
Boüillon préférablement à l'autre avis

DU C DE BOUILLON. LIV. IV. 71
qui paroïssoit le meilleur , comme l'é-
venement le fit voir. Jamais guerre
n'eut un plus mauvais succès , & ne
parut déclarée plus à contre-tems.

Mais si le Roy agit selon son inclina-
tion en se conformant à l'avis du Duc
de Bouillon ; le Duc suivit exactement
ses intérêts en le donnant. Son grand
dessein étoit de se faire Chef des Cal-
vinistes de France , comme le Prince
Maurice son beau-frere l'étoit des
Calvinistes des Pais-bas. Il avoit donc
un fort grand intérêt à les bien éta-
blir , & à leur procurer des avantages
qui rendissent cette qualité plus con-
siderable. Cependant depuis la con-
version du Roy, les Calvinistes ne sub-
sistoient , pour ainsi dire , que par pro-
vision , & à l'abri d'une espece de trê-
ve faite à la hâte , comme le tems l'a-
voit permis. On y avoit même donné
atteinte par tous les Traitez particu-
liers que le Roy avoit fait avec les
Villes & avec les Seigneurs de la Li-
gue. Les Calvinistes s'en plaignoient
hautement depuis long-tems ; mais
les ménagemens que le Roy étoit obli-
gé de garder avec les Catholiques &
avec le Pape , ne lui permettoient pas
de leur donner satisfaction.

Le Duc de Bouillon prévoyoit que l'autorité du Roy s'affermissant & devenant plus grande pendant la paix, le rendroit plus indépendant des Calvinistes, & le mettroit en état de rompre toutes les mesures qu'ils pourroient prendre pour établir leur sûreté. Une guerre de l'importance de celle qu'il conseilloit, faisoit un effet tout contraire. Elle obligeoit le Roy de les ménager, & même de les contenter pour en tirer les contributions & les secours dont il ne se pourroit pas passer, l'Etat étant d'ailleurs fort épuisé, & peu uni avec son Chef. Elle favorisoit même les projets qu'ils pourroient former pour s'établir. Le Roi embarrassé dans une guerre, avec un ennemi beaucoup plus redoutable, que le Duc de Bouillon ne l'avoit représenté, n'étoit pas en état de l'empêcher, de peur d'exciter une nouvelle guerre civile dans le Roïaume, pendant que toutes ses forces étoient à peine suffisantes pour s'opposer aux entreprises du Roy d'Espagne. Ce raisonnement étoit si juste, & les conséquences si visibles, qu'il y a lieu de s'étonner de ce que le Roy ne les eût pas apperçûes. En effet il y a bien de

l'apparence que sans cette guerre , sans les mauvais succès dont elle fut suivie , les Calvinistes n'auroient jamais obtenu un Edit aussi avantageux que celui de Nantes. Le Roy s'en défendit autant qu'il put ; le besoin qu'il eut d'eux , le refus qu'ils firent de le secourir dans le besoin le plus pressant où il se fût encore trouvé , la crainte d'un soulèvement, l'obligerent & peut-être le forcèrent à le leur accorder. Le Duc de Bouillon leur rendit donc le plus important de tous les services , en conseillant cette guerre & en la faisant conclure ; & l'on peut juger par là de l'autorité qu'il lui acquit parmi eux.

Le Duc de Bouillon avoit encore un autre intérêt dans cette guerre , qui n'étoit pas moins considérable. C'étoit de favoriser les conquêtes du Prince Maurice son beau-frere , de lui donner le moïen d'étendre les Etats des Provinces-Unies au dépens de l'Espagne , de s'y faire un puissant établissement qui l'égalât aux plus grands Princes , & d'en tirer ensuite les secours nécessaires , pour recouvrer les anciennes dépendances du Duché de Bouillon. Enfin sans cette guerre le

Duc étoit réduit à se retirer à Sedan, & à passer ses jours dans une inaction qui ne convenoit ni à ses talens pour la guerre, ni à son humeur toujours ennemie du repos; au lieu que la déclaration de la guerre contre l'Espagne ne pouvoit au contraire que le rendre nécessaire, & lui procurer de grands emplois. Pour toutes ces raisons le Duc de Boüillon conseilla cette guerre, & fit en sorte par le pouvoir qu'il avoit sur l'esprit du Roy, qu'elle fut incessamment déclarée.

Le six-
sept de
Janvier
de l'An
1595.
De Thou
Liv. II
pag. 56

L'on ne fait point ici des conjectures pour embellir son Histoire. Le Président de Thou qui étoit si bien instruit des affaires de son tems, attribue uniquement aux conseils du Duc de Boüillon la déclaration de la guerre faite à l'Espagne, & lui donne à peu près les mêmes vûes & les mêmes motifs que l'on vient de rapporter.

De Thou
Ibid.

En consequence de cette déclaration qui convenoit si fort aux Protestans, les Etats des Provinces-Unies s'engagerent à faire une puissante diversion par Mer & par Terre. Le Duc de Lorraine qui venoit de faire une Trêve avec le Roy, aiant congédié ses Troupes, le Roy les prit à son service au

nombre de cinq mille hommes de pied & de mille chevaux. Balagny souverain de Cambray se chargea d'attaquer l'Artois & le Hainaut ; & le Duc de Bouillon eut le commandement de l'Armée qui devoit agir sur la frontiere de Champagne , & attaquer le Luxembourg. Le Roy l'appelloit son Armée Etrangere , parce qu'elle ne devoit être employée que dehors le Roïaume. Le Duc partit aussi - tôt , pour assembler les Troupes qui la devoient composer , & pour engager le Prince Maurice à y joindre un renfort considerable. L'obligation toute récente que ce Prince avoit au Duc , de la puissante diversion qu'il venoit de procurer en sa faveur , ne lui permit pas de le lui refuser. Il fit un détachement de trois mille Fantassins & de cinq Cornettes de Cavallerie de ses meilleures Troupes, sous le commandement du Comte Philippe de Nassau son cousin , & lui ordonna d'aller joindre l'Armée que commandoit le Duc de Bouillon sur la Frontiere de Luxembourg. Mais comme cette jonction n'étoit pas aisée à faire , parce que le Comte de Mansfeld qui commandoit pour le Roy d'Espagne dans le

Luxembourg, devoit s'opposer à son passage, il le fit escorter par toute sa Cavallerie.

Le Comte de Nassau joignit le Duc de Boüillon à Chevancy sur la riviere du Chiers. Il s'étoit rendu maître de ce poste, d'Ivoix, & de quelques autres petites Places, pour y mettre ses Troupes à couvert pendant l'hiver, & avoir des lieux de retraite en cas de besoin. Dès que la jonction fut faite, le Duc de Boüillon qui prévoioit qu'il ne pourroit pas garder long-tems les Troupes que le Comte de Nassau lui avoit amenées, fit en même tems plusieurs entreprises. Il attaqua Thionville, il tâcha de s'emparer de quelques autres Places; mais le bon ordre que Mansfeld avoit mis dans la Province, rendit tous ses efforts inutiles. Ce Général enleva même quatre Compagnies du Comte Philippe, qui ne pûrent être secourus par les François à cause du débordement des eaux. Le Duc de Boüillon en eut bien-tôt sa revanche. Il étoit prêt d'entrer en quartier d'hiver, lors qu'il apprit que la Cavallerie de Mansfeld étoit en marche pour se saisir de quelques postes qui eussent res-

ferié ses Troupes. Le Duc assemble aussi-tôt la sienne , se met aux trousses de celle de Mansfeld , la rencontre , & en défait onze Compagnies proche Virton. Mais faute d'assez grandes forces , il ne fit dans cette Province aucune conquête qu'il pût conserver. Cependant comme il sçavoit mieux qu'un autre profiter de ses avantages, il n'en fût pas demeuré là ; mais l'hiver devint si rude , & le dégel fut suivi d'un débordement si général de toutes les rivières , qu'il lui fut impossible de faire aucunes entreprises. Ces deux inconveniens furent suivis de deux autres ; les Troupes se mutinèrent faute de paie , la désertion devint grande ; & le Comte de Nassau reçût l'ordre de ramener incessamment ses Troupes en Hollande. Le Duc eût bien voulu les retenir ; mais les ordres étoient trop précis & trop pressans pour l'entreprendre. Ainsi pour n'être pas réduit à quitter le Luxembourg , & à faire subsister son Armée aux dépens des Frontieres de France , il résolut de faire un voyage à la Cour, pour y solliciter lui-même le paiement de ses Troupes. Il en parla au Comte de Nassau , & il obtint de lui

L'AN
1585.

qu'il attendroit son retour. Il prit aufsi-tôt la poste pour se rendre auprès du Roy. Il lui représenta vivement l'extrémité où l'Armée qu'il commandoit dans le Luxembourg , étoit réduite , le danger qu'il couroit de se trouver bien-tôt sans Armée , si l'on n'empêchoit la désertion en pourvoiant à son paiement , l'avantage que les ennemis en prendroient , & le tort que cela feroit à la réputation du Roi , d'avoir commencé une guerre qu'il ne pouvoit pas soutenir.

Le Roy qui connoissoit par lui-même qu'il n'étoit pas possible de retenir des Troupes en corps d'Armée , lors qu'elles n'étoient pas payées , demeurait d'accord de tout ce que le Duc de Bouillon lui représentoit ; mais il faisoit la guerre en tant d'endroits , les Finances étoient si épuisées , & les recouvremens si difficiles , qu'il ne put lui accorder qu'une partie de ce qu'il demandoit. Le Duc fut d'autant plus obligé de s'en contenter , qu'il sçavoit qu'on lui reprochoit que cette guerre étoit l'effet de ses conseils.

Avec ce foible secours le Duc fut rejoindre son Armée. Le Comte de Nassau quelque tems après se mit en

marche pour retourner dans les Provinces-Unies , qui avoient besoin de toutes leurs Troupes pour exécuter les projets du Prince Maurice. Il croioit devoir profiter de la mort du Duc de Parme & de l'embarras où se trouvoit le Roy d'Espagne , pour choisir des Gouverneurs des Pais-bas Catholiques , sur la fidelité desquels il pût compter , & qui eussent la capacité nécessaire pour y soutenir une aussi grande guerre que celle dont il étoit menacé par la jonction des forces de France , de Hollande & d'Angleterre.

Mais si le Comte de Nassau avoit trouvé de grandes difficultez à pénétrer dans le Luxembourg , lors qu'il y vint joindre le Duc de Bouillon , il y trouva encore de plus grands obstacles à son retour. Mansfeld & Verdugo l'un des meilleurs Officiers qu'eussent les Espagnols dans les Pais-bas , contre la maxime de faire un Pont d'or à un Ennemi qui se retire, lui avoient fermé tous les passages , Le Comte étoit d'avis de les forcer ; mais le Duc de Bouillon qui ne comptoit pas beaucoup sur une Armée mal payée , comme étoit la sienne , & accoutumée à la désertion ; & qui vouloit d'ailleurs ména-

ger les Troupes du Prince Maurice , fut d'un sentiment contraire. Il lui conseilla de prendre son chemin par la Frontiere de Picardie , & de se rendre à Dieppe , où l'on feroit trouver des Vaisseaux Hollandois pour l'embarquer. Cet expedient fut suivi , & le Comte de Nassau arriva en Hollande sans aucun risque.

Comme le départ du Comte avoit affoibli l'armée du Duc de Boüillon , & que faute de paiement la désertion continuoit, il manda au Roy qu'il n'étoit plus en état de rien entreprendre sur le Luxembourg ; & que tout ce qu'il pouvoit faire , étoit de couvrir la Frontiere de Champagne. Le Roy qui étoit averti que le plus grand effort des Espagnols seroit du côté de la Picardie , n'approuva pas seulement son dessein ; mais il lui écrivit de se tenir prêt pour joindre au besoin le Duc de Nevers , le Comte de Saint-Pol , & l'Amiral de Villars qui avoient ordre de s'opposer aux Espagnols de quelque côté qu'ils tournassent leurs armes. Quelque tems après il lui manda de marcher au secours de Ham qui étoit alors une Place de consequence sur la Frontiere de Picardie.

Comme c'est une des occasions , où le Duc de Bouillon a fait paroître le plus de valeur & de conduite , & où il courut le plus de risque , il manqueroit quelque chose à la satisfaction des Lecteurs , si l'on ne donnoit pas un détail exact & circonstancié de cette action.

En exécution des ordres du Roy , le Duc de Bouillon quitta la Frontiere de Champagne , & se rendit à S. Quentin avec ce qui lui restoit de Troupes pour conferer avec le Comte de Saint-Pol , & Charles de Humieres l'un des Seigneurs des plus accomplis & des plus braves Officiers qui fussent en France , sur ce qu'il y auroit à faire , pour s'opposer aux entreprises des Espagnols. Là il apprit de d'Humieres , que Rône l'un des Chefs de la Ligue qui s'étoit donné au Roy d'Espagne , passant par Ham , avoit eu de longues conferences avec Louïs de Moi-Gomeron qui commandoit dans le Château ; que sur les plaintes que Gomeron lui avoit faites de ce que depuis long-tems il n'étoit point païé de ses apointemens , Rône lui avoit conseillé de prendre son parti , de livrer sa Place au Comte de

L'an
1595.

De Thou
Liv. 112.

Hist. du
Cardinal
Bentivo-
lie , troi-
sième
part e
liv. 2.

Fuentes , Gouverneur des Pais - Bas Catholiques , d'y recevoir Garnison Espagnolle , & qu'il s'étoit fait fort de lui faire païer ce qui lui étoit dû , & même de lui faire avoir une récompense dont il seroit content : que Gomeron avoit donné d'autant plus aisement dans ce piège , qu'il étoit fort avare , attaché à la Ligue , & par conséquent peu affectionné au service du Roy. Qu'en exécution de ce projet , Gomeron avoit reçu dans la Ville une Garnison Espagnolle de quinze cens hommes ; qu'il étoit parti pour Bruxelles avec Rône accompagné de deux de ses freres qu'il y devoit laisser en ôtage jusques à l'entiere exécution du Traité , & qu'il avoit laissé dans le Château de Ham sa femme , & Antoine de la Vieuville d'Orvilliers son beau - frere , pour y commander en son absence : qu'étant arrivé à Bruxelles , le Comte de Fuentes , bien loin de tenir ce que Rône lui avoit promis , l'avoit fait arrêter avec ses deux freres , & l'avoit forcé d'écrire à sa femme & à d'Orvilliers de rendre, sa lettre vûë , le Château aux Espagnols : qu'il avoit ensuite écrit lui-même à la femme de Gomeron , que si elle refusoit

DUC DE BOUILLON. Liv. IV. 83
de recevoir Olmeda dans le Château
avec dix Compagnies Espagnolles , il
lui enverroit dans un plat la tête de
son mari & celles de ses deux beau-
freres : que d'Orvilliers détestant la
trahison & la cruauté des Espagnols ,
& instruit par l'exemple de son frere
de ce qu'il devoit attendre du Comte
de Fuentes , avoit répondu que Go-
meron lui avoit confié le Château de
Ham , & qu'il ne le rendroit jamais
qu'à lui même , lorsqu'il le verroit en
liberté.

D'Humieres ajoûta qu'ensuite de
cette réponse, d'Orvilliers qui vou-
loit apparemment garder pour lui-
même le Château de Ham , s'étoit a-
dressé à lui comme au Lieutenant de
Roy de la Province , & lui avoit pro-
mis de lui donner entrée par le Châ-
teau , d'où il seroit aisé de chasser les
Espagnols de la Ville , & de remettre
cette Place sous l'obéissance du Roy.
Qu'il étoit donc question de marcher
au secours de Ham ; qu'il demeurait
d'accord que cette entreprise étoit dif-
ficile & dangereuse ; mais que dans
la situation des choses , elle étoit de
la dernière importance , puisque pour
peu qu'on différât à se prévaloir des

84 HISTOIRE DE HENRY
offres de d'Orvilliers , le Comte de
de Fuentes qui assiegeoit le Catelet ,
dans l'esperance de faire ensuite le
Siège de Cambray , ne manqueroit
pas de venir attaquer en personne le
Château de Ham , qui n'étoit pas en
état de faire longue résistance.

Après que d'Humieres eut parlé de
la sorte , le Duc de Boüillon dit que
l'entreprise en effet lui paroissoit de
conséquence pour le service du Roy ;
mais qu'elle n'étoit pas seulement
dangereuse ; qu'il la croïoit encore in-
certaine & douteuse ; que tout dépen-
doit de la bonne foi de d'Orvilliers ,
& qu'il ne lui paroissoit pas qu'on dût
beaucoup se fier à un Partisan de la
Ligue , & à un homme aussi intéressé
qu'il lui paroissoit être : que s'il pou-
voit trouver ses sûretés & ses avan-
tages du côté des Espagnols , il seroit
apparemment tenté de manquer de
foi ; & que si cela arrivoit , l'on ex-
posoit les Troupes du Roy à un dan-
ger évident d'être entièrement défai-
tes ; ce qui rendroit les Espagnols
maîtres de la Frontiere.

Ce soupçon du Duc de Boüillon
étoit si bien fondé , qu'on apprit dans
ce même tems , que d'Orvilliers crai-

gnant que , s'il donnoit passage aux Troupes du Roy par le Château, elles ne s'en faisoient à son préjudice , avoit changé de sentiment , & qu'il ne vouloit plus laisser passer par le Château, mais seulement par un sentier fort étroit entre les murailles & un étang , qui est au dessous. Le Comte de Saint-Pol & le Duc de Bouillon n'étoient pas d'avis de se mettre dans un lieu si dangereux à la merci d'un homme aussi changeant & aussi défiant que d'Orvilliers. D'Humieres seul qui avoit cette affaire à cœur , les assura tellement de la bonne foi de d'Orvilliers , & du succès de l'entreprise , qu'on résolut de repasser la rivière , & de marcher au secours de Ham.

Dès que le bruit de cette résolution fut répandu parmi les Troupes , tout ce qu'il y avoit de noblesse distinguée aux environs , se rendit au Camp pour avoir part à la gloire du recouvrement de Ham. L'on y vit arriver le Comte de Chaunes , Sesseval , Thibaud de Mailly , Emanuel d'Ailly , Pequigny Vidame d'Amiens , Jean de Lisle Marivaut , Timoleon de Goufier , Thoüez , Plainville & Surville , (tous deux du nom d'Estourmel ,) Harau-

De Thou
Ibid.

86 HISTOIRE DE HENRY
cour & Proville , freres de la maison
de Longueval , François Blanchard
des Cluseaux Gouverneur de Noyon
& plusieurs autres qui ne pouvoient
souffrir que les Espagnols s'établissent
si proche de leurs terres.

L'an
1555.

Le Duc de Bouillon voiant toute
cette Noblesse assemblée , crut que ,
puisqu'elle devoit avoir part au péril,
il étoit juste de lui communiquer le
projet & la maniere dont on avoit
résolu de faire l'attaque de Ham. L'on
tint Conseil de Guerre, l'on convint
de toutes choses , & le vingtième de
Juin à l'entrée de la nuit l'on partit
de Flavy. Lorsqu'on fut arrivé pro-
che du Château de Ham , d'Humie-
res qui connoissoit les lieux , fit passer
deux Régimens & quatre à cinq cens
hommes armez de cuirasses , le long
des murailles du Château par ce sen-
tier étroit dont l'on a parlé , & les
rangea en bataille dans la place qui
est devant la porte du Château. Le
Comte de Saint - Pol & le Duc de
Bouillon avec le reste des Troupes se
tinrent à portée de donner du secours,
& de favoriser l'attaque , selon que
l'occasion s'en présenteroit.

Dès que le jour parut , d'Humieres
reconnut

reconnut que les Espagnols qui s'étoient doutez de l'attaque que l'on devoit faire , s'étoient retranchez & barricadez contre le Château. Cet obstacle ne servit qu'à l'animer , il se met à la tête des Troupes , & attaque la barricade de front & par les flancs avec une valeur digne de la réputation qu'il s'étoit acquise ; mais une grêle de mousquetades qui pleuvoit des jardins & des maisons voisines , & une furieuse attaque que firent les Espagnols l'obligèrent de reculer après avoir perdu les plus braves de ses gens. Les Espagnols croïoient en être quittes , lorsque d'Humieres recommença une seconde attaque plus furieuse que la première ; mais un coup de mousquet l'ayant porté par terre , ses gens furent encore contrains de reculer. La mort d'un si brave homme sembloit devoir faire abandonner l'entreprise ; mais bien loin que ses Troupes en fussent épouvantées , le désir de vanger sa mort les anima de telle sorte qu'ils attaquèrent pour la troisième fois la barricade , l'emporterent , & se rendirent maîtres des maisons voisines , dont le feu les avoit si fort incommodéz. Mais les Espa-

gnols y aiant mis le feu , & le vent qui portoit la fumée dans les yeux des François , leur déroband la vûe des Ennemis , il y eut là un combat plus opiniâtre & plus sanglant qu'auparavant. Enfin ou ils eussent été obligez de reculer , ou il n'en fût pas resté un seul , si le Duc de Boüillon touché du péril où tant de braves gens étoient exposez , n'eût forcé une porte ; il entra par là dans la Ville , la traversa avec le danger qu'il est aisé de s'imaginer , fut ouvrir la porte de Noyon aux Troupes du Comte de Saint-Pol , & se mit à leur tête pour attaquer les Espagnols. Ils se défendirent encore quelque tems , mais la partie n'étant pas égale , ils prirent enfin le parti de faire leur retraite par le Fauxbourg de Saint Sulpice. Le Duc de Boüillon les y suivit ; & le combat alloit recommencer , lorsque le Duc s'aperçût que les Troupes qui le suivoient , emportées par l'ardeur du pillage , l'avoient laissé presque seul. Les Ennemis eussent ainsi évité leur entiere défaite , si cette présence d'esprit qui n'abandonnoit point le Duc de Boüillon dans les plus grands dangers , ne lui eût suggéré un expédient pour

retirer ses Troupes du pillage , & les obliger de revenir sous leurs Enseignes. Il fit publier que le Comte de Fuentes arrivoit au secours des siens avec toutes ses forces, & que si l'on ne se hâtoit d'achever l'entiere défaite des Ennemis , nos Troupes alloient à leur tour être chassées de Ham , & auroient bien-tôt sur les bras toutes les forces des Pais-Bas Catholiques.

A cette nouvelle on quitte le pillage , on reprend les armes , on se rend à l'endroit où le Duc de Bouillon suivit d'un petit nombre de braves gens arrêtoit la retraite des Ennemis. Alors les Espagnols attaquez de tous côtez mirent les armes bas , & demanderent quartier. Le Duc de Bouillon étoit prêt de le leur accorder ; mais le soldat outré de la mort de d'Humieres , & emporté du désir de la vanger , sans écouter ses ordres , fit main basse sur ces Troupes defarmées & en fit une sanglante boucherie. Les Espagnols y perdirent huit cens hommes , outre quatre cens qui furent faits prisonniers. Tout ce que put faire le Duc de Bouillon qui estimoit la valeur même dans ses Ennemis , fut de sauver la vie à un Mestre de Camp & à neuf

De Thou
Ibid.

Capitaines. Il en donna quatre à d'Orvilliers pour lui servir de garans de la vie de Gomeron & de ses freres , il envoïa les autres prisonniers de guerre à Saint-Quentin & à Noyon. La Ville fut ensuite livrée au pillage. D'Orvilliers en fit faire de grandes plaintes au Duc de Bouillon. Il lui fit réponse que le recouvrement de Ham avoit été plus difficile qu'il ne l'avoit fait ; qu'il avoit coûté assez cher aux Troupes du Roy, pour leur accorder quelque dédommagement ; que cela étoit d'autant plus juste , que les Habitans s'étoient déclarez , & avoient combattu pour les ennemis : qu'en un mot on ne prenoit rien sur lui , mais sur des rebelles & sur les Espagnols à qui son beau-frere avoit livré la place contre la fidélité qu'il devoit au Roy & à sa Patrie.

La Ville de Ham aiant été recouvrée de la maniere qu'on vient de le raconter , on en donna le commandement à Plainville qui y fut laissé avec son Régiment pour la garder. Les Troupes du Roy resterent encore quelque tems aux environs.

De Thou
liv. 112.
p. 549.

Pendant que ces choses se passoient à Ham , le Commandant des Es-

pagnols ne s'étoit pas plutôt apperçû
 que les François en vouloient a cette
 Ville , qu'il envoïa en diligence en
 avertir le Comte de Fuentes que le
 Roi d'Espagne avoit nommé Gouver-
 neur des Pais-Bas , qui assiegeoit alors
 le Catelet. Le Comte partit aussi-tôt
 accompagné de quatre mille hommes
 d'Infanterie & des mieux montez de
 sa Cavalerie pour venir au secours de
 Ham. Il n'en étoit pas loin lorsqu'il
 apprit la défaite de la Garnison , &
 que les François étoient les maîtres de
 la Ville. Il en fut si outré , qu'il fit
 sur le champ couper la tête à Gome-
 ron , & retourna au Siège du Catelet,
 qui se rendit cinq jours après. Un si
 violent procedé offença au dernier
 point tous les Officiers François , de
 sorte que la vie des Officiers Espa-
 gnols faits prisonniers au recouvre-
 ment de Ham , courut grand risque.
 On envoïa ordre à Saint-Quentin &
 à Noyon de les resserrer étroitement ;
 & si le Conseil de Guerre en eût jugé ,
 leurs têtes eussent servi de représailles.
 Mais le Duc de Bouillon qui en pré-
 voïoit les conséquences, s'y opposa. Il
 dit qu'il falloit bien se donner de gar-
 de de commencer la mauvaise guerre,

92 HISTOIRE DE HENRY
pour vanger la mort d'un rebelle &
d'un perfide , tel qu'étoit Gomeron ;
qu'il n'y avoit aucun Officier François
qui ne fût intéressé à l'empêcher ,
puisque'il n'y en avoit aucun qui pen-
dant toute cette guerre ne fût exposé
aux fâcheuses suites d'un pareil pro-
cedé : qu'il falloit laisser aux Estra-
ngnols toute la honte de semblables
cruautez , & tous les reproches qu'on
étoit en droit de leur en faire , & ne les
pas partager avec eux ; qu'en un mot
il ne souffriroit jamais qu'une Armée
où il auroit quelque autorité , donnât
de si mauvais exemples. L'Archiduc
Albert rendit depuis la liberté aux
deux freres de Gomeron , & le Com-
te de Saint-Pol (qui faisoit la fonction
de Gouverneur de Picardie pendant le
bas âge du Duc de Longueville son
neveu qui en avoit le Gouverne-
ment) ne se fiant ni à la fidélité ni à
la fermeté de d'Orvilliers , mit de son
consentement un autre Commandant
dans le Château de Ham.

De Thou
Ibid.
pag. 150.
& 151.

Cependant le Comte de Fuentes
qui avoit résolu par le Conseil de Rô-
ne de faire le Siège de Cambray , crut
que pour y réussir plus aisément , &
empêcher les secours de France , il de-

DUC DE BOUILLON. LIV. IV. 93
voit se rendre maître de Dourlens petite Ville vers la Frontiere d'Artois à huit lieuës d'Amiens sur la riviere d'Authie. En exécution de ce dessein, après plusieurs marches & contre-marches faites exprès pour tromper le Duc de Bouillon qui marchoit de l'autre côté de la Somo avec ses Troupes & qui l'observoit, il tomba sur Dourlens, & l'investit vers le milieu du mois de Juillet; mais le Duc de Bouillon qui s'en étoit défié, y avoit L'An 1595. fait entrer quinze cens hommes parmi lesquels il y avoit beaucoup de Noblesse, pour la défendre sous les ordres d'Hauracourt qui commandoit dans la Ville, & de Ronsoy fils de Piennes Gouverneur du Château.

Quoique les Ducs de Nevers & de Bouillon, le Comte de Saint-Pol & L'An 1595. l'Amiral de Villars qui commandoient sur les Frontieres de Picardie, eussent beaucoup moins de Troupes que les Espagnols, leur activité, leur valeur & leur experience pouvoient beaucoup traverser ce Siege. Le Comte de Fuentes n'étoit point sur cela sans inquiétude; mais Plône le rassura sur le peu d'intelligence qu'il y avoit entre les Généraux François, & le succès fit

voir qu'il ne se trompoit pas.

Cayet,
vol. 3.
Daubi-
gné,
tom. 3.
liv. 4.
c. 9.

Le Duc de Nevers qui devoit commander toutes les Troupes de Picardie, n'eut pas plutôt reçu la nouvelle du Siège de Dourlens, qu'il partit pour se rendre à la tête de l'Armée. Mais les autres Généraux qui vouloient se signaler avant son arrivée, convinrent entre eux de faire entrer un convoi dans la Place, & six cens hommes d'infanterie.

Le Duc de Bouillon, le Comte de Saint-Pol & l'Amiral de Villars ne se fierent qu'à eux-mêmes de l'escorte de ce convoi, à dessein de reconnoître en même tems de plus près qu'il seroit possible, la situation du Camp des Espagnols. Ils prirent pour cela seulement douze à quinze cens chevaux. Le Duc de Bouillon marchoit à la tête avec quatre cens; l'Amiral suivoit avec une troupe à peu près égale; & le Comte de Saint-Pol avec cinq cens faisoit comme l'arrière-garde de cette Cavalerie; l'Infanterie & le convoi qu'on vouloit jeter dans la Place étoient à la queue.

Cependant le Comte de Fuentes averti par ses Espions de l'approche des François, n'ayant laissé dans ses

tranchées qu'autant de Troupes qu'il en falloit pour repouſſer les ſorties des Aſſiégez, s'avanca avec le reſte de ſon Armée, & la rangea entre ſes retranchemens & un coteau qu'il avoit devant lui.

Le Duc de Bouillon arrivé ſur le haut de ce coteau fut fort ſurpris de trouver l'Armée Eſpagneole en bataille, & ſi proche de lui. Deux gros de Cavalerie à droite & à gauche, chacun de huit cens chevaux, n'étoient qu'à quatre cens pas. Un peu plus loin paroifſoient 3. autres eſcadrons, & toute l'infanterie derriere en très-bel ordre ſous le commandement de Rône; elle avoit devant elle ſix pièces de Canon. Le Duc de Bouillon vit bien qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que celui de la retraite, & comprit en même tems qu'elle étoit fort difficile. Il envoia auſſi-tôt au Comte de Saint-Pol pour l'avertir de la ſituation où étoient les Ennemis, & pour le prier en même tems de faire retourner l'Infanterie ſur ſes pas avec le convoi, & de gagner un bois qui étoit ſur le chemin du retour, où il le ſuivroit bien-tôt. En même-tems il envoia dire à l'Amiral qu'il n'étoit

96 HISTOIRE DE HENRY
point à propos de s'engager; que pour
lui il étoit trop près de l'ennemi pour
se retirer , sans faire une charge ;
qu'aussi-tôt qu'il l'auroit faite , il iroit
le joindre.

Le Comte de Saint-Pol suivit exac-
tement l'avis du Duc de Bouillon ;
mais Villars répondit brusquement
que puisque le Duc vouloit charger ,
il chargeroit aussi de son côté. Le Duc
de Bouillon sans attendre la réponse
de l'Amiral , chargea si furieusement
les Escadrons ennemis les plus pro-
ches de lui , qu'il les renversa ; puis à
la faveur de la fumée & de la poussie-
re il fit sa retraite vers le lieu , où il
croïoit que l'Amiral l'attendoit ; mais
il le trouva aux mains avec un gros de
la Cavalerie Espagnole. Le Duc vou-
lut le faire avertir de se dégager au
plûtôt , mais il étoit trop tard ; car
de nouveaux Escadrons du Comte de
Fuentes étoient tombez sur lui , & l'a-
voient enveloppé. Cependant comme
le Duc de Bouillon vit que l'Armée
d'Espagne se mettoit en mouvement
pour tomber sur lui , il fit sa retraite
en bon ordre , & joignit le Comte de
Saint - Pol. Mais l'Infanterie ne put
assez tôt gagner le bois. Elle fut cou-

pée, & presque toute prise ou dissipée. Le convoi, & tout ce qu'il y avoit de bagage tomberent entre les mains des Ennemis.

L'Amiral après s'être long-tems défendu avec toute la valeur possible, demeura pris sous son cheval qui en tombant mort lui avoit cassé la cuisse, & fut fait prisonnier. Il offrit envain une grosse rançon pour sauver sa vie ; il fut tué de sang froid, soit que les Espagnols redoutassent sa valeur, & son experience dans la guerre, soit qu'ils suivissent en cela leur maxime, qui est de ne pardonner jamais à ceux qui ont quitté leur parti après l'avoir suivi. En effet Sesseval & plusieurs autres Officiers de distinction qui l'avoient aussi abandonné, furent traités de la même maniere : on en usa avec plus d'humanité à l'égard des autres prisonniers qui furent conduits à Arras. La prise de Dourlens fut une des suites de la victoire du Comte de Fuentes.

La petite Armée qui venoit au secours, & qui n'étoit composée que de seize cens chevaux, & de deux mille cinq cens hommes de pied, n'étoit qu'à deux lieues de Dourlens,

98 HISTOIRE DE HENRY
quand ce malheur arriva. Le Duc de
Nevers qui la commandoit , chagrin
contre le Duc de Bouillon de ce qu'il
n'avoit pas attendu son arrivée pour
l'expédition dont on vient de parler ,
ne voulut pas en prendre le comman-
dement, quoique le Roy l'en eût nom-
mé Général. On tint Conseil de
Guerre dans ces fâcheuses conjonctu-
res. Après bien des contestations on
prit le parti de séparer l'Armée. Le
Duc de Bouillon & le Comte de Saint-
Pol avec une partie allerent couvrir
le Boulonnois , & le Duc de Nevers se
retira à Amiens pour veiller à la sûre-
té de cette Place & à celle de Corbie
& de Saint-Quentin.

Le Duc de Bouillon étant arrivé
dans le Boulonnois , ne put se résou-
dre à demeurer sur la simple défensi-
ve ; il attaqua & prit le Château d'Im-
bercourt en Artois , la Ville & le
Comté de Saint-Pol , & quelques au-
tres petites Places ; par là il eut le
moïen d'étendre ses quartiers sur le
païs ennemi , d'y mettre ses Trou-
pes en sûreté , & de les faire subsister
sans être à charge au Roy , ni à la Pi-
cardie qu'il couvroit de ce côté-là.

Le Comte de Fuentes ne tarda guë.

DU C DE BOUILLON. Liv. IV. 99
res à se dédommager de ces petites
pertes. Après la prise de Dourlens il
assiégea Cambray , & malgré les se-
cours que le Duc de Nevers y fit en-
trer , il prit la Ville & le Château en
beaucoup moins de tems qu'il ne l'a-
voit espéré lui-même. Il est vrai qu'il
en fut redevable aux intelligences que
l'Archevêque de Cambray qui étoit
alors dans son Camp, avoit dans la Vil-
le, & à l'averfion que les habitans por-
toient à Balagny & à sa femme qui en
avoient usurpé la souveraineté , & qui
s'y étoient maintenus d'une manière
assez tyrannique , pour s'attirer la hai-
ne de tout le monde. Au reste après
de si heureux succès , le Comte de
Fuentes se vit obligé de remettre le
Gouvernement des Pais-Bas Catho-
liques à l'Archiduc Albert qui en
avoit été pourvû par le Roy d'Es-
pagne.

Dans ce même temps le Roy re-
çût la nouvelle que le Pape , malgré
l'opposition de la Maison d'Autriche ,
lui avoit enfin accordé l'absolution ;
qu'il l'avoit reconnu pour légitime
Roy de France , & qu'il luy envoïoit
un Légat , (le Cardinal de Medicis
Archevêque de Florence) pour lui

300 HISTOIRE DE HENRY
faire ratifier en personne ce que
ses Procureurs d'Ollat & du Perron
avoient promis pour lui. Cette grande
affaire qu'on avoit eu tant de peine
à conclure , & qui pouvoit en effet
contribuer beaucoup à la pacification
du Royaume , & à l'affermissement
de l'autorité du Roy , servit (pour
ainsi dire) pendant quelque temps de
contrepoids aux avantages que les
Espagnols venoient de remporter sur
la Frontiere de Picardie , mais ils en
eurent bien-tôt de plus considérables.

L'an
1596.

L'on apprit avec surprise que l'Ar-
chiduc avoit assiégé & emporté pres-
que dans le même temps la Ville de
Calais , & que la Garnison réduite à
la défense du Château demandoit du
secours. Une nouvelle si fâcheuse &
si peu attendue obligea le Roy de se
rendre a Boulogne pour pouvoir de
plus près donner ses ordres pour
le secours du Château de Calais.
Dès qu'il y fut arrivé , il choisit le
Noir de la maison de Campagnols ,
Capitaine au Régiment de Picardie ,
dont le Frere étoit Lieutenant-de-
Roy de Boulogne , pour faire passer
du secours dans le Château de Calais.
Le Duc de Bouillon s'offrit en même

DUC DE BOUILLON. LIV. IV. 107
temps & se chargea de l'escorter. Ils
s'acquiterent l'un & l'autre avec suc-
cès de ce qu'ils avoient entrepris. Le
Duc de Bouillon conduisit le secours
jusqu'à ce qu'il fût tout-à-fait hors
de danger d'être attaqué ; & le Noir
profitant de la nuit & de la marée
qui étoit basse , traversa le Canal &
entra heureusement dans le Château
sans avoir perdu un seul homme.

Comme ce secours ne pouvoit que
retarder la prise de la Place , & qu'il
n'étoit pas assez considérable pour
empêcher les Espagnols de s'en ren-
dre enfin les maîtres ; le Roy dont
les forces occupées en trop de lieux
différens n'étoient pas capables de
chasser les Espagnols de Calais , crut
qu'il devoit s'adresser à la Reine
d'Angleterre , & qu'il en obtiendrait
d'autant plus aisément un prompt se-
cours , qu'outre qu'elle n'étoit pas
moins intéressée que lui à s'opposer
aux progrès des Espagnols , & à les
éloigner du voisinage d'Angleterre ,
il étoit beaucoup plus aisé de secou-
rir Calais pendant que le Château
tenoit encore , que d'en chasser les
Espagnols lorsqu'ils s'en feroient en-
tièrement rendus les maîtres.

D'ailleurs il étoit certain que lorsqu'il avoit été question de porter le Roy à déclarer la Guerre au Roy d'Espagne , la Reine d'Angleterre avoit engagé le Duc de Bouillon à promettre au Roy de puissans secours de sa part , s'il vouloit attaquer les Espagnols de son côté pendant qu'elle les attaqueroit du sien. Il ne s'agissoit donc plus en secourant Calais , que d'exécuter la parole qu'elle avoit donnée. Cela lui étoit d'autant plus aisé , qu'elle avoit dans la Manche sous le Commandement du Comte d'Essex une Armée Navale destinée à s'opposer aux Espagnols s'ils se mettoient en état d'entreprendre quelque chose sur l'Angleterre.

De Thou Ces considérations portèrent le Roy
Liv. 126. à choisir le Duc de Bouillon pour al-
pag. 669. ler avec un plein pouvoir traiter avec
la Reine d'Angleterre du secours de
Calais , & pour convenir avec elle
des moyens d'arrêter les progrès des
Espagnols. Mais comme l'affaire pres-
soit , & que la violence des accès
d'une fièvre-quarte dont le Duc de
Bouillon étoit travaillé depuis quel-
que temps , ne lui permettoit pas de
partir si-tôt ; le Roy jugea à propos

DUC DE BOUILLON. Liv. IV. 103
d'envoier Sancy en diligence pour
commencer la négociation, en atten-
dant que le Duc de Bouillon pût se
rendre à Londres.

A l'arrivée de Sancy en Angleterre,
il trouva que le bruit s'y étoit ré-
pandu non seulement de la prise de
la Ville, mais même de celle du Châ-
teau de Calais. Il assura que le Châ-
teau n'étoit pas pris, & que si l'on
vouloit presser le secours, on y feroit
encore à temps de chasser les Es-
pagnols d'un poste d'où en moins de
trois heures de temps, si le vent étoit
favorable, ils pourroient passer en
Angleterre. Les Anglois étoient assez
convaincus de la nécessité d'un prompt
secours; mais comme la Reine vou-
loit se prévaloir des besoins du Roy,
& ne traiter avec luy qu'à des con-
ditions avantageuses, elle ne se pres-
soit pas de secourir Calais. Cepen-
dant dès qu'elle eut appris que Sancy
étoit arrivé à Londres, & qu'il se-
roit incessamment suivi du Duc de
Bouillon, elle fit partir Thomas
Sidney pour aller à Boulogne assurer
le Roy, qu'elle étoit prête d'envoier
au secours de Calais le Comte d'Essex
avec l'Armée qu'elle avoit destinée

104 HISTOIRE DE HENRY
contre l'Espagne. Mais Sidney ajouta
que la Reine ne le pouvoit faire qu'à
condition que le Roy engageroit Ca-
lais à la Couronne d'Angleterre pour
sûreté des sommes qu'elle avoit prê-
tées au Roy, depuis tant d'années
qu'on l'aïdoit à soutenir la Guerre
contre ses Ennemis.

De Thou
Ibid.

Quelque besoin qu'eût le Roy du
secours d'Angleterre, il rejetta cette
proposition avec indignation : il ajouta
même qu'il lui seroit beaucoup
moins honteux d'être dépouillé par
ses Ennemis, que par ses Amis ; que
malgré une proposition si étrange, il
feroit partir incessamment le Duc de
Bouillon avec plein pouvoir de trai-
ter avec la Reine, mais qu'il espé-
roit que ce seroit à des conditions
moins honteuses, que celles que Sid-
ney venoit de lui proposer de sa part.
En effet le Duc de Bouillon, malgré
cette fièvre opiniâtre dont il étoit tou-
jours travaillé, partit aussi-tôt après
le départ de Sidney. Il arriva en peu
d'heures à Douvres ; il y trouva le
Comte d'Essex qui se préparoit à al-
ler commander l'Armée Navale qui
devoit sous ses Ordres attaquer Ca-
dix, & porter la Guerre en Espagne.

Comme ce dessein ne convenoit point aux vûës qu'avoit le Duc de Bouillon, & qu'il prévoïoit que s'il s'exécutoit, Calais ne seroit point secouru, ou ne le seroit pas assez à temps pour empêcher la prise du Château; il crut qu'il devoit commencer sa négociation par en empêcher, ou du moins par en retarder l'exécution. Il crut aussi qu'il devoit d'autant plus s'attacher à en détourner le Comte d'Essex, que s'il pouvoit le faire entrer dans ses sentimens, il lui seroit moins difficile d'y amener la Reine, parce que le Comte qui n'avoit jamais été plus en faveur, avoit tout pouvoir sur son esprit. Le Duc de Bouillon avoit fait amitié avec le Comte d'Essex lors de son premier voiage en Angleterre, & il l'avoit entretenuë depuis avec d'autant plus de soin, qu'elle pouvoit contribuer beaucoup à lui conserver l'estime & la confiance de la Reine d'Angleterre.

Le Comte d'Essex de son côté estimoit le Duc de Bouillon autant qu'il méritoit de l'être. Il connoissoit la supériorité de son génie, & il lui avoit donné dans les occasions des

406 HISTOIRE DE HENRY
marques particulieres de sa confiance.
Dans le premier entretien qu'ils eurent ensemble , le Duc de Boüillon le mit sur le sujet de la Guerre qu'il alloit porter en Espagne. Il l'en trouva fort entêté , la gloire qu'il prétendoit y acquérir , & l'espérance du pillage de Cadix l'y portoient également. A l'entendre dire , les richesses des Indes ramassées depuis si long-temps dans cette Ville ne pouvoient manquer de lui tomber entre les mains ; & le Roy d'Espagne privé d'une si grande ressource, hors d'état de soutenir la Guerre , devoit voir échoïer ses desseins contre l'Angleterre , la France & la Holande.

De Thou
Ibid.

Le Duc de Boüillon qui alloit toujours au solide , ne fut pas de cet avis. Il lui dit qu'il ne pouvoit assez s'étonner qu'un homme aussi éclairé que lui , ne s'apperçût pas qu'un pareil projet n'étoit qu'un piège spécieux que ses Ennemis & ceux qui étoient jaloux de la faveur qu'il avoit auprès de la Reine, lui avoient tendu ; qu'on ne cherchoit qu'à l'éloigner pour le perdre dans l'esprit de cette Princesse pendant qu'il seroit absent ; qu'il devoit connoître le cœur des femmes

toujours prévenu pour les objets pré-
 sens, toujours prêt à oublier ce qu'el-
 les ne voient plus : que leur faveur
 se conservoit par les mêmes moïens
 par lesquels on l'avoit acquise, par
 la présence, par les assiduez, par
 les complaisances, par l'attention
 continuelle à prévenir tout ce qui
 pourroit la détruire. « De quel œil, »
 continua - t - il, croïez - vous que »
 la Reine voie l'empressement que »
 vous avez de vous éloigner d'Elle. »
 Et si Elle n'y fait pas d'attention, »
 combien de gens jaloux de votre fa- »
 veur s'appliqueront à la lui faire faire, »
 à l'aigrir contre vous, à vous détrui- »
 re dans son esprit ? Quel avantage »
 par votre éloignement ne donnez- »
 vous point à vos ennemis ? D'ail- »
 leurs quelque succès qu'ait cette »
 Guerre, il ne peut que vous être dé- »
 savantageux. S'il est heureux, vous »
 trouvant à la tête des principales for- »
 ces d'Angleterre, on en prendra oc- »
 casion de donner des ombrages à la »
 Reine ; on lui rendra votre pouvoir »
 suspect ; on vous fera concevoir des »
 desseinns auxquels vous n'aurez jamais »
 pensé. On vous représentera comme »
 un homme qui ne met plus de bor- »

„ nes à ses ambitieux desseins , & de
 „ qui elle a tout à craindre. Que si au
 „ contraire vous ne réüssissiez pas dans
 „ votre entreprise , à quelles plaintes ,
 „ à quels reproches ne serez-vous point
 „ exposé ! Que ne dira-t-on point ?
 „ Que n'entreprendra-t-on point con-
 „ tre vous ? On vous fera un crime de
 „ votre malheur. Tout se déclarera
 „ contre vous , personne ne parlera en
 „ votre faveur.

Ce discours fit une si forte impres-
 sion sur l'esprit du Comte d'Essex ,
 qu'il en parut tout rêveur ; mais le
 Duc de Bouillon qui comptoit pour
 rien de l'avoir détourné de l'expédi-
 tion d'Espagne , s'il ne tournoit en-
 core son esprit au secours de Calais ,
 prenant avantage de son silence, con-
 tinua son discours & lui dit ; qu'il ne
 blâmoit pas sa passion pour la gloire ;
 qu'elle étoit digne d'un grand cœur
 comme le sien ; mais qu'il n'étoit pas
 nécessaire de l'aller chercher si loin ,
 & de donner en s'éloignant de si
 grands avantages à ses Ennemis ; que
 le secours de Calais lui offroit la
 plus belle occasion du monde de se
 signaler sans s'éloigner , & qu'il n'y
 avoit pas moins de gloire à chasser

les Espagnols de cette importante place , & à rompre les desseins qu'elle pourroit leur inspirer sur l'Angleterre dont elle étoit si proche , qu'à les aller chercher chez eux au-travers des périls & des tempêtes , & de tout ce qui peut rendre le succès d'une entreprise fort incertain ; qu'en tout cas on ne pourroit pas lui reprocher d'avoir abandonné la défense de son Pais pendant que ses Ennemis étoient, pour ainsi dire , à ses portes. « Vos Ennemis , ajoûta le Duc , ou n'oseront rien entreprendre contre vous , lorsqu'ils vous sçauront si proche , où s'ils le font , comme vous pouvez en peu d'heures repasser en Angleterre , vous détruirez aisément leurs projets. »

Ce second discours acheva ce que le premier avoit commencé , & le Comte d'Essex persuadé laissa pénétrer au Duc de Bouillon qu'il n'étoit plus retenu que par beaucoup d'argent qu'il avoit avancé pour équiper l'Armée Navale , tant du sien que de celui de ses amis , & de ceux qui étoient attachez à sa fortune. Mais le Duc lui fit comprendre qu'un favori ne manquoit jamais ni de res

De Thou
Ibid.

110 HISTOIRE DE HENRY
sources , ni de moïens de se dédom-
mager , & qu'on trouveroit d'ailleurs
de quoy l'acquitter , tant lui que ses
amis.

Le Duc de Boüillon aiant mis de
la sorte le Comte d'Essex dans les in-
terêts du Roy , il crut qu'une pareille
avance ne contribuëroit pas peu au
succès de sa négociation. Mais lors-
qu'il fut arrivé à Londres , il apprit
de Sancy qu'il y trouveroit de plus
grandes difficultez qu'il ne pensoit.
Sancy lui dit que la Reine & ses mi-
nistres étoient également choquez de
la conversion du Roy , de ses liai-
sons avec Rome , & des bons traite-
mens qu'il faisoit tous les jours aux
Seigneurs qui avoient tenu le parti
de la Ligue ; que Guillaume Cecil
grand Trésorier d'Angleterre (qui
par l'absence du Comte d'Essex se
trouvoit à la tête du Conseil , & qui
avoit après lui le plus de pouvoir
sur l'esprit de la Reine) n'avoit pas
fait difficulté de lui dire , que la con-
formité de Religion étoit ce qui avoit
uni jusques alors la Reine avec le Roy
de France ; que ce Prince aiant jugé
à propos de rompre des liens si sa-
crez , il ne devoit se prendre qu'à
lui-

De Thou
Ibid.

lui-même des suites que pourroit avoir une pareille rupture ; qu'en tout cas on ne devoit pas s'attendre qu'on fît pour un Prince Catholique ce qu'on auroit fait pour un Protestant. Sancy ajouta que la Reine qui se prévaloit des besoins du Roy , n'avoit point hésité à lui demander à lui-même Calais pour place de sûreté : qu'apparemment elle ne s'attendoit pas qu'on la lui donnât , mais que c'étoit un prétexte pour refuser , ou du moins pour éloigner le secours qu'ils venoient lui demander.

Sancy n'avoit point été d'avis que le Roy déclarât si-tôt la Guerre au Roy d'Espagne. Il avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour l'en détourner ; les suites de cette malheureuse Guerre n'avoient servi qu'à l'affermir dans ce sentiment. Ce fut ce qui le porta à ajouter encore , que sans s'arrêter aux Anglois , le Roy ne pouvoit rien faire de mieux , que de faire la Paix avec l'Espagne par l'entremise du Pape qui la lui offroit ; qu'on recouvreroit Calais par le Traité , & que c'étoit le seul moyen d'apprendre aux Anglois , qu'on étoit en état de se passer de leur secours , & qu'il ne

falloit pas traiter un Allié comme le Roy de France avec tant de hauteur.

Le Duc de Bouillon qui avoit conseillé la Guerre contre le Roy d'Espagne, & qui regardoit la Paix, comme la chose du monde la plus contraire au dessein qu'il avoit de se faire Chef des Calvinistes de France, répondit à Sancy, qu'il y auroit de la honte pour eux a abandonner une négociation avant, (pour ainsi dire) que de l'avoir commencée ; que la Religion entre les Princes n'étoit pas ce qui décidoit des affaires ; qu'elle n'étoit pour l'ordinaire qu'un prétexte dont ils couvroient d'autres vûes ; que la Reine d'Angleterre avoit trop d'interêt à secourir le Roy pour croire qu'elle pût se résoudre à l'abandonner, & que la Paix avec le Roy d'Espagne nuiroit trop à la réputation du Roy pour se pouvoir résoudre à la lui proposer.

De Thou
Ibid.

Cependant comme le Duc de Bouillon étoit trop incommodé de sa fièvre pour aller lui-même à Gréenvic où étoit la Reine, lui présenter ses Lettres de créance, il pria Sancy de luy rendre cet office, & de sçavoir de la Reine quand elle pourroit lui

DUC DE BOUILLON. LIV. IV. 113
donner audience. Sancy se chargea
volontiers de cette commission.

A son retour il apprit au Duc de
Bouillon, que les Espagnols avoient
emporté d'assaut le Château de Ca-
lais, & que le peuple allarmé de les
voir les maîtres d'une Place si voi-
sine de l'Angleterre, murmuroit hau-
ment de ce qu'on ne l'avoit pas se-
couru. Il lui apprit encore que le
parti opposé au Comte d'Essex avoit
prévalu, & qu'il avoit reçu des or-
dres si précis de partir pour porter De Thou
la Guerre en Espagne, qu'il avoit été Ibid.
obligé de mettre à la voile. Sancy
conclut de ces deux nouvelles que la
perte de Calais alloit si fort augmen-
ter la fierté des Anglois, qu'il n'y
auroit plus moïen de traiter avec eux,
& que le départ du Comte d'Essex
qu'on auroit pu opposer dans le Con-
seil au grand Trésorier, rendroit en-
core leur négociation plus difficile.

Le Duc de Bouillon demeura d'ac-
cord que le départ du Comte d'Essex
étoit un fâcheux contre-temps; mais
il prétendit que la prise de Calais ne
serviroit qu'à hâter le Traité; & que
les Anglois avoient tant d'intérêt à
ne pas laisser cette Place au pouvoir

114 HISTOIRE DE HENRY
des Espagnols , qu'ils feroient fans
doute pour la recouvrer , avant qu'on
eût le temps de la pourvoir & de la
fortifier , ce qu'ils auroient dû faire
pour en empêcher la prise , ou qu'ils
abandonneroient les maximes les plus
essentielles à leur Gouvernement.

En effet la Reine alarmée des sui-
tes que pouvoit avoir la prise de Ca-
lais par rapport à l'Angleterre même,
si on laissoit aux Espagnols le temps
de s'y fortifier , envoya dire au Duc
de Bouillon qu'elle lui donneroit au-
diance dès le lendemain , si sa santé
lui permettoit de la prendre. Le Duc
quoique toujours travaillé de sa fié-
vre , ne manqua pas de se rendre le
jour suivant à Gréenvic. La Reine
lui témoigna d'abord la satisfaction
qu'elle avoit de le recevoir. Elle lui
fit plusieurs questions sur sa santé ;
puis elle tomba d'elle-même sur le
retour du Roy à la Religion Catho-
lique. Comme elle se picquoit d'un
grand attachement à la Protestante ,
elle témoigna qu'elle ne pouvoit
approuver ce changement ; elle se
plaignit de ce qu'on n'avoit pas daigné
la consulter sur une démarche de cette
importance , & elle ajouta qu'elle

DUC DE BOUILLON. LIV. IV. 115
étoit au moins persuadée qu'elle n'é-
toit pas l'effet des conseils du Duc de
Bouillon.

Le Duc répondit qu'à la vérité il ne
l'avoit pas conseillée; mais que le Roy
s'étoit trouvé dans des conjonctures
si pressantes & même si indispen-
sables, qu'il n'avoit pû la désapprou-
ver. Il expliqua ensuite à la Reine les
motifs de ce changement, & il le fit
d'une manière, que s'il ne la persua-
da pas jusques à le luy faire approu-
ver, il la réduisit au moins à n'y pou-
voir trouver à redire. Il ajouta que si
le Roy n'avoit pas pris l'avis de Sa
Majesté dans une occasion si impor-
tante, ce n'avoit été que par l'extrême
considération qu'il avoit pour elle;
qu'il lui avoit été aisé de prévoir
qu'elle n'approuveroit pas son chan-
gement de Religion; que cependant les
conjonctures étoient telles qu'il n'y
avoit plus moyen de reculer; qu'ainsi
il avoit cru qu'il étoit plus honnête de
faire cette démarche sans la consulter,
que de la faire contre son sentiment
après l'avoir consultée. La Reine à
peu près satisfaite de cette réponse,
témoigna au Duc qu'elle étoit tout-a-
fait choquée de ce que Sidney aiant

De Thon
ibid.

proposé au Roy de sa part de lui donner Calais pour place de sûreté, il avoit répondu qu'il aimoit mieux la voir au pouvoir des Espagnols, qu'entre les mains des Anglois. Il étoit vrai que le Roy avoit fait cette réponse, du moins en termes équivalens, & il n'est pas moins vrai qu'elle avoit quelque chose au moins en apparence qui ne pouvoit que choquer la Reine.

Le Duc répondit que le Roy dans les Lettres qu'il avoit écrites à sa Majesté par Sidney, avoit expliqué sa réponse d'une manière dont elle avoit lieu d'être contente; qu'en effet si Calais étoit entre les mains des Anglois, elle seroit un sujet inévitable de rupture entre les deux Nations; que le Roy à qui son alliance étoit chère, ne vouloit ni y donner atteinte, ni se mettre en état de la rompre, comme on seroit obligé de le faire pour le recouvrement de Calais; que les Anglois ne rendroient jamais cette Place, s'ils en étoient une fois les maîtres, sur-tout par une restitution volontaire: qu'en un mot il prioit la Reine de se mettre pour un moment à la place du Roy, & de lui faire

l'honneur de lui dire comme elle eût reçu une pareille proposition.

La Reine au lieu de s'expliquer , répondit que nous devions toujours donner un sens favorable à ce qui nous étoit proposé de la part de nos amis ; qu'en effet son dessein n'étoit pas de retenir Calais , si le Roy lui eût confié cette Place ; qu'elle avoit crû que dans la conjoncture présente rien ne lui convenoit mieux que de la lui donner pour place de sûreté : que d'un côté elle ne lui demandoit rien du sien , puisqu'il n'en étoit plus le maître ; que de l'autre ses forces étoient occupées en trop d'endroits différens pour la pouvoir recouvrer ; qu'en un mot quant elle auroit eu dessein de secourir Calais , les vents contraires & le peu de temps que le Château avoit tenu , ne le lui auroient pas permis.

Le Duc de Bouillon étoit trop éclairé pour se contenter de cette réponse ; mais comme il avoit de plus grands intérêts à ménager , il fit semblant d'en être satisfait. Cela fit d'autant plus de plaisir à la Reine , qu'elle sentoit bien ce que la demande qu'elle avoit faite de Calais , avoit d'offen-

fant pour le Roy. Le Duc de Bouillon lui proposa ensuite de renouveler l'Alliance , & de faire un nouveau Traité avec le Roy. La Reine lui dit qu'elle avoit nommé pour cela des Commissaires , & qu'ils s'assembleroient dès le lendemain. C'est ce qui se passa dans la premiere Audiance que le Duc de Bouillon eut de la Reine.

Il y avoit alors à Londres deux François de réputation ; l'un étoit Guillaume Du-Vair qui avoit été fait depuis peu Conseiller d'Etat ; l'autre Guillaume Anceau * , fameux pour avoir été employé dans plusieurs négociations auprès des Princes de l'Empire. Quoique ce qui les avoit amenés en Angleterre , n'eût aucun rapport avec la commission du Duc de Bouillon , néanmoins comme le pouvoir du Duc étoit fort étendu , il jugea à propos de les associer à la négociation ; il en écrivit au Roy qui l'agréa : ainsi quatre personnes assistèrent à la Conférence au nom du Roy ; le Duc de Bouillon , Sancy , Du-Vair & Anceau.

Les Commissaires des deux Couronnes s'étant assemblez , Guillaume

* Il est nommé deux fois Anceau dans une Lettre de l'Electeur Palatin du 11. Avril 1597.

Cecil grand Trésorier d'Angleterre De Thou
Liv. 166.
P. 670.
& les sui-
vantes. qui étoit le Chef de la Commission de la part de la Reine, & qui n'étoit point favorable à la France, dit qu'ils avoient été députez par Sa Majesté pour écouter les Propositions que le Duc & ses Collegues avoient à faire de la part du Roy, & pour luy en faire ensuite leur rapport. Le Duc répondit que le sujet qui les avoit amenez en Angleterre, étoit trop public pour qu'il pût l'ignorer; que néanmoins puisqu'il souhaitoit de l'apprendre de sa bouche, il lui diroit qu'il étoit venu pour traiter avec la Reine; mais qu'avant toutes choses il falloit sçavoir si elle avoit dessein de traiter avec le Roy, parce que sans ce préliminaire, il seroit fort inutile qu'il s'expliquât davantage sur sa Commission & sur les conditions du Traité. Cecil répartit que puisque les affaires du Roy ne lui permettoient pas de se passer du secours de la Reine, mais d'un secours qui fût considérable & prompt, il étoit bon de sçavoir quel avantage la Reine en pourroit tirer, & ce que le Roy étoit résolu de faire en sa faveur; que ce Préliminaire n'étoit pas moins important que ce-

lui que le Duc venoit de proposer.

Comme le dessein de Cecil étoit de se prévaloir des Propositions que les François pourroient faire , le Duc de Bouillon crut qu'il ne devoit pas lui donner cet avantage , & qu'il falloit s'en tenir aux Propositions générales. Il répondit donc à Cecil qu'il s'agissoit de s'unir contre l'Ennemi commun des deux Nations ; que le Roy d'Espagne n'en vouloit pas moins à l'Angleterre, qu'à la France; que rien ne lui pouvoit arriver de plus avantageux que de les voir désunies , comme au contraire il n'avoit rien tant à redouter que l'union de leurs forces : que d'affoiblir cet Ennemi , que de l'obliger à partager ses forces , que de faire de grandes diversions , que de l'attaquer chacun de son côté, étoit un avantage assez grand pour n'en pas demander d'autres ; & qu'il étoit d'autant plus juste de s'en contenter , que c'étoit à la sollicitation de la Reine , que le Roy avoit déclaré la Guerre au Roy d'Espagne. Que lors qu'il s'agissoit de faire cette déclaration de Guerre si importante , si avantageuse à l'Angleterre , la Reine sans autres conditions avoit promis de grands se-

cours ; qu'on comprenoit alors que ce lui étoit un assez grand avantage , que le Roy occupât une partie des forces des Espagnols , qu'il attirât sur son Royaume une partie des efforts qu'ils étoient en état de faire contre l'Angleterre & contre les Provinces Unies. Qu'à present qu'on le voïoit engagé , on vouloit qu'il fît des offres , on demandoit des sûretéz & des avantages , on exigeoit des dédommagemens ; qu'en un mot on vouloit profiter des besoins où le Roy ne s'étoit jetté qu'à la considération de la Reine & à sa sollicitation ; qu'on pouvoit d'autant moins le nier , que c'étoit à lui-même que la Reine s'étoit adressée pour engager le Roy à rompre avec l'Espagne ; qu'elle lui avoit promis par son entremise les secours qu'il s'agissoit de lui donner ; qu'elle les avoit promis sans autre condition que de la diversion que le Roy avoit faite ; que le Roy aiant tenu sa parole, la Reine devoit tenir la sienne ; & que personne n'étoit plus en droit d'en demander l'exécution que lui Duc de Bouillon , puisque c'étoit lui qui l'avoit portée au Roy de la part de la Reine.

Comme Cecil qui étoit dans la plus étroite confiance de cette Princesse, ſçavoit mieux que perſonne la vérité de ce que diſoit le Duc de Bouillon, il fut obligé de le prendre ſur un ton plus moderé ; mais ſon peu de diſpoſition à ſecourir le Roy, ne laiſſoit pas d'y paroître. Il dit donc qu'il ne croïoit pas qu'on pût avec juſtice ſe plaindre de la Reine, ni demander d'elle, qu'elle fît plus pour la France & plus contre l'Eſpagne, que ce qu'elle avoit fait juſques alors, & ce qu'elle continuoit de faire-tous les jours. Qu'elle faiſoit par Terre & par Mer, dans l'Europe & dans les Indes, une cruelle Guerre à l'Eſpagne ; qu'elle faiſoit faire des diverſions du côté des Provinces Unies dont il ne tenoit qu'à la France de profiter ; qu'elle venoit d'envoïer contre l'Eſpagne une puiffante Armée Navale qui l'obligeroit de garder une partie de ſes forces pour ſe défendre, & qui l'empêcheroit d'attaquer la France avec autant de vigueur qu'elle auroit pû le faire ſans cette diverſion. Il ajouta qu'il croïoit qu'on n'avoit pas encore oublié les ſecours que la Reine avoit envoïé tant de fois au Roy, ni plus de

DUC DE BOUILLON. Liv. IV. 123
 quinze cens mille écus d'or qu'elle lui
 avoit prêté & qu'on ne parloit point
 de lui rendre ; qu'après tant d'avances
 faites du côté de la Reine, elle avoit
 lieu de s'attendre plutôt à des remer-
 cimens qu'à de nouvelles demandes,
 & qu'on devoit d'autant moins les fai-
 re, qu'on ne pouvoit pas douter que
 l'épargne de la Reine ne fût épuisée,
 & que toutes ses ressources suffiroient
 à peine à soutenir la Guerre contre
 l'Espagne. Cecil ajoûta de plus que les
 affaires du Roy n'étoient pas en si
 mauvais état qu'on les faisoit, & qu'il
 pouvoit se soutenir par ses propres
 forces ; qu'il avoit fait la Paix avec le
 Duc de Lorraine ; qu'il venoit de con-
 clure l'accommodement du Duc de
 Mayenne ; que celui du Duc de Mer-
 cœur étoit à la veille d'être conclu :
 que tant de circonstances favorables
 achevoient d'établir l'autorité du
 Roy, & de le rendre le maître absolu
 dans tout son Royaume ; qu'à la vé-
 rité les Espagnols venoient d'entamer
 sa Frontiere & de lui enlever quel-
 ques Places ; mais que ces pertes n'é-
 toient pas comparables à l'avantage
 qu'il pouvoit tirer de Marseille qu'il
 venoit de recouvrer si heureusement.

Comme ce discours alloit ou à ne point donner de secours au Roy , ou à le lui vendre bien cherement , le Duc de Bouillon répondit que la France ne faisoit que de sortir d'une cruelle Guerre Civile qui l'avoit épuisée d'hommes & d'argent ; qu'on avoit lieu d'espérer que la Paix domestique rétabliroit enfin ses forces , y rameneroit l'abondance , & la mettroit en état d'acquitter ses dettes & de n'être plus à charge à ses Alliez ; mais qu'il falloit du temps pour cela : que cependant la Guerre pressoit , & qu'elle ne pouvoit se faire qu'avec des hommes & de l'argent. Que l'Angleterre au contraire toujours tranquille au dedans n'avoit jamais été ni plus riche ni plus peuplée qu'elle l'étoit sous le glorieux regne de la Reine , ni plus en état de dompter ses Ennemis & de secourir ses Alliez ; qu'il y avoit cette différence entre le Roy & la Reine , que cette Princesse dont le Royaume n'avoit point encore été si puissant , pouvoit y lever autant d'hommes & autant d'argent qu'il lui plaisoit ; au lieu que le Roy maître d'un Royaume épuisé , & dont l'autorité n'étoit pas encore assez bien af-

DUC DE BOUILLON. LIV. IV. 125
fermie, étoit obligé de ménager ses nouveaux Sujets, & d'éviter tout ce qui pourroit renouveler la Guerre Civile : qu'il étoit bien éloigné d'y pouvoir lever autant d'hommes & autant d'argent que la Guerre dont il s'agissoit le demandoit ; & que s'il pouvoit la soutenir par ses seules forces, il n'auroit recours ni à la Reine ni à ses autres Alliez ; que l'indépendance étoit trop chere aux Souverains pour avoir recours à autrui, lorsqu'ils s'en pouvoient passer.

Sancy ajoûta à ce que le Duc de Bouillon venoit de dire, qu'on ne prétendoit pas que l'avantage du Traité qu'on proposoit, fût tout entier du côté du Roy, & que soit que l'Angleterre fût attaquée, soit que la Reine voulût attaquer l'Espagne, le Roy pouvoit l'aider de ses Ports & de ses Vaisseaux ; ce qu'il ne feroit pas en état de faire, si par le refus du secours qu'il demandoit, il étoit forcé de faire la Paix avec le Roy d'Espagne.

Cecil qui étoit naturellement fier, & qui n'aimoit pas la France, interrompit Sancy, & lui demanda où étoient ces Vaisseaux sur lesquels il supposoit qu'on pût compter. Sancy

répondit que sans parler de ceux qui étoient dans les Ports moins voisins de l'Angleterre , il y en avoit un assez bon nombre à la Rochelle , à Bourdeaux , & à Saint-Malo. C'est dommage , répondit Cecil , de ce que le Roy n'en est pas le maître. Sancy alloit répliquer avec la vivacité qui lui étoit naturelle : mais le Duc de Boüillon qui jugeoit que Cecil ne demandoit pas mieux que d'avoir un prétexte pour rompre la Conférence , prit la parole ; & appuïant ce que Sancy avoit dit de l'utilité que la Reine pourroit tirer du Traité qu'on proposoit , il dit que les affaires d'Irlande ne laissoient aucun lieu de douter que les Espagnols n'eussent dessein d'y faire une descente pour passer de-là en Angleterre ; mais qu'assurément ils ne feroient pas cette descente avec des Troupes nouvellement levées en Espagne , qui ne feroient encore ni aguerries , ni disciplinées , ni endurcies à la fatigue ; qu'il étoit aisé de juger qu'ils en useroient comme ils avoient fait du temps du Duc de Parme ; qu'ils se serviroient contre l'Angleterre de ces excellentes Troupes qu'ils avoient dans les Pais-Bas , &

qu'ils les remplaceroient des nouvelles levées d'Espagne ; que l'unique moïen de rompre ce dessein , étoit que Roy secouru de l'Angleterre les attaquât si vivement & leur donnât tant d'affaires , qu'ils ne fussent pas en état d'affoiblir ces Troupes & d'en transporter ailleurs une partie. Le Duc ajoûta qu'il y avoit encore une chose qui pouvoit beaucoup contribuer à ruiner l'Armée d'Espagne ; que les Espagnols prenoient en Hollande les étofes dont ils avoient besoin pour habiller leurs Soldats , & la plus grande partie de ce qui leur étoit nécessaire pour leur subsistance : qu'en leur retranchant ce secours , leur Armée attaquée vivement d'ailleurs ne pourroit pas subsister , & seroit dans peu de temps infailliblement ruinée : qu'il falloit pour cela que les Provinces Unies rompissent tout commerce avec l'Espagne , & qu'ils ne pourroient pas s'en dispenser , si la Reine d'Angleterre qui y pouvoit tout , le leur demandoit d'une manière à n'être pas refusée.

Ce que disoit le Duc de Bouillon étoit si vrai , ou du moins si vraisemblable , que Cecil tout résolu qu'il

128 HISTOIRE DE HENRY
étoit à ne demeurer d'accord de rien,
n'eut point de réponse à y faire. Ainsi
sans s'attacher à tout ce qu'il y avoit
de plus solide & de plus essentiel, il
dit que ce seroit commettre la Reine,
que de l'engager à faire une pareille
demande aux Provinces Unies; qu'in-
dubitablement elle seroit refusée, par-
ce que les Hollandois avoient pour
maxime d'avoir toujours un commer-
ce libre avec toutes les Nations de
l'un & de l'autre monde; qu'ils ne
souffriroient jamais qu'on les gênât
sur cet Article, & qu'il étoit si fon-
damental parmi eux, que la Guerre
ne les empêchoit pas de continuer le
commerce avec leurs Ennemis.

Ce détour de Cécil choqua si fort
Sancy, que sans consulter le Duc de
Bouillon ni ses autres Collegues, il
l'interrompit avec chaleur, & lui dit
que puisqu'aucune proposition ne lui
convenoit, le Roy seroit fort obligé
à la Reine, si (sans leur faire perdre
un temps qu'ils emploieroient plus
utilement ailleurs) elle vouloit bien
s'expliquer précisément sur ce qu'elle
avoit dessein de faire dans l'occasion
dont il s'agissoit; que sur cela le Roy
prendroit son parti, & que les An-

glois s'appercevroient enfin , mais peut-être un peu trop tard , de l'intérêt qu'ils avoient à secourir puissamment un Prince qui étoit leur Allié depuis si long-temps , & à détourner une Guerre qui tomberoit à la fin infailliblement sur eux.

Cecil qui avoit autant de flegme que Sancy avoit de vivacité , profita de l'ouverture qu'il lui faisoit pour rompre la Conférence , & répondit froidement que puisqu'il s'agissoit de sçavoir précisément les intentions de la Reine , on ne pouvoit passer outre sans la consulter ; ainsi il lui renvoïa l'affaire , & chacun se sépara sans être convenus de se rassembler.

Deux jours après la Reine envoïa prier le Duc de Bouillon de continuer les Conférences. Le Duc qui étoit choqué des hauteurs de Cecil (quoiqu'il les eût dissimulées) répondit que la seule considération qu'il avoit pour la Reine pouvoit l'engager à les reprendre ; mais que ce seroit à condition qu'on auroit plus d'égard pour le Roy qu'il représentoit , pour sa personne en particulier , & pour ses Collegues , & qu'on penferoit tout de bon à les satisfaire , ou

130 HISTOIRE DE HENRY
à leur permettre de se retirer. Le
lendemain les Députés se rassem-
blèrent. Le Duc de Bouillon parla le pre-
mier, & dit qu'il ne pouvoit revenir
de l'étonnement où il étoit, de ce que
les Anglois si éclairez d'ailleurs sur
leurs intérêts, ou ne connoissoient pas,
ou faisoient semblant de ne pas com-
prendre que le Roy d'Espagne en vou-
loit plus à l'Angleterre, qu'à la Fran-
ce; & qu'ils avoient plus d'intérêt que
le Roy à la Guerre dont il s'agissoit.
Que la seule démarche que les Espa-
gnols venoient de faire en attaquant
Calais, & en s'en rendant les maî-
tres, suffisoit pour les en convaincre;
qu'il étoit évident que plusieurs au-
tres Places leur convenoient bien
mieux, soit qu'ils en voulussent à la
France, soit qu'il fût question d'agir
contre les Provinces Unies; mais que
Calais qui n'étoit qu'à sept lieues de
l'Angleterre, leur convenoit aussi tout
autrement pour y porter la Guerre;
qu'ils l'avoient regardé comme un
poste très-propre à rompre le Com-
merce du Septentrion dont les An-
glois tiroient tant d'avantages. Qu'ils
ne pouvoient oublier leurs entreprises
continuelles sur les Indes Occidenta-

les qui étoient le grand objet de leur jalousie; & que le motif de les conserver, étoit seul capable de les porter à se rendre les maîtres de l'Angleterre; qu'ils n'appréhendoient pas que la France les troublât dans la possession où ils étoient de ces riches Païs; mais qu'ils avoient tout à craindre des Anglois, de leurs forces maritimes, du grand nombre de leurs Vaisseaux, de leur application au Commerce: qu'en un mot le passé les instruisoit de ce qu'ils avoient à craindre pour l'avenir; qu'il ne falloit pas porter ses vûes fort loin pour être persuadé que le grand intérêt des Espagnols étoit de réduire les Anglois sur un pied qu'ils n'en eussent plus rien à appréhender. Que si les Anglois étoient à leur place, ils feroient les mêmes projets; qu'ainsi il n'y avoit pas lieu de douter que les Espagnols n'eussent les mêmes vûes; qu'ils étoient d'autant plus en état de les exécuter, que le Roy d'Espagne avoit un Parti en Irlande & en Angleterre, tout prêt à seconder ses desseins; que ce Parti étoit celui des Catholiques; qu'il n'y avoit rien qu'ils ne fissent pour se délivrer de l'oppression où ils préten-

doient être ; qu'on ne pouvoit douter de leur intelligence avec les Espagnols , & que ce qui se passoit en Irlande en étoit une preuve convainquante.

Enfin le Duc de Bouillon ajouta que le grand zèle que le Roy d'Espagne faisoit paroître pour la Religion Catholique , le porteroit plutôt à attaquer l'Angleterre sous prétexte de l'y rétablir , que la France où cette Religion dominoit , & où elle étoit suivie par le plus grand nombre ; qu'à la vérité la Religion ne seroit pour lui qu'un prétexte , mais qu'un prétexte aussi spécieux n'étoit que trop capable de déterminer un Prince du caractère du Roy d'Espagne.

Après que le Duc de Bouillon eut parlé de la sorte , Sancy fit de nouvelles instances pour qu'on leur donnât satisfaction sans s'assembler davantage , ou qu'on leur permît de se retirer.

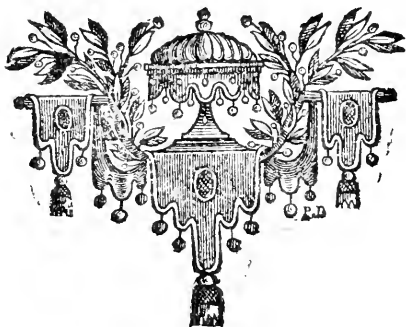
Mais Cecil prenant avantage de ce que le Duc de Bouillon avoit dit , répondit que le Ciel étoit témoin que l'Angleterre étoit tranquille , que les troubles d'Irlande , que ce n'étoient que de la crainte

dre des Catholiques d'Angleterre , étoit précisément ce qui empêchoit la Reine de se défaire de ses Troupes & de son argent , & de donner au Roy tous les secours qu'elle souhaiteroit de tout son cœur de lui donner ; mais que les dangers dont son Etat étoit menacé , l'obligeoient de ménager ses Finances , & de garder ses forces pour la défense de son Royaume : que cependant pour donner au Roy de nouvelles marques de sa bonne volonté , elle consentiroit qu'il fît lever à ses dépens trois mille hommes en Angleterre , à condition toutefois qu'on leur païeroit un mois de solde de l'argent du Roy , avant que de les faire passer en France.

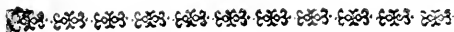
Le Duc de Bouillon après avoir conféré en particulier avec ses Collegues , répondit que si le Roy avoit de l'argent pour lever des Troupes à ses dépens , il en leveroit plus aisément , en plus grand nombre , & à moins de frais en Suisse & en Allemagne , qu'en Angleterre ; qu'ainsi , comme la proposition faite par Cecil de la part de la Reine ne lui convenoit point , il ne leur restoit plus rien à faire que de prendre congé

634 HIST. DE H. DUC DE BOUIL:
de la Reine & de s'en retourner en
France. C'est ainsi que la seconde
Conférence fut encore rompuë sans
lien conclure.

Fin du quatrième Livre.



SOMMAIRE



S O M M A I R E

du cinquième Livre.

L *Es Commissaires nommez par la Reine d'Angleterre commencent les Conférences. Ce qui s'y passa de part & d'autre. Grandes difficultez que trouve le Duc de Bouillon à la conclusion d'un Traité avec l'Angleterre ; il les surmonte par son habileté & par sa fermeté. Conclusion du Traité. Ses Conditions. Le Duc de Bouillon passe en Hollande , où il conclut un nouveau Traité de Ligue offensive & deffensive avec les Provinces - Unies contre l'Espagne. Anceau envoié en Allemagne , sollicite envain les Princes de l'Empire à entrer dans cette Ligue. Le Duc de Bouillon revient en France , & va passer quelque temps à Sedan. Les Calvinistes tiennent plusieurs Assemblées ; ils y font au Roy plusieurs demandes qui ne venoient point à l'état de ses affai-*

res. Le Duc de Boüillon s'entend avec eux , & les appuie sous-main. Les Espagnols surprennent Amiens. Paris devenu Frontiere par la prise de cette Ville jette le Roy dans de grands embarras. Les Calvinistes en profitent ; ils tiennent diverses Assemblées. Ce qui se passa dans ces Assemblées. La part qu'y eut le Duc de Boüillon. Il se rend à l'Assemblée de Chatelleraut avec tous les plus grands Seigneurs du Parti. Ce qui se passa à cette Assemblée. Comment le Duc de Boüillon justifioit le conseil qu'il donna aux Calvinistes de profiter de la prise d'Amiens par les Espagnols , pour obtenir du Roy tout ce qu'ils croïoient nécessaire pour leur sureté. Grands embarras où il jette le Roy. Il invite le Duc de Boüillon au Siège d'Amiens. Le Duc refuse de s'y rendre , & se retire dans sa Vicomté de Turenne. Après un long & pénible Siège , le Roy reprend Amiens. On s'assemble à Ver vins pour traiter de la Paix avec l'Espagne. Le Roy suivi d'une par-

tie de ses Troupes, marche vers la Bretagne pour obliger le Duc de Mercœur à se soumettre. Ce Duc fait sa Paix avec le Roy. A quelles conditions. Le Roy étant à Angers ordonne au Duc de Boüillon de se rendre auprès de lui. Il n'ose désobéir & s'y rend. Le Roy va en Bretagne pour achever de pacifier cette Province. Etant à Nantes il accorde aux Calvinistes l'Edit de Nantes. La Paix avec l'Espagne est conclüe à Vervins. Le Comte de Maulevrier de la Maison de la Mark, secondé des Espagnols attaque Sedan qu'il prétendoit lui appartenir, nonobstant la donation qui en avoit été faite au Duc de Boüillon. Il se rend à Sedan. Le Duc de Savoye vient en France pour traiter avec le Roy du Marquisat de Saluces qu'il avoit usurpé pendant les Troubles. Il y forme la conspiration du Maréchal de Biron, & retourne en Piedmont sans avoir pu s'accorder avec le Roy. Divers mouvemens dans les Provinces de-delà la Loire. Le Roy découvre la conspi-

ration de Biron. Ce Maréchal est condamné à mort & exécuté. Le Duc de Boüillon quitte Sedan pour se rendre à Turenne avec la permission du Roy qui se repent de la lui avoir donnée. Les Ennemis du Duc de Boüillon tâchent de l'impliquer dans la conspiration du Maréchal de Biron. Il en est averti, & se tient sur ses gardes. Le Roy lui écrit pour l'engager de se rendre auprès de lui. Le Duc de Boüillon s'en excuse ; il écrit au Roy pour se disculper de la conspiration de Biron. Le refus qu'il fait de se rendre auprès du Roy, augmente les soupçons de Sa Majesté. Le Duc part pour Castres pour s'y justifier devant la Chambre de l'Edit. Le Roy en est fort choqué, déclare cette Chambre incompétante pour juger l'affaire du Duc de Boüillon, & lui en interdit la connoissance au grand mécontentement du Parti Calviniste. Le Duc de Boüillon engage ce parti à se déclarer pour lui auprès du Roy qui le trouve fort mauvais. Le Parti ne laisse pas de

Solliciter en sa faveur. Le Roy rejette leurs sollicitations, & en est plus irrité contre le Duc de Boüillon qui de son côté se retire à Geneve, & ensuite à Heidelberg auprès de l'Electeur Palatin son beau-frere. Le Roy en est très-mécontent. Cette retraite augmente ses soupçons. Sa Majesté résoluë de lui faire faire son procez, communique cette résolution à la Reine d'Angleterre, & la consulte sur ce qu'il devoit croire des accusations qu'on faisoit contre le Duc de Boüillon. La Reine refuse d'abord de se mêler de cette affaire; mais enfin pressée par le Roy, elle n'omet rien pour justifier le Duc de Boüillon. Le Roy le trouve mauvais, mais il dissimule. Le Duc de Boüillon compose lui-même son Apologie. Il y rapporte toutes les accusations qu'on faisoit contre lui. Il y répond si solidement, que le Public commence à revenir des préventions qu'il avoit contre lui. Beaux sentimens du Roy sur l'affaire du Duc de Boüillon qui continue de se justifier sur le refus qu'il

avoit fait de se rendre auprès du Roy. On l'accuse d'avoir eu part à la conspiration du Comte d'Essex contre la Reine d'Angleterre. Le Duc refute cette accusation d'une manière qui ne laisse aucun lieu de douter de son innocence. Le Roy fait un voiage à Metz; il y reçoit les Ambassadeurs de la plupart des Princes Protestans qui lui parlent tous en faveur du Duc de Boüillon. Le Roy leur répond à tous avec beaucoup d'honnêteté, mais n'en rabat rien de ses préventions contre le Duc de Boüillon. L'Electeur Palatin sollicite plus fortement que les autres. Il écrit au Roy une longue lettre pour justifier le Duc de Boüillon. Enfin il offre au Roy d'être le garant de sa fidélité. Toutes ces démarches aigrissent le Roy. Il ne laisse pas de répondre à l'Electeur avec beaucoup de considération pour lui, & de bonté pour le Duc de Boüillon. Mais il ajoute que dans deux mois pour tout terme il veut que le Duc de Boüillon se rende auprès de lui pour se justifier des accusations

intentées contre lui ; qu'autrement il le traitera en sujet désobéissant. Cette Lettre donne lieu à bien des Conférences entre l'Electeur, l'Electrice & le Duc de Boüillon. L'Electeur lui conseille de se fier à la clémence du Roy, & de se rendre auprès de lui. Le Duc persiste dans la résolution de ne se point présenter devant le Roy avant d'être justifié ; chose qui n'étoit pas aussi aisée que l'Electeur s'imaginoit. La mort de la Reine d'Angleterre arrivée en ce temps-là, confirme le Duc de Boüillon dans sa résolution. L'Electeur l'oblige d'écrire au Roy. Le Duc le fait, & n'épargne rien pour lui persuader d'agréer qu'il ne parût point devant lui, qu'il ne fût justifié. Cependant le Duc de Boüillon croit que pour commencer à donner au Roy quelque satisfaction, il devoit revenir en France. Il le fait, & se rend à Sedan. Surpris de ce que le Roy n'avoit rien répondu à sa dernière lettre, il recherche la protection des Etrangers. Il s'adresse aux Suisses dont le Roy re-

jette les sollicitations. Il a ensuite recours à Jacques I. qui venoit de succéder à Elisabeth. Ce Roy lui conseille de se soumettre au Roy, & lui fait connoître qu'il ne doit rien attendre de sa protection. Le Roy envoie Rosny au nouveau Roy de la Grande-Bretagne. Il renouvelle les anciennes Alliances, & fait un nouveau Traité avec la Couronne d'Angleterre. Le Duc de Boiillon excite des troubles dans les Provinces de delà la Loire. Le Roy y marche en personne, & rétablit son autorité dans ces Provinces. Il leve une Armée considérable, & marche vers Sedan. Le Duc de Boiillon dans cette extrémité a recours à la protection de la Reine. Négociations pour l'accommodement du Duc de Boiillon. Il remet Sedan entre les mains du Roy. A quelles conditions il lui pardonne. Le Roy entre dans Sedan, il y met un Gouverneur & une Garnison, & le rend au Duc de Boiillon beaucoup plutôt que le Duc ne l'avoit espéré.



HISTOIRE

DE HENRY

DE LA TOUR

D'AUVERGNE,

DUC DE BOUILLON.

LIVRE CINQUIÈME.



LE mauvais succès de la Conférence dont on vient de parler , ne laissoit aucun lieu de douter que le Duc de Bouillon ne repassât incessamment en France. C'étoit le sentiment de Sancy , de du-Vair , & d'Anceau. Comme ils n'avoient point approuvé la Guerre contre l'Espagne , & qu'ils étoient

persuadez qu'elle ne convenoit ni à l'état où la France se trouvoit , ni à celui des affaires du Roy en particulier , ils avoient une secrette joie de la dureté avec laquelle les Anglois en avoient usé à son égard , & ils ne doutoient point que le mécontentement qu'il en auroit , & l'impuissance où il se trouvoit de soutenir la Guerre contre les Espagnols sans le secours des Anglois , ne leur ouvrirent les voies pour lui persuader de faire la Paix avec l'Espagne.

Le Duc de Bouillon étoit dans des sentimens tout différens ; soit que ses intérêts particuliers ou ceux du parti Calviniste qu'il regardoit comme les siens , l'eussent prévenu ; soit qu'il fût effectivement persuadé qu'il y alloit de la réputation du Roy , de faire la Paix avec le Roy d'Espagne presque aussitôt après lui avoir déclaré la Guerre. Il ne pouvoit se résoudre à abandonner un traité proposé , & dont la conclusion devoit tant contribuer à la gloire du Roy & à la sienne propre. Une raison particulière & des plus décisives l'engageoit encore à ne se pas rebuter des difficultez qu'il rencontroit dans la négociation. Comme

il n'épargnoit rien pour pénétrer les vûes & les desseins de ceux avec qui il avoit à traiter , il avoit découvert que les Ministres de la Reine d'Angleterre (soit que le Roy d'Espagne les eût gagnez , soit par d'autres considérations) étoient bien plus portez à persuader à cette Princesse de faire sa Paix avec l'Espagne , que de traiter avec le Roy de France. Cette Paix étoit d'autant plus aisée à faire , que la Reine avoit de quoi l'acheter sans qu'il lui en coûtât du sien. L'expédient consistoit à livrer aux Espagnols les Villes de Flessingues & de la Brille que les Provinces-Unies lui avoient confiées pour lui servir de Places de sûreté. Le Duc de Bouillon avoit encore pénétré que ces mêmes Ministres avoient dessein de proposer l'échange de Calais pour une des deux Places qu'on vient de nommer. Rien n'étoit plus fatal à la France , & rien n'étoit plus important que de rompre de pareilles mesures. Mais pour en venir à bout , il falloit bien se garder de se piquer à contre-temps d'une vaine délicatesse , d'abandonner le traité , & de repasser en France , comme Sancy se prétendoit..

Il parut dans cette occasion combien il importe aux Souverains de bien choisir ceux à qui ils confient les négociations les plus délicates , & quand ils sont bien choisis , de ne les point trop astreindre aux instructions qu'on a pû leur donner , de ne les point rendre trop dépendans d'un Conseil qui ne peut pas tout prévoir , & qui ne voit pas les choses de si près qu'eux lorsqu'ils sont sur les lieux ; combien enfin il leur importe encore de les laisser prendre leur parti selon les découvertes qu'ils y font , & le caractère des gens avec qui ils ont à traiter. Le succès est ce qu'un Prince doit se proposer ; on le sert toujours bien quand on réussit. Sancy avoit des instructions , il s'y attachoit trop scrupuleusement , ou par humeur , ou parce qu'il ne vouloit rien prendre sur lui. Le Duc de Bouillon n'en avoit point ; le Roy qui connoissoit la supériorité de son génie , ne l'avoit chargé que de faire un Traité avec la Reine d'Angleterre ; il l'avoit laissé le maître de tout le reste. Le succès fit voir qu'il ne pouvoit pas prendre un meilleur parti.

En effet dès que le Duc de Bouillon

eut fait les découvertes dont on vient de parler, il s'attacha à rompre les projets des Ministres de la Reine. Pour en venir à bout, il présenta un Mémoire à cette Princesse, où il exposoit tout ce qui s'étoit passé entre le Roy & Elle depuis qu'à sa sollicitation il avoit déclaré la Guerre au Roy d'Espagne. Il commençoit par lui représenter que c'étoit elle-même qui avoit la première sollicité le Roy par Ungton son Ambassadeur auprès de lui, non seulement à renouvellet le dernier Traité fait entre Elle & Charles IX. mais à en faire un nouveau qui unît plus étroitement les deux Couronnes; que Sidney qu'elle avoit envoyé depuis au Roy lors qu'il étoit à Boulogne, avoit renouvelé de sa part la même proposition; que sur ses instances Sa Majesté Très-Christienne avoit fait partir Sancy en diligence pour traiter des Préliminaires, & que nonobstant sa mauvaise santé il l'avoit envoyé depuis (lui Duc de Bouillon) avec plein pouvoir de conclure le Traité. Que cependant lorsqu'il l'avoit proposé à ses Ministres, ils l'avoient d'abord rejeté, & ensuite éludé en proposant de moins.

dres secours , & à des conditions plus onereuses , que ceux que la Reine avoit promis par le dernier Traité fait avec Charles IX. qu'enfin l'on s'étoit séparé sans rien conclure , & qu'il n'avoit pas tenu à ses Ministres , qu'il ne fût repassé en France avec un mécontentement capable de porter le Roy à prendre des partis bien éloignez de ceux que la Reine avoit elle-même proposés.

Le Duc ajoûtoit ensuite qu'un traitement si offensant ne convenoit ni au Roy , ni à lui-même qui avoit l'honneur de le représenter ; qu'on devoit traiter un Allié tel que le Roy avec plus de considération , & qu'il n'étoit pas permis de commettre ainsi la Majesté Royale. Il ajoûtoit qu'il s'en plaignoit d'autant plus librement , qu'il étoit persuadé que la Reine n'avoit point eu de part à la conduite de ses Ministres ; & que s'il eût eu l'honneur de traiter avec Elle , les choses se seroient passées tout autrement. Il lui représentoit encore l'intérêt qu'Elle avoit à ne pas abandonner le Roy , & il répétoit à peu près les mêmes choses qu'il avoit dites dans les Conférences. Enfin il faisoit

souvenir la Reine, que lorsqu'il avoit été question de porter le Roy à déclarer la Guerre à l'Espagne, c'étoit à lui (Duc de Bouillon) qu'elle s'étoit adressée pour lui promettre de sa part tous les secours dont il auroit besoin; qu'il ne s'agissoit plus que d'exécuter une parole si solennellement donnée: que sa propre gloire & l'intérêt de son Etat le demandoient également, & qu'il avoit lieu de l'attendre de l'étroite amitié qui avoit toujours été entre le Roy & Sa Majesté.

Il est certain que la Reine, pour la raison qu'on dira cy-après, n'étoit plus dans le sentiment de faire un nouveau Traité avec la France. Cependant quand elle eut lû le mémoire du Duc de Bouillon, elle crut que pour se disculper, elle devoit faire encore quelque avance. Elle fit donc proposer par Cecil qu'elle donneroit trois mille hommes d'Infanterie levez à ses dépens, soudoiez pour six mois, mais à condition qu'elle ne seroit obligée de les faire passer en France, qu'après que les troubles d'Irlande seroient appaîsez, & que le Comte d'Essex seroit de retour. Le Duc de

Bouillon répondit deux choses à cette proposition ; l'une qu'il y alloit de l'honneur du Roy , & de sa propre réputation de ne se pas contenter d'un Traité moins avantageux , que celui qui avoit été fait avec Charles IX. l'autre que le Roy avoit besoin d'un secours présent & assuré , & non pas d'un secours incertain qui, dépendroit du temps & des circonstances , & que bien des conjonctures pourroient réduire à rien. » Cependant , répondit Cecil , la Reine vous offre tout ce qu'elle peut offrir , & je n'ay pas ordre de m'avancer davantage. « Cette réponse causa une telle indignation à Sancy , qu'il répondit avec émotion qu'on se moquoit d'eux ; & que c'étoit commettre la réputation du Roy & la leur , que de demeurer plus longtemps en Angleterre.

Le Duc de Bouillon n'étoit pas moins sensible que lui au mauvais procédé des Anglois , mais il le savoit mieux dissimuler que Sancy ; & l'importance des découvertes qu'il avoit faites , ne lui permettoit pas de renoncer au Traité , qu'il n'eût fait tout ce qui se pouvoit faire pour le conclure. Dans cette vûe il répondit

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 157
à Cecil , que puisque le Roy avoit déclaré la Guerre à l'Espagne à la sollicitation de la Reine , il falloit au moins convenir de la maniere dont chacun la feroit de son côté , des forces qu'on mettroit sur pied , & de tout ce qui pourroit contribuer à faire agir de concert , sans quoi l'on ne pouvoit attendre aucun succès de cette Guerre ; que la matiere étoit importante ; que cependant on n'en avoit point encore parlé , & qu'on avoit pensé se séparer sans prendre aucune de ces mesures , dont des Alliez qui agissoient de bonne foy , ne pouvoient se dispenser d'être d'accord.

A ces paroles , Cecil regardant fixement le Duc de Bouillon lui demanda s'il parloit sincerement. Le Duc lui dit que la question lui paroissoit fort extraordinaire , & qu'il étoit le premier qui lui avoit fait une pareille demande , sur-tout dans une conjoncture telle que celle dont il s'agissoit. Alors Cecil qui avoit ordre de la Reine de ménager les Députez de France & le Duc de Bouillon en particulier , après lui avoir fait des excuses , lui dit que la Reine avoit été avertie

de bonne part que le Roy étoit résolu de faire la Paix avec l'Espagne par l'entremise du Pape, & qu'il ne sollicitoit avec tant d'instance de puissans secours de la part de l'Angleterre, que pour obtenir des conditions plus avantageuses, mais qui tourneroient enfin au désavantage de la Reine, ce qu'elle n'avoit pas crû devoir favoriser; que de-là venoient toutes les difficultez qu'on lui avoit faites; & que sans cela il n'y avoit pas d'apparence que la Reine refusât de conclure un Traité qu'elle-même avoit proposé au Roy.

Le Duc de Boüillon répondit que c'étoit bien mal connoître le Roy, que de le soupçonner d'une conduite si peu sincère; & que c'étoit bien mal juger de lui-même, que de le croire capable de prêter son ministère pour tromper une grande Reine, de la bienveillance de laquelle il avoit reçu tant de marques; qu'à la vérité si le Roy n'étoit puissamment secouru de ses Alliez, il seroit contraint malgré lui de s'accommoder avec l'Espagne; mais qu'il ne le feroit point qu'ils ne l'eussent abandonné. Qu'il étoit prêt de donner à la Reine toutes

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 153
les assurances qu'elle pourroit souhaiter ; que le Roy jusques alors n'avoit pensé à aucune Paix avec l'Espagne ; & que si dans la suite la nécessité de ses affaires l'obligeoit d'y penser , il ne feroit ni Paix ni Trêves sans en avertir la Reine , afin qu'elle pût prendre les mesures qu'elle jugeroit à propos. Il ajouta qu'il se chargeoit d'en faire avoir à la Reine une assurance du Roy par écrit. Cecil satisfait de cette promesse , dit qu'il en feroit son rapport à la Reine , & qu'il feroit sçavoir au Duc sa réponse, & sur cela les Députez se séparèrent.

Après cette conférence le Duc de Bouillon ne douta plus du succès de sa négociation. Il connut que les défiances de la Reine étoient l'unique cause qui avoit éloigné la conclusion du Traité ; & il crut que l'éclaircissement qu'il venoit de donner à Cecil , avanceroit fort les affaires. Mais il ne put s'empêcher d'avoir la curiosité de sçavoir qui avoit donné à la Reine le faux avis dont Cecil avoit parlé ; & il s'appliqua d'autant plus à le découvrir , que cette intrigue avoit pensé déconcerter tous ses des-

154 HISTOIRE DE HENRY
seins , rompre sa négociation , &
broüiller la France avec l'Angleterre.
Comme peu de choses échappoient à
sa pénétration , il sçut enfin que cet
avis venoit du Duc de Mercœur , &
qu'il vouloit empêcher par-là les se-
cours que la Reine avoit si souvent
envoïez en Bretagne contre lui pour
le service du Roy. Cette découverte
mit en garde le Duc de Bouillon con-
tre le Duc de Mercœur ; elle lui ser-
vit à déconcerter quelques autres de
ses intrigues.

Cependant comme la Reine infor-
mée par Cecil de ce que le Duc de
Bouillon lui avoit dit de la sincérité
des intentions du Roy & des assûran-
ces qu'il s'offroit d'en donner , ne
doutoit presque plus que l'avis
donné touchant la Paix avec l'Es-
pagne ne fût faux ; elle fit dire aux Dé-
putez de France , qu'elle souhaitoit
d'avoir une conférence particuliere
avec eux. C'est ce que désiroit le Duc
de Bouillon ; il aimoit bien mieux
traiter avec cette Princesse , qu'avec
Cecil , dont les manieres hautes &
dures ne lui convenoient pas mieux
qu'à Sancy , quoiqu'il y parût moins
sensible.

Dans cette conférence le Duc de Bouillon s'attacha particulièrement à détruire dans l'esprit de la Reine tout ce qui pouvoit y être resté d'ombres touchant la Paix avec l'Espagne ; & il lui dit tant de raisons pour la convaincre de la fausseté de l'avis qui lui avoit été donné , que la Reine en demeura convaincuë. Il s'étendit ensuite sur la mauvaise foy des Espagnols , & sur le peu de sûreté qu'il y avoit à traiter avec eux , sur-tout pour des Princes qui passoient chez eux pour des hérétiques. Il attaqua par-là le Traité avec l'Espagne que les Ministres de la Reine lui avoient proposé aux dépens des Provinces-Unies , & l'on peut dire de la France , si l'échange de Calais , comme c'étoit leur dessein , s'en fût ensuivi. Enfin le Duc de Bouillon agit si efficacement , que la Reine convint que ses Ministres s'assembleroient à Londres avec les Députez de France pour y conclure un nouveau Traité avec le Roy. C'est ainsi que la modération & l'habileté du Duc de Bouillon vint à bout d'une affaire si importante , qui paroissoit désespérée , & que les autres Députez de France étoient résolus d'abandonner.

Deux jours après les Députez de France & d'Angleterre s'assemblerent à Londres. Les interêts de part & d'autre y furent exactement discutez. Enfin après bien des difficultez surmontées , le Traité fut conclu. Il contenoit en substance , que les anciens Traitez faits entre la France & l'Angleterre demeureroient dans toute leur force ; qu'il y auroit une Ligue offensive & deffensive entre le Roy & la Reine , à laquelle seroient conviez par Ambassadeurs de leur part , tous les Princes & Etats qui avoient à se défier des ambitieux desseins du Roy d'Espagne ; qu'on leveroit une Armée , tant de leurs forces communes , que de celles des autres Princes qui voudroient entrer dans l'Alliance , pour agir conjointement contre les Espagnols. Que le Roy & la Reine ne pourroient faire ni Paix ni Trêve avec l'Espagne sans le consentement de l'un & de l'autre : que la Reine d'Angleterre fourniroit au Roy quatre mille hommes levez & soudoiez à ses dépens , & quatre mille autres lors que les troubles d'Irlande seroient pacifiez ; que ces troupes ne pourroient servir que six mois en Pi-

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 157
cardie & en Normandie & contre les
Païs-Bas Catholiques , pourvû que ce
ne fût pas à plus de vingt lieûs de
Boulogne. Que du jour de leur dé-
barquement elles seroient païées des
deniers du Roy ; qu'il envoieiroit en
Angleterre quatre otages pris de la
premiere Noblesse pour la sûreté du
paiement des sommes prêtées par la
Reine. Qu'enfin le Roy ne permet-
troit point qu'aucun des sujets de la
Reine fût inquiété en France pour
cause de la Religion approuvée en
Angleterre.

De Thon
ibid.

Ces conditions aiant été accordées
& mises par écrit , il survint deux dif-
ficultez ; l'une , que Cecil , apparem-
ment à la priere des Prétendus Réfor-
mez de France , avoit ajouté (quoi-
qu'on ne l'eût pas même proposé)
que le Roy pourvoiroit à la sûreté des
Religionnaires de France ; l'autre , qu'au
préjudice de la prérogative du Royau-
me de France , les Anglois avoient
signé à la place la plus honorable.

Le Duc de Bouillon , quoique d'au-
tant plus porté à procurer aux Calvi-
nistes de France tous les avantages
qui pouvoient assurer leur sûreté , que
la sienne y étoit comprise , puisqu'il

avoit embrassé leur Religion, & qu'il avoit dessein de s'en rendre le chef, s'opposa fortement à l'article ajouté par Cecil. Il dit qu'il ne souffriroit pas qu'on donnât une pareille atteinte à l'autorité des Roys sur leurs Sujets ; qu'ils étoient les maîtres du dedans & de la Police intérieure de leur Royaume, & qu'aucune Puissance étrangere n'avoit droit de s'en mêler. Qu'il étoit même d'une très-dangéreuse conséquence pour tous les Souverains & pour la tranquillité des Peuples, que des Sujets se procuraient ainsi l'appui des Puissances voisines contre leurs Princes légitimes ; que le contre-coup d'un tel article, s'il étoit passé, porteroit contre la Reine, puisqu'il n'y avoit aucun Prince Catholique qui en traitant avec elle, ne fût en droit de faire insérer dans leurs Traitez de pareils articles en faveur des Catholiques d'Angleterre, & qu'on auroit d'autant moins de droit d'y trouver à redire, que les Anglois eux-mêmes en auroient donné l'exemple. Le Duc de Bouillon ajouta que le Roy avoit pourvû à la sûreté des Calvinistes de France autant que le temps & la situation de
les

ses affaires le lui avoient permis ; qu'il étoit persuadé qu'à l'avenir , lorsque son autorité seroit mieux affermie , ils en obtiendroient encore de nouveaux avantages ; mais qu'il falloit que cela vint de lui , & que ses Sujets lui fussent uniquement redevables des grâces qu'ils en pourroient obtenir ; qu'en un mot ils devoient tout attendre de la protection du Roy , de sa bonté , & de l'affection qu'il leur avoit toujours témoignée. Enfin le Duc de Bouillon fut si ferme , que malgré les instances de Cecil , il fallut raïer cet article.

Quant à l'autre difficulté qui regardoit la signature des Anglois mise à la place la plus honorable , le Duc de Bouillon s'y opposa encore avec beaucoup de fermeté. Il faisoit instance sur la prérogative du Royaume de France qui n'avoit point encore été contestée ; & il faisoit voir que dans le dernier Traité fait sous Charles IX. entre la France & l'Angleterre , les François avoient encore signé au premier rang. Cecil rapportoit au contraire un grand nombre de traitez qu'il avoit fait tirer des archives d'Angleterre , & qu'il produisoit , où les Anglois avoient toujours signé à la

D. Thom.
Ibid.

160 HISTOIRE DE HENRY
place la plus honorable , & protestoît
qu'il ne consentiroit point autrement
à la conclusion du Traité.

Sur cette difficulté , après que le
Duc de Bouillon eut contéré en par-
ticulier avec ses Collegues , il déclara
qu'il signeroit après les Anglois , sans
préjudice de la prérogative du Royau-
me de France , & que le Roy dans la
ratification y auroit tel égard qu'il ju-
geroit à propos ; c'est ainsi que le
Traité fut conclu & signé. Le Roy le
ratifia depuis , sans trouver à redire à
ce que le Duc de Bouillon avoit fait.
Il vit que les Anglois s'étoient pré-
valus du mauvais état de ses affaires ;
il crut comme lui qu'un point de cé-
rémonie ne devoit pas empêcher la
conclusion d'un Traité de l'importan-
ce de celui dont il s'agissoit.

En effet le Duc de Bouillon rendit
par ce Traité un des plus grands ser-
vices qu'on pût alors rendre à la Fran-
ce. Il affermit la réputation du Roy
fort ébranlée par les mauvais succès
de la Guerre ; il releva le courage &
l'espérance des Peuples consternez par
les avantages que les Espagnols a-
voient remportez ; il rompit le Traité
que les Anglois étoient si portez à faire

avec le Roy d'Espagne , & ne les obligea pas seulement à demeurer neutres, mais à se déclarer pour la France , & à conclure avec elle une Ligue offensive & deffensive. Il empêcha que Calais ne tombât entre leurs mains par l'échange qu'on en prétendoit faire contre la Brille ou contre Flessingues ; il conserva ces deux Places aux Provinces-Unies , assûra par-là leur liberté naissante , & les maintint dans l'état de faire de puissantes diversions en faveur de la France. Il fit plus encore ; car aiant obtenu que l'Ambassadeur qu'elles avoient en Angleterre , assisteroit à toutes les conférences qui se tinrent pour la conclusion du Traité , il les fit comprendre ensuite parmi les Etats , auxquels on devoit envoyer des Ambassadeurs pour les inviter à se joindre à la France & à l'Angleterre contre l'Espagne , & leur ouvrit ainsi le chemin à se faire reconnoître indépendantes & souveraines , ce qu'elles n'avoient pû jusques alors obtenir des Anglois. Aussi ce point fut-il fort contesté dans les Conférences ; mais enfin le Duc de Bouillon l'obtint , & rendit par-là un service signalé aux Provinces-Confédérées &

au Prince Maurice son Beau-frere. Que si l'on considere l'état où la France étoit alors, & les pertes qu'elle venoit de faire, on demeurera aisément d'accord qu'il ne falloit pas un homme moins habile & moins grand politique que le Duc de Bouillon pour obtenir tant de choses, & les obtenir des Anglois accoutumez à profiter des malheurs de la France.

Mais si le Duc de Bouillon la servit bien dans cette occasion, il ne s'oublia pas lui-même. Car enfin s'il ne fût pas venu à bout de conclure le Traité avec l'Angleterre, le Roy étoit réduit à faire la Paix avec le Roy d'Espagne aux conditions que ce Prince eût voulu, c'est-à-dire, à des conditions fort défavantageuses; & comme le Duc de Bouillon avoit conseillé la Guerre, que n'en eût-on point pensé? Que n'en eût-on point dit? Quel tort cela n'eût-il point fait à sa réputation? Quel avantage ses ennemis & ses envieux n'en eussent-ils point pris contre lui? D'ailleurs si le Roy eût été contraint de faire si-tôt la Paix, les Calvinistes n'eussent jamais obtenu de lui les avantages qu'ils en obtinrent depuis. C'est ce qui importoit

le plus au Duc de Bouillon, puisqu'étant de leur Religion, & ayant dessein d'être leur chef, ses intérêts étoient inséparables des leurs. Ainsi on ne doit pas s'étonner s'il approuva depuis, & même s'il favorisa toutes les démarches qu'ils firent pour obtenir l'Edit de Nantes, puisque cet Edit ne favorisoit pas moins ses intérêts particuliers, que ceux de tout le parti en général. L'on peut encore conclure de ce qu'on vient de dire, qu'un des plus sûrs moyens de s'assurer du succès d'une négociation, est de la confier à un habile Ministre qui ait intérêt qu'elle réussisse; car si ses avantages particuliers ne s'accordent pas avec le bien public, il n'arrive presque jamais que ce dernier l'emporte.

Dès que la ratification du Roy fut arrivée en Angleterre, le Duc de Bouillon, Sancy, & du Vair après avoir pris leur audience de congé, repassèrent en France. Anceau accompagné de Levin Calvart Ambassadeur des Provinces-Unies auprès du Roy, qui avoit assisté aux conférences dont on vient de parler, s'embarqua pour la Hollande. Il étoit chargé d'une co-

pie du Traité qu'il devoit communiquer aux Etats ; il avoit ordre d'y attendre le Duc de Bouillon qui devoit s'y rendre pour y faire un nouveau Traité avec les Provinces-Confédérées , & il devoit de-là passer en Allemagne pour y négocier avec les Princes de l'Empire.

Le Duc de Bouillon après avoir rendu compte au Roy de ce qui s'étoit passé en Angleterre , & pris ses ordres pour les Provinces-Unies , se rendit à la Haye. Il trouva que Paul Choart de Buzanval Ambassadeur ordinaire du Roy vers les Etats , y avoit déjà proposé le nouveau Traité. Mais les esprits y étoient si consternez des avantages que les Espagnols venoient de remporter sur la France & sur les Provinces-Unies , qu'il n'y avoit pas lieu d'en attendre de grands secours. Les peuples épuisez par une Guerre qui duroit depuis si long-temps , & dont on ne pouvoit prévoir la fin , commençoient à goûter les propositions que l'Empereur faisoit faire d'un accommodement avec l'Espagne dont il offroit de se rendre le médiateur : & dans la vérité si la Reine d'Angleterre eût livré Fleissingues & la Brille

aux Espagnols , comme son Conseil l'en sollicitoit ; si le dernier Traité conclu avec la France n'eût pas fait voir aux Provinces-Unies de grandes diverfions prêtes à se faire en leur faveur, elles n'avoient pas d'autre parti à prendre que celui d'un accommodement qui n'eût pu se faire qu'aux dépens de leur indépendance & de leur liberté. Cependant ce Traité tout avantageux qu'il leur étoit , n'empêchoit pas que les peuples ne fussent touchez des douceurs de la Paix , de la liberté du commerce & de l'abondance qu'il devoit répandre dans le País.

Les choses étoient en cet état lorsque le Duc de Bouillon se rendit à l'assemblée des Etats. Il y exposa sa commission ; & pour les porter à faire de nouveaux efforts pour secourir la France , il leur representa que le Roy pouvant jouir tranquillement de son Roïaume qui lui avoit tant coûté à acquérir , s'en étoit vû à peine dans une possession paisible, qu'à leur sollicitation , pour les favoriser , pour concourir autant qu'il dépendoit de lui à les affranchir du joug des Espagnols , & à maintenir leur liberté , il avoit déclaré la Guerre au Roy d'Es-

pagne avec qui il étoit en paix, & qui ne demandoit pas mieux que de la continuer pour employer toutes ses forces à les opprimer. Qu'il les prioit de considérer que cette démarche étoit d'autant plus obligeante pour eux, qu'elle devoit d'autant plus les attacher au Roy & les porter à le secourir, qu'on ne pouvoit pas disconvenir que la Guerre avec un ennemi aussi puissant que le Roy d'Espagne, ne convenoit nullement à l'état où le Roy avoit trouvé la France à son avènement à la Couronne; que tout le monde sçavoit que les Guerres civiles dont elle ne faisoit que de sortir, l'avoient épuisée d'hommes & d'argent; qu'elle étoit encore divisée en elle-même, pleine de factions & de gens ou mal-affectés au Roy, ou même encore attachés au Roy d'Espagne. Que sa situation étant telle qu'il la représentoit, l'autorité du Roy n'y pouvoit être que mal-affermie; que comme il avoit encore beaucoup de choses à craindre, il avoit tout à ménager: que la Paix au dehors du Royaume lui convenoit tout autrement que la Guerre; qu'elle lui eût donné les moyens d'achever de

détruire les factions , de réunir & de s'attacher les cœurs , d'étouffer jusqu'aux moindres semences des Guerres civiles , de policer son Royaume , & d'y rétablir l'abondance. « Mais » (ajouta le Duc) cette Paix si nécessaire à la France ne convenoit point à ses Alliez ; elle vous nuisoit plus qu'à tous autres ; il eût fallu vous abandonner ; tout l'effort des armes d'Espagne fût tombé sur vous , & ces Armées occupées à prendre sur la France le Catelet, Dourlens , Cambray , Calais , & Ardres , n'eussent servi qu'à attaquer vos Villes , & à ravager vos Provinces. Cependant malgré toutes ces pertes , il n'a tenu qu'au Roy de faire la Paix avec l'Espagne. On la lui a offerte , on l'en a sollicité ; son peuple , la France épuisée la demandoit également ; ses amis , son Conseil , tout étoit déclaré pour la Paix ; tout demandoit la fin de la Guerre : mais il eût encore fallu vous abandonner ; elle ne pouvoit cesser qu'en vous livrant aux Espagnols , & c'est à quoy le Roy qui vous aime , le Roy qui vous regarde comme ses plus chers Alliez , & à qui vôtre liberté é est aussi chère qu'à vous-même , »

» n'a jamais pu se résoudre. Au lieu de
» la Paix , de cette Paix si nuisible , si
» fatale à votre indépendance , le Roy
» par mon ministère vient de conclure
» une Ligue offensive avec l'Angleterre
» contre l'Espagne. J'y ai ménagé vos
» intérêts comme ceux du Roy ; j'ay
» fait en sorte que l'Ambassadeur que
» vous aviez auprès de Sa Majesté Bri-
» tannique assistât à toutes les Confé-
» rences ; je l'ai consulté sur toutes
» choses ; tout s'est fait de concert avec
» lui , & il pourra vous dire que je vous
» ai procuré des avantages qui m'ont
» beaucoup coûté à obtenir. Il est ques-
» tion maintenant de soutenir de votre
» côté une Ligue qui vous est si avan-
» tageuse , par de puissans efforts , d'ai-
» der le Roy d'hommes & d'argent. Il
» attend de vous ce secours ; j'ai ordre
» de vous le demander de sa part ; vous
» ne pouvez le lui refuser sans vous nuire
» à vous-même , puisqu'il ne doit
» être employé que contre vos plus
» grands ennemis , & qu'il ne doit ser-
» vir qu'à maintenir votre liberté , vo-
» tre Religion , votre commerce , & à
» vous mettre en état d'obtenir du Roy
» d'Espagne , non pas un accommodement
» tel que l'Empereur qui agit de

concert avec lui, vous le proposez, et
 mais une Paix honorable, sûre, sta-
 ble, & qui vous affranchisse pour ja-
 mais de la domination des Espagnols.
 Dans cette vûë le Roy m'a chargé de
 vous assûrer qu'il ne fera jamais avec
 eux ni Paix ni Trêve que vous n'y
 soiez compris, (ou du moins sans
 que vous en soiez avertis) & de votre
 consentement. J'ajouteroi (continua
 le Duc de Bouillon, avec la confiance
 que me donne votre amitié pour moy,
 & le zèle que j'ay pour votre service
 qui vous est si connu, que lorsqu'il
 s'agissoit de porter le Roy à déclarer
 la Guerre à l'Espagne, vous lui pro-
 mîtes le secours que je vous demande
 de sa part; vous vous servîtes même
 de moy pour l'en assûrer. Ainsi j'au-
 rois un intérêt particulier à le sollici-
 ter, si je pouvois croire que vous fus-
 siez capables de manquer à une pa-
 role si solennellement donnée par
 mon ministère à un grand Roy qui
 vous a toujours considerez comme ses
 plus chers amis, & ses Alliez les plus
 sûrs & les plus constans, aussi-bien
 que les plus éclairés sur leurs vérita-
 bles intérêts.

Ce discours fait par une personne

de la distinction du Duc de Bouillon, par une personne reconnuë pour très-affectonnée aux Provinces-Confédérées, & qui leur avoit rendu des services très-importans ; ce discours, dis-je, soutenu du crédit & des offices du Prince d'Orange, qui avoit un intérêt très-essentiel à la continuation de la Guerre, eut tout l'effet que le Duc de Bouillon pouvoit souhaiter. On nomma des Commissaires pour convenir des articles du Traité. Il contenoit en substance ; que les Provinces-Unies, quand le Roy le jugeroit à propos, enveroient des Ambassadeurs aux Rois d'Ecosse & de Dannemarc, aux Electeurs, aux Princes & aux autres Etats de l'Empire, pour les inviter à entrer dans la Ligue concluë entre la France & l'Angleterre contre l'Espagne ; que l'année d'après tous les Princes & Etats qui y feroient entrez, s'assembleroient pour convenir des troupes & de l'argent que chacun seroit obligé de fournir : que le Roy de France & la Reine d'Angleterre nommeroient le jour & le lieu où se tiendroît l'assemblée. Que cependant le Roy & les Etats enveroient leurs Armées au mois de

Mars prochain sur les Frontieres de Picardie & de l'Artois pour agir de concert contre l'ennemi commun ; que l'Armée des Etats seroit au moins de huit mille hommes de pied & de quinze cens chevaux : qu'outre cela ils fourniroient au Roy quatre mille hommes de pied , entretenus & paiez à leurs dépens , mais qu'ils pourroient les retirer au besoin ; que réciproquement le Roy fourniroit aux Etats quatre mille hommes de pied & mille chevaux quand il en seroit requis , & que ses affaires le lui permettroient.

Outre ces Articles qui furent rendus publics , les Etats demanderent que les François qu'on envoïoit étudier à Leyden , & qui y seroient reçûs Docteurs , jouissent en France des mêmes droits , privileges & prérogatives dont jouissoient ceux qui avoient étudié dans les Universitez de France. Cet article tout singulier qu'il étoit, fut accordé par le Duc de Bouillon, mais il ne fut pas rendu public , & ne fut point exécuté. Ce Traité aiant été mis au net , le Duc de Bouillon & Buzanval le signerent au nom du Roy ; & le Duc s'obligea de fournir aux

Etats la ratification de Sa Majesté au plû tard dans six mois , ce qu'il exécuta après que le Roy eut approuvé & ratifié le Traité.

Anceau ne fut pas si heureux dans sa négociation. Les Princes de l'Empire pour la plûpart refuserent d'entrer dans la Ligue ; les uns prirent pour prétexte la Guerre de Hongrie ; quelques-uns s'excuserent sur leurs affaires particulieres, ou sur la crainte d'offenser l'Empereur , & d'autres se trouverent gagez par le Roy d'Espagne. Ceux même qui avoient promis de secourir le Roy , comme l'Electeur Palatin & le Duc de Virtemberg qui en avoient donné leur parole à Jacques Bongars Agent du Roy , s'en dispenserent dans la suite sous divers prétextes.

L'An
1627.

Les choses étoient en cet état, lorsque le Duc de Bouillon fit agréer au Roy, qu'il allât faire un tour à Sedan. Il en étoit pressé par les sollicitations réitérées de la Duchesse sa femme ; elle ne se laissoit point de lui représenter dans toutes ses lettres le besoin qu'il avoit d'un peu de repos après tant de fatigues, pour retablir sa santé, & donner ordre à ses affaires particu-

lières qui avoient beaucoup souffert de son absence. Il se mit donc en chemin ; mais il étoit à peine arrivé à Sedan , qu'il apprit que le Roy d'Espagne sollicité par le Pape à faire la paix avec la France , lui avoit répondu qu'il ne s'en éloigneroit pas s'il en vouloit être le médiateur ; que sur cette réponse le Pape lui avoit envoié Bonaventure de Calatagirone Général des Cordeliers pour lui offrir sa médiation , & sçavoir plus précisément ses intentions : que ce Général après avoir conféré avec le Roy d'Espagne , étoit passé en Flandres pour traiter avec l'Archiduc ; qu'ensuite il étoit venu en France pour conférer avec le Roy , & que la négociation étoit si avancée , qu'on étoit en termes de nommer le lieu des Conférences & les Députez pour traiter de la Paix.

Le Duc de Bouillon apprit encore, que ce qui avoit porté le Roy d'Espagne à faire cette démarche à laquelle on s'étoit si peu attendu , & qui sembloit avoir si peu de rapport aux avantages qu'il venoit de remporter sur la France , étoit qu'il sentoit tous les jours diminuer les forces de son corps,

& celles de son esprit, par une langueur qui se termina enfin à cette terrible maladie dont il mourut ; que cette langueur ne lui permettoit plus de donner ses soins à la Guerre qu'il avoit à soutenir contre la France, l'Angleterre & les Provinces-Unies, qui venoient de s'unir contre lui par une Ligue offensive & deffensive : qu'il voïoit son crédit ruiné, & ses finances épuisées dans un temps où il n'avoit jamais eu plus besoin d'argent ; qu'enfin il se défoit de la capacité de son fils, pour soutenir après la mort qu'il ne croïoit pas éloignée, une aussi grande Guerre, que celle qu'il avoit sur les bras ; & qu'il vouloit lui laisser ses Etats paisibles.

On ajoûtoit à ces considérations, que le Roy d'Espagne craignoit que s'il venoit à manquer à l'Infante Isabelle sa fille qu'il aimoit uniquement, elle ne fût pas mariée si avantageusement qu'elle le feroit de son vivant, & que son frere ne lui donnât pas pour sa dot les dix-sept Provinces des Pais-Bas qu'il avoit dessein de lui donner, en la mariant avec l'Archiduc Albert d'Autriche, à qui dans cette vûe il en avoit donné le Gouverne-

ment. On ajoûtoit encore que le Conseil d'Espagne tout composé d'Espagnols naturels, étoit absolument déclaré pour ce mariage & pour la donation des Pais-Bas à l'Infante, afin qu'en l'éloignant, aussi-bien que l'Archiduc dont l'autorité lui faisoit ombre, il demeurât toujous le maître des affaires; qu'au reste le Conseil étoit fort opposé à la continuation de la Guerre pour deux raisons; la première, que les avantages qui en reviendroient, ne pouvoient aller qu'à l'augmentation de la puissance de l'Archiduc, qu'il ne vouloit pas mettre en état de pouvoir mépriser un jour le Chef de la Maison; la seconde, que tous les frais de la Guerre retomberoient infailliblement sur l'Espagne, qui n'étoit déjà que trop épuisée.

Ces considérations parurent si naturelles & si fortes au Duc de Bouillon, qu'il ne douta point que le Roy d'Espagne ne proposât sérieusement la Paix. Il crut même que le Roy l'accepteroit d'autant plus volontiers, qu'on la lui offroit sans qu'il l'eût recherchée, (ce qui fauvoit sa réputation) & que son Conseil étoit persuadé qu'elle étoit absolument nécessaire

pour le rétablissement de la France en général , & pour celui de son autorité en particulier. Cependant cette Paix si souhaitée & véritablement si nécessaire ne convenoit ni aux desseins particuliers du Duc de Bouillon , ni aux intérêts des Calvinistes de France. Le Duc ne les distinguoit pas des siens , & les vûes qu'il avoit , demandoient qu'ils obtinssent de plus grands avantages , que ceux que le Roy leur avoit accordés jusques alors. Tous les Grands du parti étoient dans les mêmes sentimens , & à la réserve du Marquis de Rosni , tous souhaitoient également la Guerre. Le Duc de Bouillon crut donc qu'il devoit se joindre à eux , & retourner à la Cour pour détourner le Roy de faire la Paix , ou du moins pour y ménager les intérêts de son parti , en cas qu'il ne pût obtenir la continuation de la Guerre. Ce qui le portoit encore à faire ce voïage , c'est que les Calvinistes assemblez premièrement à Saumur , puis à Loudun , & ensuite à Vendôme , n'oublioient rien pour obtenir du Roy un Edit qui assurât leur Etat en France , & qui les mît à couvert des entreprises des Catholiques. Le Roy envoya à ces assemblées

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 177
les Sieurs de Vic & de Calignon, tous deux de son Conseil d'Etat avec des instructions. Le premier étoit Catholique, & le second Huguenot, mais tous deux fort habiles. Les Calvinistes parloient d'autant plus haut que les affaires du Roy étoient embarrassées, & son autorité encore mal-affermie. Ils apprehendoient d'ailleurs que les Catholiques ne se vengeassent enfin des cruautés qu'ils avoient exercées contre eux pendant les Guerres civiles; ou s'ils ne le craignoient pas, ils faisoient semblant de le craindre pour obtenir du Roy un parti plus avantageux; & les sollicitations du Duc de Bouillon ne pouvoient que leur être d'un grand secours pour l'avancement de leurs affaires.

Il étoit donc résolu de ne pas tarder à se rendre à la Cour, lors qu'il apprit que les Espagnols profitans de la négligence des habitans d'Amiens, avoient surpris cette importante Ville; qu'ils s'en étoient rendus les maîtres, & que Paris devenu Frontiere par la prise de cette Ville, jettoit le Roy dans le plus grand embarras où il se fût trouvé de sa vie. Cette nouvelle lui fit comprendre que son voyage à la Cour

Le 11.
de Mars
1597.

n'étoit plus nécessaire. Il ne douta point que la prise d'Amiens ne rompît la Paix , ou du moins qu'elle n'en éloignât la conclusion , sans qu'il fût besoin qu'il se chargeât de la haine de l'avoir rompuë. Il prévint même que l'extrémité où le Roy se trouvoit , le forceroit enfin d'accorder aux Calvinistes des conditions plus avantageuses qu'ils n'eussent obtenues , si le Royaume ne se fût pas trouvé dans un si grand danger. Il conclut enfin que la prise d'Amiens étoit la crise des affaires de son parti , & qu'il n'étoit plus question que d'en profiter.

En effet le Roy partit quelques jours après pour aller rassûrer la Frontiere , rassembler son Armée , & bloquer Amiens ; ce que le Marêchal de Biron eut ordre de faire , avant que les Espagnols eussent eu le temps de la munir , & de s'y fortifier. Pendant plus de six mois que dura le siège , il n'y eut rien que les Calvinistes ne fissent pour obtenir du Roy les conditions qu'ils obtinrent enfin , & qu'apparemment il ne leur eût jamais accordées dans une conjoncture moins embarrassante & moins forcée. Comme on attribue aux conseils du Duc

de Bouillon toutes leurs démarches, & l'obstination invincible qu'ils firent paroître dans cette occasion ; qu'on ne peut pas nier qu'il ne fût le Seigneur de France qui avoit le plus d'autorité dans le parti ; qu'il est vrai qu'il en étoit l'ame (pour ainsi dire) & qu'on n'y faisoit rien sans le consulter ; l'on ne peut pas se dispenser d'examiner les motifs d'une conduite qui lui a attiré tant de reproches de la part des Catholiques , en même tems qu'il étoit regardé dans son parti comme l'homme du monde le plus éclairé , le plus ferme , & le plus capable de conduire une grande affaire.

Le Duc de Bouillon supposoit premierement, qu'on ne pouvoit pas douter de son zèle pour le Roy , & de son affection pour le bien de l'Etat , après les grands & importans services qu'il avoit si souvent rendus à l'un & à l'autre , après avoir exposé si souvent sa vie pour s'aquitter de ce qu'il avoit cru devoir à son Prince & à sa Patrie. Il supposoit encore qu'il étoit du droit naturel , de ce droit supérieur à tous les autres , & dont tous les autres sont émanez , de pourvoir à sa sûreté , à

Mémoires
de
du Plessis
Mornay.

celle de sa femme , de ses enfans , & de tous ceux sans lesquels la sienne ne pouvoit subsister. Il croïoit de plus qu'il étoit du service du Roy & du bien du Royaume d'assûrer l'état de plus de deux millions de Calvinistes , qui malgré leur Religion ne laissoient pas d'être François , sujets du Prince , & membres de l'Etat ; qu'il étoit juste de les mettre à couvert des entreprises & de la haine de leurs ennemis , de leur procurer la Paix , la sûreté , & la protection des Loix : que c'étoit le seul moyen de faire cesser les défiances & les Guerres civiles , de réunir les cœurs , & de faire concourir tous les Sujets au service du Prince & au bien du Royaume. Il convenoit que la diversité & l'opposition des sentimens dans la Religion étoient d'une conséquence très-dangereuse pour un Etat : mais il prétendoit que quand on avoit employé inutilement tous les moyens possibles pour les faire cesser , on étoit obligé de les supporter , & qu'on ne pouvoit pas se dispenser d'assûrer la vie , la liberté , & les biens des sujets qui se trouvoient divisez : que la tranquillité publique demandoit cette toléran-

ce ; & que ce qui s'étoit passé en France , en Allemagne , & dans les Pais-Bas, suffisoit pour convaincre de sa nécessité.

Le Duc ajoûtoit qu'il sçavoit à n'en pouvoir douter que le Roy étoit dans tous ces sentimens , & qu'il n'étoit empêché de les suivre dans toute leur étendue , que par les ménagemens qu'il se croïoit obligé d'avoir pour le Pape , pour les restes de la Ligue , & pour les Catholiques qui suivant leurs anciens préjugés , ne pouvoient souffrir qu'on accordât aucune grace à ceux qu'ils regardoient comme des Herétiques & comme leurs ennemis. C'est ainsi que le Duc de Bouillon justifioit l'objet des conseils qu'on lui attribuoit , mais il ne disoit pas que son ambition y avoit peut-être eu plus de part que tout autre motif.

Quant aux moyens dont il s'étoit servi pour parvenir à ses fins , il disoit pour les justifier , que l'expérience lui avoit appris que quelques bons sentimens qu'eût le Roy pour ses sujets Calvinistes , il ne leur accorderoit jamais les sûretés nécessaires, que les considérations & les ménagemens dont on vient de parler , l'en empê-

cheroient toujours jusqu'à ce qu'il y fût , ou du moins qu'il y parût contraint ; que cette contrainte véritable ou apparente étoit dans le fond ce qui convenoit le mieux à son service , parce qu'elle alloit au bien & à la tranquillité de l'Etat , en retranchant les causes ou du moins les prétextes des Guerres civiles , & que c'étoit la seule chose qui pût le justifier dans l'esprit du Pape & des Catholiques avec qui il avoit tant d'intérêt de se ménager , & de sauver au moins les apparences. Que de-là venoit l'obstination des Calvinistes à demeurer assemblez , & à ne se pas contenter des conditions qu'on leur offroit , & qu'ils croïoient ne pas suffire pour leur sûreté : que le même motif avoit empêché les Seigneurs Calvinistes de se rendre au Camp du Roy devant Amiens , où ils étoient persuadez que leur présence n'étoit pas nécessaire ; que ces discours ambigus des Calvinistes dans leurs assemblées , qui sembloient menacer le Roy du renouvellement de la Guerre civile , partoient de la même source. Qu'en un mot tout ce que les Calvinistes avoient dit & fait devant & pendant le Siège d'Amiens ,

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 183
d'Amiens , n'avoit point d'autre but
que d'obtenir à la vérité leurs sûre-
tez , mais en même temps de discul-
per le Roy dans l'esprit du Pape &
des Catholiques , en lui donnant lieu
de dire qu'il avoit été contraint d'ac-
corder ce qu'on lui demandoit avec
tant d'instance ; & en agissant de leur
part d'une maniere qui ne permît pas
d'en douter ; qu'en en usant de la for-
te , ils étoient peut-être plus d'accord
avec le Roy qu'on ne pensoit ; mais
qu'un secret de cette nature n'étoit
pas aisé à pénétrer.

Le Duc ajoûtoit qu'une preuve que
le Roy n'avoit pas été si contraint , &
que les Calvinistes n'avoient pas au-
tant agi contre ses véritables senti-
mens , qu'il avoit bien voulu qu'on le
crût , étoit , qu'étant assuré de la Paix
avec l'Espagne , après avoir repris
Amiens , & obligé le Duc de Mer-
cœur à se soumettre , il leur avoit
accordé l'Edit de Nantes , qui étoit en
effet tout ce qu'ils avoient prétendu
par tant de démarches qui avoient
paru si odieuses aux Catholiques : que
ces derniers avoient d'autant moins de
lieu de s'en plaindre , que s'ils eussent
été à la place des Calvinistes , ils eus-

184 HISTOIRE DE HENRY
sent agi comme eux , & fait peut-être
pis ; & qu'en effet les Seigneurs de la
Ligue & les principales Villes Catho-
liques du Royaume n'avoient recon-
nu le Roy , qu'en exigeant de lui des
conditions peut-être encore plus du-
res , que celles qui avoient été ac-
cordées aux Calvinistes.

Le Duc de Bouillon ajoûtoit enco-
re qu'une preuve , que les Calvinistes
pendant le Siége d'Amiens n'avoient
pas eu dessein de renouveler la Guer-
re civile , c'est qu'en effet ils n'avoient
pas levé un seul homme , ni pris au-
cune des mesures nécessaires pour une
si grande entreprise. Que quant à lui
(Duc de Bouillon) il avoit été si éloi-
gné de favoriser de pareils desseins ,
que le Comte de Schomberg qui avoit
eu le secret du Roy pendant toutes
les négociations avec les Calvinistes ,
pouvoit lui rendre témoignage , qu'il
auroit pu faire bien des choses qu'il
n'avoit pas faites ; qu'il avoit à la vé-
rité laissé agir les Calvinistes ; qu'il
les avoit appuiez de ses conseils ; mais
qu'il n'eût jamais souffert qu'ils euf-
sent pris les armes contre le Roy.
Voilà comme le Duc de Bouillon
justifioit tout ce que les Calvinistes

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 185
 avoient fait , & tout ce qu'il avoit
 fait lui-même pour obtenir l'Edit de
 Nantes. C'est à la faveur de cet Edit
 qu'ils ont subsisté en France jusqu'à
 ce que le Roy l'ait révoqué ; mais en
 le révoquant , il défendit l'exercice de
 leur Religion. Ainsi il n'étoit plus né-
 cessaire de donner des sûretés à ceux
 qui en faisoient profession , puisque
 le Prince n'en vouloit plus tolérer
 l'exercice ; au lieu qu'Henry IV. le
 permettant , il paroïssoit juste de don-
 ner des sûretés , non pas telles que les
 interessez le pouvoient prétendre ;
 mais telles qu'il convenoit au bien de
 l'Etat & à la tranquillité publique.
 C'est tout ce que le Duc de Bouillon
 prétendoit , ou du moins ce qu'il af-
 fectoit de prétendre.

Loüis
 XIV.

* Au reste c'est envain que les Cal-
 vinistes soutiennent que cet Edit ne
 pouvoit être révoqué. De pareilles
 concessions faites par les Princes à
 leurs Sujets , ne doivent point être
 regardées comme des Traitez d'Al-
 liance , mais comme des Loix faites

* Sed novint tamen illi qui Reformationum sibi im-
 ponunt vocabulum , non esse illa fœdera , sed Re-
 gum edicta ob publicam facta utilitatem , revocabi-
 lia , si aliud Regibus publica utilitas tuaserit. *Grævus*
in disputatione Reformationis apologetici , pag. 22.

pour l'utilité publique, sujettes à être révoquées quand le bien de l'Etat le demande. C'est le sentiment de Grotius, qui ne peut être suspect aux Prétendus Réformez.

Après avoir raconté les motifs qui portèrent le Duc de Boüillon à concourir avec les Calvinistes pour obtenir l'Edit de Nantes ; il est de son histoire de raconter les démarches qu'il fit en conséquence, & la part qu'il eut à leurs assemblées & à tout ce qui s'y passa.

Le Duc de Boüillon ne se trouva point à l'assemblée de Saumur, ni à celle de Loudun ; mais les mêmes Députez s'étant rendus à Vendôme par l'ordre du Roy, l'assemblée lui députa le Sieur Dorival. Il étoit chargé de lui communiquer ce qui s'étoit passé dans les assemblées précédentes, de l'inviter à se rendre à celle de Vendôme, & de prendre ses avis & ses ordres, sur tout ce qui s'y devoit traiter. Après que Dorival se fut acquitté de sa commission, le Duc de Boüillon répondit qu'il remercioit la Compagnie de la part qu'elle lui donnoit de ses affaires ; que ses voïages en An-

L'An
1597.

Procès
verbal de
l'assem-
blée de
Vendôme.

DUC DE BOUILLON.-LIV. V. 187
gleterre & aux Pais-Bas ne lui avoient
pas permis de se trouver en personne
à leurs assemblées; qu'étant à la Cour,
il avoit toujours eu de grandes liai-
sons avec leurs Députez, & les avoit
appuiez auprès du Roy de tout son
pouvoir; qu'il approuvoit tout ce
qu'ils avoient fait jusques alors. Qu'il
falloit continuer ce qu'ils avoient
commencé, & ne se point séparer
qu'on n'eût obtenu du Roy les sûre-
tez dont leur repos dépendoit; qu'il
falloit même déclarer aux Commis-
saires de Sa Majesté, qu'ils étoient ré-
solus de demeurer assemblez jusqu'à
ce qu'ils les eussent obtenues: qu'il
ne falloit tenir leurs assemblées, que
dans des Villes dont ils fussent les
maîtres, comme Argenton, Chatele-
raut, Niort, Nerac, & Saumur. Que
pour rendre leurs assemblées plus con-
sidérables, il y falloit inviter tous les
Seigneurs du parti; qu'il avoit déjà
parlé à Messieurs de Lefdiguieres &
de la Force pour les engager à s'y
rendre: que quand à lui, il ne pour-
roit pas s'y trouver si-tôt qu'il le sou-
haiteroit, parce que Madame de Bouil-
lon devoit aller à Turenne, & qu'il

ne pouvoit pas se dispenser de l'y accompagner. Le Duc de Bouillon répondit encore qu'il falloit insister sur toutes choses auprès des Commissaires de Sa Majesté à obtenir des Chambres mi-parties dans tous les Parlemens du Royaume, & que la Compagnie lui feroit plaisir de pourvoir à la satisfaction de Madame, Sœur du Roy, sur l'affaire de Taillebourg.

Après que le Duc de Bouillon eut fait de bouche cette réponse, Dorival la lui demanda par écrit, afin que l'Assemblée informée de ses sentimens d'une manière à n'en pouvoir douter, fût plus en état de s'y conformer. Le Duc de Bouillon qui vouloit gouverner les Calvinistes, & se ménager avec la Cour, hésita s'il la donneroit; mais ayant fait réflexion qu'un pareil refus pourroit donner de la défiance à une Assemblée qui représentoit tout le parti, & qui se livroit à lui sans réserve, il la donna; mais il engagea Dorival à en faire une copie de sa main, & il retira l'original. C'est ce que Dorival dit à l'Assemblée, lors qu'il y rendit compte de sa députation.

ibid.

Une des maximes du Duc de Bouil-

lon étoit qu'il falloit se défier du témoignage de la main. On explique, disoit-il, comme l'on veut, ce qu'on a dit; on n'en convient même qu'autant qu'il est à propos de le faire. On se retranche sur le plus ou le moins: On accorde ou l'on nie selon qu'il convient. Il n'en est pas de même de ce qui est écrit; les paroles ne se peuvent plus changer; il dépend de celui qui lit, d'y donner le sens qui lui plaît le plus, ou qui lui convient le mieux. Il portoit cette précaution si loin, que même dans les occasions délicates, & qui pouvoient tirer à conséquence, il s'expliquoit de bouche d'une manière si obscure & si embarrassée, qu'il y pouvoit donner le sens qui lui plaisoit. Il demeuroid d'accord qu'il n'en falloit pas user ainsi dans les choses qui sont du commerce de la vie; que ces airs de mystère donnoient de la défiance, & qu'il y alloit de la réputation de passer pour vrai & pour homme sans détour. Mais il prétendoit qu'il y avoit des occasions délicates, où l'on ne pouvoit se dispenser ou de se retrancher dans le silence, ou de suivre sa maxime quand on étoit obligé de parler. Il le

ſçavoit par expérience : car en effet cette maniere d'agir l'a tiré de beaucoup de mauvais pas, comme on le verra dans la ſuite de cette Hiftoire. Nonobſtant cette précaution, le Roy aiant appris ce que Dorival avoit rapporté de la part du Duc à l'Affemblée, il ne douta plus (ce qu'il avoit ſeulement ſoupçonné juſques alors) que le Duc de Boüillon ne fût le principal auteur de tout ce qui ſe paſſoit dans les aſſemblées des Huguenots, & que l'eſpérance de ſe voir leur Chef, ne l'eût emporté ſur la reconnoiſſance qu'il lui devoit pour les grands biens dont il l'avoit comblé.

Mémoi-
res de
ſu'y.
Tom. 1.
ch. 79.

L'aſſemblée de Vendôme ſuivit exactement les ſentimens du Duc de Boüillon ; & Madame, Sœur du Roy, eut la ſatiſfaction qu'elle avoit demandée. Pour entendre ce fait, il faut ſçavoir que Sa Majeſté avoit donné à la Princeſſe Catherine ſa Sœur vingt-quatre mille écus de penſion, à prendre ſur le Bureau de Taillebourg. Mais comme les beſoins de l'Etat ne permettoient pas au Roy de paier exactement aux Calviniſtes les ſommes accordées pour l'entretien de leurs Garniſons & de leurs Miniſtres, les de-

DUC DE BOUILLON. Liv. V. 191
niers de cette recette avoient été fa-
fis en vertu d'une Ordonnance de l'as-
semblée qui se tenoit alors à Saumur.
La Princesse avoit employé inutile-
ment toutes les sollicitations imagi-
nables pour obtenir la main-levée de
cette saisie, lorsqu'elle s'avisa d'avoir
recours à la recommandation du Duc
de Bouillon. C'est ce qui l'obligea
d'ajouter en faveur de Madame ce que
l'on a vû dans sa réponse à Dorival.
L'Assemblée y eut tout l'égard qu'il
pouvoit souhaiter; la main-levée de
la saisie fut accordée, & Madame
jouit depuis sans trouble du paiement
de sa pension. C'est ce qui marque
d'autant plus la considération qu'avoit
le Duc de Bouillon dans le parti; que
l'Assemblée avoit en effet un fort
grand besoin de cet argent dans la si-
tuation où étoient les affaires.

Les choses en étoient-là, lors
qu'Amiens fut surpris par les Espa-
gnols. Le Duc de Bouillon crut que
c'étoit la conjoncture la plus favora-
ble pour obtenir les sûretés que les
Calvinistes demandoient depuis si
long-temps: ils entrèrent aisément
dans ses vûes. Ce fut ce qui les porta
à transférer de leur autorité l'Allem-

Procès
verbal de
l'Assemblée
de
Chatele-
raut,
Tom. 2.

blée de Vendôme à Chatelelaut. Elle fut la plus nombreuse qui eût encore été tenuë dans le parti. Plus de deux cens Députez & les plus grands Seigneurs du parti s'y rendirent ; & le Duc de Boüillon après en avoir été fortement sollicité , y arriva enfin le 27. de Juin. Un si grand mouvement qui pouvoit avoir de dangereuses suites dans la situation où étoient les affaires , obligea le Roy d'envoier en diligence à l'Assemblée de Chatelelaut les Sieurs de Schomberg , de Thou , de Vic , de Calignon & de Monglat , avec des conditions encore plus avantageuses , que celles que l'on avoit offertes jusques alors Dès qu'ils y furent arrivez , ils firent sçavoir à l'Assemblée , que Sa Majesté les avoit envoiees pour leur donner satisfaction ; qu'elle pouvoit nommer des Députez , & qu'ils entreroient en conférence avec eux.

Comme ces Commissaires du Roy étoient connus pour de très-habiles négociateurs , & qu'ils avoient de plus la confiance du Roy , l'Assemblée crut qu'elle n'avoit rien de trop bon à leur envoier. Ce fut ce qui la porta à nommer pour ses Députez les Ducs de

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 193
Bouillon & de la Trimouille , les
Sieurs du Pleffis-Mornay, de Parabere,
d'Aubigny , de la Mothe , & de la
Noüe , fils du fameux la Noüe qui
avoit été tué au siège de Lamballe en
Bretagne. Ces Députez s'étant ren-
dus chez le Comte de Schomberg,
après bien des disputes , les Commis-
saires du Roy leur accorderent enfin
au nom de Sa Majesté des conditions
si avantageuses , que l'Assemblée dé-
clara qu'on s'en pouvoit contenter.
Cependant comme le temps lui étoit
favorable , elle ne laissa pas de faire
de nouvelles demandes ; mais les
Commissaires répondirent que ces de-
mandes excédoient leur pouvoir ;
qu'ils ne pouvoient plus rien accor-
der sans de nouveaux ordres ; qu'ils
en écriroient au Roy , & qu'ils leur
feroient sçavoir sa réponse : ils lui
écrivirent en effet. Mais comme le
Comte de Schomberg qui n'avoit pas
manqué de remarquer l'avantage que
l'Assemblée tiroit des conseils & de
la présence du Duc de Bouillon , mar-
qua au Roy précisément , qu'à quel-
que prix que ce pût être , il devoit
engager ce Duc à se rendre auprès de
lui au Camp devant Amiens : le Roy

fit cette réponse au Comte de Schomberg du Camp devant Amiens le 2. d'Août, en ces propres termes :

„ M. de Schomberg, mon Cousin le
 „ Duc de Bouillon n'arrivera jamais
 „ si-tôt que je le désire, & qu'il m'est
 „ nécessaire. Vous sçavez ce que je
 „ vous en dis à votre parlement. Je
 „ sçais aussi ce que ci-devant & depuis
 „ je lui en ai mandé. Il me semble que
 „ les occasions qui se présentent, obli-
 „ gent lessemblables de m'y assister, sans
 „ attendre que je leur en fasse le com-
 „ mandement. Toutefois je l'aime, &
 „ je l'estime tant, que non seulement
 „ je l'ai bien voulu sémondre à cette
 „ fête, mais aussi lui préparer, & re-
 „ tenir une place digne de lui, comme
 „ vous avez eu charge de lui dire. Le
 Roy répond ensuite sur les nouvelles
 demandes de l'Assemblée, & finit, en
 disant *qu'il fait état qu'il verra bien-
 tôt le Duc de Bouillon.*

Le Comte de Schomberg fit sçavoir la réponse du Roy à l'Assemblée; ensuite il communiqua sa lettre au Duc de Bouillon : & il ajouta du sien, qu'il sçavoit que Sa Majesté ne souhaitoit rien tant, que de lui faire part de la gloire qu'elle alloit acquérir, en repre-

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 195
nant Amiens sur les Espagnols malgré tous les efforts de l'Archiduc & de l'Espagne. Le Duc de Bouillon qui alloit toujours à ses fins préférablement à toute autre considération, qui croioit les affaires des Prétendus Réformez si avancées, qu'il ne lui convenoit point de les abandonner; le Duc de Bouillon, dis-je, qui n'avoit nulle envie de se rendre auprès du Roy, qu'on n'eût obtenu tout ce qu'il croioit nécessaire pour la prétendue sûreté des Calvinistes, répondit au Comte de Schomberg, que sa mauvaise santé ne lui avoit pas permis de se trouver au commencement du siège d'Amiens; qu'il s'y étoit cru d'autant moins nécessaire, que Sa Majesté ne lui avoit point destiné d'employ, & qu'il n'eût pu s'y trouver qu'en qualité de volontaire. Que depuis ce temps-là il avoit cru que le service du Roy demandoit qu'il assistât à l'Assemblée de Chateleraut; qu'il avoit pû remarquer lui-même, qu'il y avoit d'étranges esprits & qui iroient bien loin, s'ils n'étoient retenus par des personnes d'autorité, affectionnées au service de Sa Majesté. Qu'il ne dissimuloit point qu'il avoit

fort à cœur le succès des affaires des Calvinistes ; qu'on ne devoit pas y trouver à redire , puisqu'étant de leur Religion , sa sûreté particuliere dépendoit de la leur ; mais que ses intérêts particuliers ne le porteroient jamais à souffrir qu'on fit rien contre le service du Roy. Nonobstant tous ces beaux discours , le Duc de Bouillon ne fit rien moins que ce que le Roy souhaitoit de lui. Il quitta Chateletaut , mais ce fut pour aller à sa Vicomté de Turenne ; ce qui augmenta les soupçons que le Roy avoit de lui. Peu de temps après les Espagnols furent contraints de capituler le 19. de Septembre , & de rendre la Ville d'Amiens au Roy le 26. du même mois.

L'An
1597.

Le recouvrement de cette importante Place fit reprendre les négociations de la Paix. Vervins fut choisi pour y tenir l'Assemblée : les Commissaires furent nommez de part & d'autre ; & après que le Roy en eut averti la Reine d'Angleterre & les Provinces-Unies , & les eut invitez d'y entrer , comme on en étoit convenu , l'on commença à y travailler avec d'autant plus de succès , que les

DUC DE BOVILLON. LIV. V. 197
Parties intéressées la souhaitoient également.

Dès que le Roy eut appris que les choses étoient si avancées à Vervins , que rien ne pouvoit empêcher la conclusion de la Paix ; il marcha avec l'élite de ses Troupes vers la Bretagne pour en achever la réduction , & obliger le Duc de Mercœur à se soumettre. Lorsqu'il fut arrivé à Angers , il ordonna aux Ducs de Boüillon & de la Trimouille de se rendre auprès de lui. Il obéirent tous deux ; car l'autorité du Roy qui s'affermissoit tous les jours de plus en plus , ne leur permettoit pas de se dispenser de l'exécution de ses ordres. Ce fut-là que le Duc de Mercœur * qui n'étoit plus en état de résister , envoya la Duchesse sa femme , Marie de Luxembourg , pour faire au Roy ses soumissions. Sa Majesté la reçût avec beaucoup de bonté , & elle obtint pour le Duc son mari des conditions plus avantageuses , qu'il n'avoit lieu de l'espérer après une révolte aussi obstinée que la sienne. Il est vrai qu'il en fut redevable au crédit & aux sollicitations de la Duchesse de Beaufort qui avoit tout pouvoir sur l'esprit & sur le cœur du Roy ; mais

L'an
1598.

* Il étoit
de la Mai-
son de
Lorrain-
ne.

198 HISTOIRE DE HENRY
il lui en coûta le mariage de l'héritière de Mercœur sa fille unique avec César fils naturel du Roy, & de Gabrielle d'Estrées Duchesse de Beaufort. En considération de ce mariage, le Roy le légittima, & lui donna le Duché de Vendôme avec les mêmes droits dont les anciens Seigneurs de cette belle * Terre avoient jouï.

Après la conclusion du Traité fait avec le Duc de Mercœur, le Roy qui vouloit rétablir dans la Bretagne l'ordre que les Guerres civiles y avoient fort altéré, se rendit à Nantes. Ce fut dans cette Ville, que Sa Majesté accorda aux Calvinistes ce fameux Edit qui porte le nom d'Edit de Nantes. Il y fut enfin signé & scellé le 13. jour d'Avril, avec les Articles secrets qu'on ne jugea pas à propos de rendre si-tôt publics. Les Parlemens firent de grandes oppositions à sa vérification; mais il fut enfin vérifié l'année suivante dans tous les Parlemens du Royaume. On ne le rapportera point ici, tant

L'an
1598.

De The
Liv. III
p. 781.

L'an
1599.

* On dit que les desseins du Duc de Mercœur n'alloient à rien moins qu'à se faire Duc de Bretagne. En effet une personne de confiance lui ayant un jour demandé s'il songeoit à se faire Duc de Bretagne, il lui répondit : Je ne sçais pas si c'est un songe, mais il y a plus de dix ans qu'il dure.

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 123
à cause de sa longueur, que parce qu'il
est assez public, & que d'ailleurs de-
puis sa révocation il n'est plus d'usage
dans le Royaume.

La concession de cet Edit fut suivie
de la conclusion de la Paix avec l'Es-
pagne : Elle fut signée, ratifiée, &
publiée quelque temps après au grand
mécontentement des Anglois & des
Etats des Provinces-Unies qui ne vou-
lurent point y être compris : secondez
du Duc de Bouillon & de quelques au-
tres Seigneurs Huguenots, ils s'y op-
posèrent de tout leur pouvoir ; mais
l'intérêt de l'Etat l'emporta sur ces
considérations étrangères, qui en ef-
fet n'étoient pas comparables aux
avantages qu'on espéroit de la Paix.
On ne dira rien de ce Traité conclu à
Vervins, sinon que le Duc de Bouil-
lon y fut compris, comme Allié de la
France, en qualité de *Seigneur de Se-*
dan. Avant la conclusion, & pendant
qu'on y travailloit, le Comte de Mau-
levrier de la Maison de la Mark, secon-
dé des Espagnols, fit une entreprise
sur Sedan où il avoit ménagé des in-
telligences ; mais le Duc de Bouillon
avoit donné par-tout de si bons or-
dres, qu'elle fut découverte. Tous

De Thou
Liv. 120.
p. 183.

ceux qui l'avoient favorisée furent taillez en pièces , ou pendus ; & le Comte de Maulevrier n'en remporta que la disgrâce du Roy. Il ne lui pardonna jamais de s'être prévalu des forces de ses Ennemis pour attaquer un Prince qui étoit sous sa protection.

Si l'on en croit le Duc de Sully dans ses Mémoires , il parut pendant la négociation de l'Edit de Nantes , que le Duc de Bouillon avoit deux choses en vûe : la premiere , que son Eglise de Sedan fût aggrégée au corps des Eglises Calvinistes de France , & jouït des mêmes droits : la seconde , nonobstant cela , de se faire reconnoître pour Prince Etranger. Pour y parvenir , il pensoit à faire de Sedan un Fief de l'Empire pour s'assurer un rang en France , & éviter par-là les contestations sur le pas & sur la préseance auxquelles il se voïoit souvent exposé. Mais le Roy qui en prévint les conséquences, refusa absolument l'article par lequel il prétendoit se procurer ces deux avantages.

La Paix faite avec l'Espagne , & l'Edit accordé aux Calvinistes aiant rétabli l'ordre & la tranquillité dans

tout le Royaume, chacun ne pensa plus qu'à régler ses affaires particulieres , & à rétablir ce que la Guerre avoit ou détruit ou altéré. Les Grands moins occupez que les autres de ces sortes de choses , s'attacherent à la Cour , & ne penserent plus pour la plûpart qu'à jouir des plaisirs que l'humeur du Roy portée à la galanterie y offroit à tous ceux qui croïoient n'avoir rien de mieux à faire. Le Duc de Bouillon ne fut pas de ce nombre ; il partit pour l'Auvergne ; il fut ensuite dans le Limosin donner ordre à ses affaires ; puis à Sedan , où les troubles arrivez à l'occasion de l'entreprise du Comte de Maulevrier (dont on vient de parler) rendoient sa présence nécessaire.

Pendant le séjour qu'il y fit , il arriva bien des choses qu'on se croit obligé de rapporter , parce qu'elles sont liées avec son Histoire, & qu'elles servent à l'intelligence de plusieurs faits importans où il est entré , & qui font partie de sa Vie. Un des premiers fruits de la Paix fut le Mariage de la Princesse Catherine, sœur du Roy, avec Henry Duc de Bar, fils aîné du Duc de Lorraine. Cette affaire fut suivie

L'an
1599.

d'une autre, qui eut d'étranges suites par rapport au Duc de Bouillon en particulier.

Lorsqu'on traitoit de la Paix à Vervins ; sur la contestation qui étoit entre le Roy & le Duc de Savoye touchant le Marquisat de Saluces que ce dernier avoit usurpé sur la France pendant les Guerres civiles , on convint qu'on s'en rapporteroit au jugement du Pape , & que les Parties intéressées s'en tiendroient à ce que Sa Sainteté auroit décidé. Cette affaire qui n'avoit pu être terminée à Vervins , fut donc portée à Rome. Pendant qu'on l'y examinait , le Duc fut averti que le jugement du Pape ne lui seroit pas favorable , & qu'il seroit condamné à la restitution du Marquisat. C'est ce qui ne convenoit point à ce Prince qui , à quelque prix que ce fût , vouloit le retenir. Il résolut donc de prévenir le jugement du Pape , & de venir en France traiter lui-même cette affaire avec le Roy. Il le fit proposer à Sa Majesté ; & sur le consentement qu'elle y donna, le Duc Charles Emmanuel se rendit à Paris , persuadé qu'il y seroit traité plus favorablement qu'à Rome. Il étoit le Prince du monde

qui se laissoit le moins gouverner par les femmes , & il croïoit que rien n'étoit plus dangereux que de s'y livrer. Mais comme il sçavoit que le Roy n'étoit pas de son caractère ; & que le traité fait avec le Duc de Mercœur par l'entremise de la Duchesse de Beaufort , Gabrielle d'Estrées , lui avoit appris qu'elle pouvoit tout sur l'esprit de Sa Majesté , il l'avoit gagnée , & il comptoit qu'il obtiendrait du Roy par son crédit tout ce qu'il pourroit souhaiter. Il supposoit encore qu'en répandant à la Cour beaucoup d'argent, il s'y feroit des amis, & qu'il lui seroit aisé de gagner ceux du Conseil du Roy , en qui Sa Majesté avoit le plus de confiance , & dont elle suivoit d'ordinaire les sentimens. Enfin ce Prince comptoit sur lui-même ; il étoit d'un génie profond , très-habile & très-versé dans les négociations , très-instruit de ses intérêts , & des moïens qui le pouvoient conduire à ses fins ; sur-tout il se connoissoit parfaitement en hommes. Personne ne sçavoit mieux que lui les prendre par leur foible , & les amener au point qu'il s'étoit proposé. Un Prince de ce caractère avoit raison de ne se fier

De Thou
Liv. 123.
p. 887.
& 888.

204 HISTOIRE DE HENRY
qu'à lui-même d'un traité aussi important que celui dont il s'agissoit.

De Thou
Ibid.

Il vint en France apparemment avec un véritable dessein de le conclurre. Mais il trouva les Grands si disposez à de nouvelles broüilleries, quoique la Cour parût fort paisible, qu'il résolut de profiter de ces dispositions, & de jetter le Roy dans de si grands embarras, qu'il ne fût pas en état de retirer par force le Marquisat de Saluces de ses mains. C'étoit tout ce que le Duc appréhendoit. Cette apparence tranquille de la Cour n'imposa donc point au Duc de Savoye; il s'apperçut qu'une grande partie des Catholiques ne croïoit pas que la conversion du Roy fût sincere; que les Huguenots (quelques avantages que le Roy leur eût accordez) n'étoient pas contens; & qu'ils étoient toujours entêtez du dessein d'établir au milieu de la France un Etat populaire sur le modele des Provinces-Unies. Il pénétra que les Grands de l'une & de l'autre Religion, qui avoient suivi le parti du Roy avant qu'il fût paisible possesseur de la Couronne, étoient très-mécontens des grands établissemens qu'il avoit ac-

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 205
cordez aux Seigneurs du parti de la Ligue, & qu'ils disoient entre eux qu'il traitoit mieux ses ennemis, que ses amis & ses plus fideles serviteurs. Le Duc de Savoye découvrit de plus que le Roy d'Espagne avoit encore en France des Partisans qui lui étoient attachez par des pensions qu'on leur païoit exactement; qu'en un mot la plûpart des Seigneurs de France formoient de grands projets sur ce que le Roy prétendoit que son Mariage avec Marguerite de Valois étoit nul; sur ce que son attachement pour ses maîtresses l'empêchoit de se marier; sur ce qu'il n'avoit point d'enfans légitimes; sur ce que la conclusion de la Paix l'avoit obligé de désarmer; sur ce que son épargne étoit épuisée; sur ce que l'état où étoit la France ne lui permettoit pas de la remplir; enfin sur ce que la Paix qu'il avoit faite avec l'Espagne, avoit éloigné de lui ses anciens Alliez, & rempli la France de gens sans emploi, accoûtumés aux troubles, & qui ne pouvoient demeurer en repos.

Ces dispositions étoient les fruits de l'oïveté, suite dangereuse mais presque inséparable de la Paix, sur-

tout à la sortie des Guerres civiles, où les esprits accoutumés aux partialitez & à la licence ne peuvent presque plus s'en passer. C'est ce qui peut servir à justifier le conseil qu'avoit donné le Duc de Bouillon de déclarer la Guerre à l'Espagne, afin qu'une Guerre étrangere consumât les mauvaises humeurs de l'Etat, dont le corps politique couroit risque d'être accablé. En effet si le Roy fût demeuré armé, l'on n'eût pas pensé à faire, & encore moins à exécuter les projets dont on va parler.

Quoiqu'il en soit, celui des Seigneurs de France qui dissimuloit le moins son mécontentement, & qui en parloit le plus librement avec ses amis, étoit le Maréchal de Biron. C'étoit un homme présomptueux, colere, emporté, entêté de son mérite, & des grands services que son Pere & lui avoient rendus au Roy, ambitieux à l'excès, difficile à contenter; & qui se croïoit au-dessus des recompenses que le Roy lui avoit données, ou même qu'il pouvoit lui donner. Au reste grand-homme de Guerre, actif, vigilant, laborieux & d'une valeur très-distinguée; en sorte qu'on pouvoit dire

De Thou
Ibid.

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 207
 dire de lui ce que Tite-Live a dit
 d'Annibal , qu'il rassembloit en lui
 quantité de bonnes & de mauvaises
 qualitez , & que les vertus & les vi-
 ces sembloient se le disputer. Le Duc
 de Savoye qui connoissoit par lui-mê-
 me le caractère du Maréchal de Biron,
 n'eut pas plutôt appris ses sentimens
 & ses dispositions, qu'il le jugea l'hom-
 me du monde le plus propre pour l'é-
 xécution de ses desseins , & s'attacha
 à le gagner. Il se servit pour cela du
 ministère de Jacques Lafin ; c'étoit
 un homme de qualité de Bourgogne ,
 du Diocèse d'Autun , d'un esprit ca-
 pable de toute sorte d'intrigues ; mais
 il étoit sans foi , sans honneur , & tou-
 jours prêt à prendre les plus mauvais
 partis. Le Roy qui connoissoit son ca-
 ractere, s'en défioit, & le faisoit obser-
 ver. Il étoit alors à Paris ; le Maréchal
 de Biron dont il se disoit parent , l'y
 avoit attiré , & sous ce prétexte de pa-
 renté Lafin avoit gagné sa confiance.
 Ce fut sur lui que le Duc de Savoye
 jeta les yeux pour gagner Biron , &
 pour le mettre dans ses interêts. L'ar-
 tifice dont Lafin se servit pour y réus-
 sir , fut de lui faire quantité de faux
 rapports qui ne pouvoient servir qu'à

De Thou
Liv. 128.
P. 1024.

l'aigrir contre le Roy, & à le détacher de son service. Il lui dit que le Roy parloit fort-mal de lui ; qu'il avoit dit en plus d'une occasion qu'il n'étoit qu'un faux brave ; qu'il n'avoit de la valeur que lorsqu'il avoit des témoins de ses actions ; que lorsqu'il n'en avoit point , il sçavoit ménager sa vie comme un autre ; qu'il mettoit Lavardin beaucoup au-dessus de lui ; que c'étoit son héros , & qu'il n'y avoit que lui dont il dît du bien. Lafin ajouta qu'il sçavoit ce qu'il lui disoit, du Duc de Savoye même ; que ce Prince le lui avoit dit en confidence , & sous un fort grand secret.

Il n'en fallut pas davantage pour mettre Biron hors de lui-même. C'étoit l'attaquer par son endroit le plus sensible ; aussi alla-t-il jusqu'aux derniers emportemens contre le Roy. C'étoit où Lafin vouloit l'amener. Il profita de son emportement , & il lui dit , que puisque le Roy paioit tant de services qu'il lui avoit rendus , d'une si noire ingratitude, il ne pouvoit plus compter sur lui ; qu'il devoit penser à se faire un autre appui , & tourner toutes ses vûes du côté du Roy d'Espagne & du Duc de Savoye. Une pareille

proposition eût autrefois fait horreur à Biron, & Lafin lui-même n'eût pas osé la lui faire; mais un homme livré à sa passion, & qui n'écoute plus ni le devoir ni la raison, est capable de tout. Lafin profitant de la mauvaise disposition où étoit Biron, ajouta (pour achever de le déterminer à prendre le mauvais parti qu'il lui proposoit) que le Duc de Savoye qui se connoissoit autant en mérite, que le Roy s'y connoissoit peu, avoit pour lui les sentimens du monde les plus avantageux; qu'il le mettoit beaucoup au-dessus de tout ce qu'il y avoit en France de Seigneurs les plus distinguez. « Jugez-
 en vous-même (continua Lafin) il
 pense à vous donner sa fille en maria-
 ge, & il ne tiendra qu'à vous d'être
 son gendre, il m'a chargé de vous en
 faire la proposition. »

Une offre si avantageuse & si peu attendue acheva d'aveugler Biron, il ne se connut plus. Son ambition flattée par un endroit si délicat, l'emporta sur toute autre considération. Il se livra à Lafin, & lui fit connoître qu'à ce prix-là il n'y avoit rien qu'on ne dût attendre de lui. Un homme moins méchant que Lafin s'en fût te-

De Thos
 Ibid,

nu-là ; mais comme il avoit deſſein de
 broüiller Biron ſans retour avec le
 Roy , & de le porter aux dernieres
 extrémitez , il ajoûta que le Duc de
 Savoye aiant preſenti le Roy ſur le
 deſſein qu'il avoit de lui donner ſa fil-
 le , le Roy n'avoit rien épargné pour
 l'en détourner ; qu'il lui avoit dit qu'il
 y avoit plus de cinquante Maisons
 dans ſon Royaume qui l'emportoient
 ſur Biron pour la naiſſance , pour les
 richelſſes , & pour le rang ; que Bi-
 ron étoit un homme emporté & ſans
 égards , dont la Princeſſe ſa fille auroit
 fort à ſouffrir ; qu'en un mot il étoit
 trop vieux ; qu'il ne convenoit point à
 une jeune fille de dix à douze ans , &
 qu'il ne pourroit pas faire un mariage
 „ plus mal aſſorti. „ Voilà (continua
 „ Laſin) comme le Roy vous traite.
 „ Cependant le Duc de Savoye qui vous
 „ eſtime au-delà de tout ce que je pour-
 „ rois vous dire , & qui déteſte dans ſon
 „ cœur l'ingratitude du Roy , n'en eſt
 „ pas moins dans le deſſein de vous don-
 „ ner ſa fille. „

Si Biron eût conſervé juſques-là
 quelque modération , un diſcours ſi
 empoisonné n'eût été que trop capa-
 ble de la lui faire perdre. Il n'en fal-

loit pas tant à un homme qui ne se possédoit plus , & qui se croïoit outragé par tous les endroits les plus sensibles. La présomption , la colere , la vengeance ne lui permirent pas de voir le peu de proportion qu'il y avoit de luy à l'alliance qu'on lui proposoit, & que le Duc de Savoye qui étoit le Prince du monde le plus intéressé, n'étoit pas d'humeur à faire sérieusement une pareille proposition. Il crut tout ce qu'on lui dit ; il se livra , il prit des mesures pour conférer avec le Duc de Savoye ; ils se virent ; ils convinrent de ce qu'ils avoient à faire. C'est ainsi que le Maréchal de Biron entra dans la conspiration dont on a tant parlé , & dont on va voir les suites par rapport au Duc de Bouillon.

Dès que le Duc de Savoye se vit assuré du Maréchal de Biron , & qu'il eut pris avec lui des mesures qu'il croïoit sûres pour engager dans sa conspiration les plus grands Seigneurs du Royaume , il ne pensa plus qu'à rompre le Traité commencé avec le Roy pour le Marquisat de Saluces. Il n'y avoit que deux voies pour terminer ce différend ; l'une étoit de restituer au Roy le Marquisat (c'est à quoi

L'an
1600.

le Duc ne pouvoit se résoudre) l'autre, de l'échanger contre la Bresse & d'autres Terres qui feroient à la bienfaisance du Roy, & qui pourroient faire une juste compensation. Le Roy donnoit assez dans ce dernier parti, & le Duc parut d'abord ne s'en pas éloigner. Mais comme il avoit résolu de rompre le Traité, il ne voulut faire l'échange qu'à condition que le Roy abandonneroit la protection de Geneve, & qu'il consentiroit qu'il fût valoir les droits qu'il prétendoit avoir sur cette petite république. C'est à quoi le Roy (comme le Duc l'avoit prévu) ne voulut jamais consentir. Sur cela le Traité fut rompu, & le Duc reprit le chemin du Piedmont.

De Thou
liv. 125.

Il n'y fut pas plutôt arrivé, que le Roy lui déclara la Guerre. Il mit en même temps deux Armées sur pied. L'une, sous le Commandement de Birron dont le Roy ne se défioit pas encore, devoit entrer dans le Comté de Bresse. L'autre, sous les Ordres de Lesdiguières, devoit attaquer la Savoye; le Roy marcha lui-même à cette double expédition. La présence du Roy, l'expérience & la valeur de Lesdiguières jetterent par-tout un si grand

DUC DE BOUILLON. Liv. V. 213
effroi , qu'en peu de mois toute la Savoye fut conquise. Du côté de la Bresse , comme Biron s'entendoit avec le Duc de Savoye , les choses n'allèrent pas si vite. Le Roy en conçût du soupçon , & se rendit lui-même en Bresse. Sa présence obligea cette Province à se soumettre , & le Roy s'en rendit le maître en fort peu de temps. Mais il éclaira si bien Biron , que la défiance qu'il avoit de sa conduite en augmenta ; ses soupçons se trouverent dans la suite fortifiez de quelques preuves. Le Roy étant à Lyon , s'en ouvrit à Biron même. Biron qui croïoit le Roy mieux instruit qu'il ne l'étoit en effet , lui avoua une partie de ses intelligences avec le Duc de Savoye , fit semblant de s'en repentir , lui en demanda pardon ; & le Roy le lui accorda , à la charge qu'il romproit toute correspondance avec le Duc. Biron le promit , mais il tint mal sa parole. Ce fut ce qui causa enfin sa perte.

Cependant le Roy aiant fait réflexion qu'avancant en âge , & n'aiant point d'enfans légitimes , son autorité en étoit d'autant plus mal-affermie , & que cet état où il se trouvoit, pou-

voit tirer à de dangereuses conséquences ; il envoya Sillery à Rome solliciter la dissolution de son mariage avec Marguerite de Valois. Comme cette Princesse y consentoit, le Roy l'obtint enfin ; & le même Sillery fut envoyé à Florence pour demander au nom du Roy Marie de Medicis, nièce du Grand-Duc. Il l'obtint ; cette Princesse se rendit en France quelque tems après, où son mariage avec le Roy fut célébré avec beaucoup de magnificence. Le Duc de Bouillon fut un de ceux qui contribua le plus à la conclusion de cette grande affaire. C'est ce qui paroît par deux lettres de remerciement que lui en fit le Grand-Duc, que l'on a entre les mains.

Ce Mariage fut encore suivi de la Paix avec le Duc de Savoye. Elle fut faite par la médiation du Cardinal Aldobrandin Légat du Pape. Il la conclut aux conditions que le Roy avoit proposées, c'est-à-dire, que le Marquisat de Saluces fût échangé contre la Bresse, le Bugey, Veromey, & la Baronie de Gex ; & que le Duc de Savoye cédât tout ce qu'il possédoit le long du Rhône, depuis la sortie de ce fleuve du Lac de Geneve qu'il tra-

verse d'un bout à l'autre. Mais le Duc de Savoye , pour avoir fait sa Paix avec le Roy , ne perdit point la mauvaise volonté qu'il avoit contre luy ; il ne rabattit rien de ses projets contre la France ; & par l'entremise de La-fin il entretint toujours ses correspondances avec le Maréchal de Biron. Le Roy en eut enfin du soupçon , & il reçût des avis certains qu'il se faisoit des mouvemens dans la Guyenne , dans le Limosin & dans le Perigord , où Biron avoit de grandes alliances & beaucoup de Partisans qui pouvoient agir pour lui , pendant que , pour traiter de plus près avec le Duc de Savoye , il faisoit sa résidence dans son Gouvernement de Bourgogne.

L'an
1601.

De Thou
Liv. 128.

Le Roy ne négligea point ces avis , il partit aussi-tôt pour aller en personne faire la visite de ces Provinces. Lorsqu'il fut arrivé à Blois , le Duc de Bouillon l'y vint joindre dans le dessein de l'accompagner dans son voiage. Mais les choses n'étoient plus entre le Roy & lui sur le pied où il les avoit laissées lorsqu'il étoit parti de la Cour. Le Marquis de Rosny avoit pris sa place dans la confiance du Roy ; il étoit même son ennemi se-

cret : du moins le Duc de Bouillon le pensoit-il ainsi , & il croïoit en avoir des preuves. Plusieurs des plus grands Seigneurs de la Cour , jaloux de la faveur & de la haute estime qu'il s'étoit acquise , s'étoient déclarez contre lui. Ils avoient rempli l'esprit du Roy de soupçons sur sa conduite , comme s'il eût cabalé dans les Provinces , & fomenté les mécontentemens des Calvinistes dans la vûe de s'en rendre le Chef. C'étoit en effet son grand dessein.

Le Roy qui connoissoit son cœur & son attachement pour lui , ne le soupçonna pas d'abord d'intelligence avec ses ennemis ; mais il ne put s'empêcher d'avoir pour suspect de ce qu'étoit à Turenne , il ne l'avoit point averti de ce qui se passoit dans le Limosin & dans les Provinces voisines. Le Mariage du Roy & la naissance du Dauphin avoient affermi son autorité ; & quoiqu'il fût toujours le meilleur Prince du monde , il en usoit avec les Grands avec plus de fermeté , qu'il n'avoit coûtume de faire avant la Paix.

Ainsi lorsqu'il se vit seul avec le Duc de Bouillon , il lui témoigna avec aigreur qu'il n'étoit pas content de lui ;

L'an
1602.

De Thén
Ibid.

qu'étant aussi considéré qu'il l'étoit dans la Guyenne & dans les Provinces voisines, il ne se pouvoit pas faire qu'il ne sçût mieux qu'un autre tout ce qui s'y passoit; que cependant il ne l'en avoit point averti. Le Duc de Bouillon qui n'avoit jamais essuié de pareils reproches de la part du Roy, s'en tint fort offensé, & il lui répondit d'une manière qui augmenta les soupçons de Sa Majesté. Le Roy dissimula, & le Duc de Bouillon l'accompagna jusqu'à Poitiers. Dans cette Ville le Roy eut encore avec lui un entretien particulier, dont il fut plus mal satisfait que du premier. Mais ce qui acheva d'aliéner le Roy de lui, fut que Sa Majesté aiant fait dessein de n'aller pas plus loin, & de s'en retourner à Fontainebleau; le Duc au lieu de l'y accompagner, comme le Roy s'y étoit attendu, s'en alla à Turenne, c'est-à-dire, dans le Limosin dont le Roy eût souhaité qu'il se fût éloigné au moins pour quelque temps.

Tout le monde fut surpris de ce que le Roy ne continuoit pas son voiage, & n'alloit pas jusques en Guyenne, comme l'on s'y étoit attendu, & comme c'étoit son dessein avant de partir

de Paris. Mais Sa Majesté crut ne devoir pas s'éloigner davantage dans une conjoncture pareille à celle où il se trouvoit. Voici quel fut le sujet de son retour.

L'on a vû ci-dessus que Lafin n'étoit pas seulement le complice , mais qu'il étoit même l'auteur de la conspiration du Maréchal de Biron. Tout s'étoit conduit jusques alors par ses intrigues ; il avoit eu part à tout , & il avoit été , pour ainsi dire , l'ame de cette malheureuse négociation. Mais s'il étoit l'homme du monde le plus intrigant , il étoit aussi le plus défiant. Il crut s'appercevoir que le Duc de Savoye & Biron n'avoient plus tant de confiance en lui ; & c'est la vérité que le Baron de Luz l'emportoit sur lui dans l'estime du Maréchal , & qu'il faisoit tous les jours de nouveaux progrès dans sa confiance aux dépens de Lafin. Il n'en fallut pas davantage pour porter ce méchant homme à perdre Biron. Voici la manière dont il s'y prit.

Comme le Roy étoit sur son départ pour le voïage dont on vient de parler , il lui demanda une audience secrète. L'ayant obtenüe sur le champ,

il se jetta aux pieds du Roy , & lui dit que s'il vouloit lui pardonner , & lui faire grace de la vie , il lui découvriroit des choses de la dernière importance , où il n'y alloit rien moins que de sa Couronne & de sa vie. Le Roy lui ayant promis l'un & l'autre , il lui découvrit toute la conspiration de Biron , & lui en fit voir les preuves écrites de la main même du Maréchal. Il lui avoit fait accroire qu'il les avoit brûlées , mais il n'en avoit rien fait , & il les avoit gardées pour s'en servir contre lui en cas de besoin. A la vûe de preuves si convaincantes , le Roy qui ne pouvoit plus douter des mauvais desseins de Biron , assûra Laffin tout de nouveau de sa grace ; mais ce fut à condition qu'il engageroit le Maréchal qui ne se défioit encore de rien , à se rendre à la Cour ; & qu'il remettrait les preuves par écrit qu'il lui avoit fait voir entre les mains du Chancelier ; Laffin promit au Roy l'un & l'autre , & il tint parole.

Après une découverte de cette importance , le Roy auroit bien voulu se dispenser du voiage dont on vient de parler , & le Duc de Bouillon auroit apparemment évité bien des chagrins

s'il l'eût rompu ; mais comme il avoit fait trop de bruit , le Roy résolut au moins de l'abreger , ce fut ce qu'il obligea de revenir si promptement. Le Roy ne fut pas plutôt de retour à Fontainebleau , qu'il manda au Maréchal de Biron de se rendre auprès de lui pour des affaires sur lesquelles il avoit besoin de ses conseils. Biron qui commençoit à se défier , hésita s'il obéiroit ; mais rassuré & séduit par les artifices de Lafin , il obéit enfin , & vint à la Cour. S'il ne l'eût pas fait volontairement , il y eût été contraint : car le Roy avoit donné de si bons ordres , qu'il ne pouvoit plus lui échapper.

Quand le Roy l'eut en son pouvoir , il résolut de ne le pas traiter à la rigueur. Il le vit en particulier , il lui fit connoître qu'il sçavoit tous ses mauvais desseins , & lui promit sa grâce s'il vouloit les lui avouer , & recourir à sa clémence. Biron qui croioit que les preuves avoient été brûlées , comme Lafin l'en avoit encore assuré depuis peu , s'obstina à tout nier , & par-là il obligea le Roy à le faire arrêter , à l'envoier à la Bastille , & l'abandonner à la rigueur des Loix. Ce qui enfin lui coûta la vie.

Il seroit trop long , par rapport à l'Histoire du Duc de Bouillon , d'entrer dans tout le détail & dans toutes les preuves de cette conspiration. L'on dira seulement en général que le dessein étoit de réduire toutes les Provinces de France en autant de Souverainetés dont chaque Gouverneur devoit se rendre le maître. Tous les autres devoient concourir à l'y maintenir. Le Maréchal de Biron devoit avoir pour sa part le Duché de Bourgogne , la Franche-Comté , & le Comté de Charolois que le Roy d'Espagne lui donnoit , avec une de ses filles qu'il devoit épouser ; ou s'il épousoit une des filles du Duc de Savoye , ce Prince lui cederait la Bresse pour sa dot , & l'aideroit à s'en rendre maître & à s'y maintenir. L'on doit encore ajouter par rapport au Duc de Bouillon , que dans tout le procès du Maréchal de Biron , on ne voit aucune preuve que ce Duc soit entré dans la conspiration. Ce ne fut qu'après qu'il eut été exécuté qu'on commença à l'en soupçonner. Voici quelle en fut l'occasion.

Lorsque le Roy fit conduire à la Bastille le Maréchal de Biron , il fit

arrêter en même temps Charles de Valois Comte d'Auvergne, fils naturel de Charles IX. qui étoit accusé d'avoir part à sa conspiration. Comme l'obstination du Maréchal à tout nier n'avoit servi qu'à le perdre, les amis du Comte d'Auvergne lui conseillèrent d'avoir recours à la clémence du Roy, & de lui découvrir ses complices, & tout ce qu'il sçavoit de la conspiration. Le Comte suivit ce conseil : de criminel qu'il étoit, il devint délateur & accusateur. Mais il n'est pas sans apparence, que pour obtenir sa grace & se rendre nécessaire, il chargea bien des gens qui n'avoient peut-être point de part à ses mauvais desseins. Il est certain du moins qu'il n'étoit pas assez scrupuleux pour ne le pas faire dans une occasion où il s'agissoit de sauver sa vie. Quoiqu'il en soit, ce fut par cette voie qu'il obtint sa grace, & qu'il recouvra sa liberté. On ne sçait point certainement si le Duc de Bouillon fut un de ceux qu'il accusa (car sa déposition fut tenue fort secrète) mais il est vrai que ce n'est que depuis ce temps-là que le Roy parut persuadé que le Duc étoit entré dans la conspi-

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 223
ration du Maréchal de Biron. On ne prétend point faire ici son apologie. Le Duc de Bouillon étoit capable de faire des fautes, quoiqu'il en fût peut-être moins capable qu'un autre. Mais comme les regles les plus exactes de l'histoire permettent de le décharger d'un crime dont, quelque recherche qu'on en ait faite, l'on n'a point trouvé de preuves convainquantes; l'on croit devoir rapporter ici tout ce qui peut servir à sa justification.

L'on a déjà remarqué que le Roy n'avoit pas trouvé bon que le Duc de Bouillon, après l'entretien particulier qu'il avoit eu avec lui à Poitiers, au lieu de l'accompagner à Fontainebleau, se fût retiré à Turenne. Comme il n'étoit pas content de lui, & qu'il soupçonnoit sa conduite, il l'y voïoit avec peine. Ses amis même lui avoient conseillé d'en sortir; mais le Duc leur avoit répondu que dans la situation où les choses étoient à la Cour, il ne pouvoit y aller avec honneur; que le Roy étoit obsédé par ses ennemis; qu'on l'avertissoit tous les jours des projets qu'on faisoit contre lui; que dans un temps aussi rempli de soupçons, il se rendroit suspect en

se retirant à Sedan ; qu'ainsi il ne pouvoit mieux faire que de demeurer à Turenne ; que ce Château étoit situé au milieu des Provinces dont le Roy étoit le maître ; que c'étoit sa demeure ordinaire lors qu'il étoit en France , & qu'il n'étoit pas à la Cour. Le Duc de Boiillon y demeura donc , & il s'y occupoit de ses affaires , lors qu'il reçut une lettre écrite de la main du Roy , dattée du 14. Novembre , par laquelle il lui mandoit de se rendre auprès de lui. Son premier mouvement fut d'obéir , & il en assûra le Roy dans la réponse qu'il lui fit. Mais aiant été averti qu'on l'accusoit d'être entré dans la conspiration du Maréchal de Biron , il changea de résolution , & partit pour le Languedoc dans le dessein de se rendre à Castres.

Avant que d'y arriver , il écrivit le 30. Novembre 1602. au Roy, de Saint Ceré. Dans cette lettre il le prie de le dispenser de se rendre auprès de lui, sur ce qu'il a appris qu'il étoit accusé d'avoir eu part aux mauvais desseins du Maréchal de Biron, & qu'il avoit tout à craindre de ses accusateurs , de ses ennemis , de ses envieux , & même de bien des gens qui faisoient semblant

L'an
1602.

De Tho-
liv. 128.
p. 1030

Mémoi-
res de
Villeroy
3. partie.

DUC DE BOUILLON. Liv. V. 225
d'être de ses amis. Il le conjure de
faire réflexion que la faveur, les
bienfaits & la confiance du Prince
sont une espece de crime que des
Courtisans jaloux ne pardonnent ja-
mais ; qu'ils regardent la ruine de
leurs concurrens comme le moïen
le plus sûr de s'élever ; & que les
plus grands crimes ne leur coû-
toient rien, quand il s'agissoit de dé-
truire ce qu'ils regardoient comme un
obstacle à leur fortune. Il le supplie
de ne point regarder le refus qu'il fait
de se rendre à la Cour, comme une
preuve qu'il se sente coupable d'un
aussi grand crime que celui de Biron ;
de faire attention à ses services, à l'at-
tachement inviolable qu'il a toujours
eu pour sa personne, aux preuves qu'il
a été assez heureux de lui en donner,
à son esprit, à son cœur qui lui sont si
connus : qu'il juge lui-même si tout
cela est compatible avec le détestable
complot dans lequel on le fait entrer.
Il parle ensuite de ses accusateurs
comme de gens sans foy, sans cons-
cience & sans honneur, dont un hom-
me, quelque innocent qu'il puisse être,
a tout à craindre. Il dit que n'ayant
pas appréhendé de s'engager dans le

plus grand de tous les crimes en conspirant contre leur Roy légitime, contre le meilleur de tous les Princes, à qui ils sont redevables de tout ce qu'ils sont, seulement pour rendre leur fortune meilleure, il n'y a rien qu'ils ne soient capables de faire pour sauver leur vie; qu'ils croient diminuer l'atrocité de leur crime, en se donnant d'illustres complices; & qu'en se confondant avec eux, le Roy se résoudra plutôt à les sauver, qu'à envelopper dans leur perte tant de personnes distinguées par leur naissance, par leur rang, & par les services qu'ils ont rendus, ou qu'ils sont capables de rendre à l'Etat.

Le Duc ajoute ensuite, que quoique ses accusateurs soient recusables par cela même, qu'ils se sont rendus infâmes en conspirant contre sa Majesté, il ne refuse pas de se justifier, mais qu'il prie le Roy de ne point prendre pour des convictions de simples accusations verbales; qu'il est bien sûr qu'elles ne seront appuyées d'aucune preuve par écrit, ni de ce qui pourroit faire impression sur des personnes équitables & non prévenues. Il ajoute encore, que comme la haine de la

Religion qu'il professe, pourroit bien être un des motifs de l'accusation & du dessein qu'on a de le perdre; il supplie Sa Majesté de ne lui point donner des Catholiques pour Juges, d'agréer qu'il aille se justifier a la Chambre de Castres, établie expressément pour juger ceux de sa Religion, & de ne pas refuser à un des premiers Officiers de sa Couronne l'usage d'un privilege dont les moindres de ses Sujets sont en possession, & dont ils jouissent tous les jours. Enfin le Duc de Bouillon ajoute qu'il est parti pour Castres, parce qu'il est persuadé que Sa Majesté ne désapprouvera pas qu'il aille s'y justifier. Quoique le Duc de Bouillon ne fût pas peut-être aussi coupable que ses ennemis le prétendoient, il n'étoit pas aussi innocent qu'il affectoit de le paroître. C'est ce que l'on verra dans la suite de cette histoire.

Le Roy regarda le refus que faisoit le Duc de Bouillon de se rendre auprès de lui, comme une preuve qu'il se sentoit coupable. Cependant dès qu'il eut reçu sa lettre, il lui répondit de sa main, qu'il n'étoit point question de lui donner des Juges de ri-

gueur ; qu'il ne s'agissoit que de s'éclaircir avec lui en particulier & sans témoins des soupçons qu'on avoit sur sa conduite ; qu'il auroit à faire à un Roy qui l'aimoit , & qui ne souhaitoit rien tant que de le trouver innocent. Que cet éclaircissement étoit d'autant plus nécessaire , qu'il ne pouvoit s'en rapporter à des lettres écrites de si loin ; qu'autrement il n'y avoit point de coupable qui ne se prétendît innocent , & qu'il seroit impossible de le convaincre , si on s'en tenoit à ce qu'il voudroit nier ou avouer. Le Roy ajouta que la Chambre de Castres n'étoit pas compétante pour connoître de son affaire ; qu'ainsi il ne pouvoit approuver qu'il allât s'y justifier.

Le Duc de Bouillon qui avoit prévu cette réponse, l'avoit prévenue. Il s'étoit rendu à Castres , & avoit présenté une Requête à la Chambre , par laquelle il demandoit d'être reçu à ses faits justificatifs , & qu'on pourvût à sa sûreté , en lui accordant un Arrêt qui , en témoignant qu'il s'étoit présenté en jugement , empêcheroit qu'il ne pût être condamné par contumace. Cette Requête causa de grandes contestations dans la Chambre ; les uns

prétendoient qu'elle étoit compétente pour recevoir les justifications du Duc de Bouillon ; les autres soutenoient le contraire. Avant qu'ils fussent d'accord, Jacques Dufaur envoyé de Toulouse, leur signifia, de la part du Roy, leur incompétence, & leur défendit de passer outre. La Chambre obéit, & renvoia le Duc de Bouillon pardevant les Juges qui seroient nommez par le Roy. Néanmoins elle lui accorda pour sa sûreté un acte dans toutes les formes, qui faisoit foi qu'il s'étoit présenté à la Chambre de Castres, pour s'y justifier sur les accusations intentées contre lui, sa comparution fondée sur ce qu'il avoit cru la Chambre compétente, parce qu'elle étoit membre du Parlement de Toulouse, & que les terres de la Vicomté de Turenne où il faisoit souvent sa résidence, étoient de son ressort. Le Roy trouva fort mauvais que la Chambre de Castres eût accordé cet acte au Duc de Bouillon.

Cependant le Duc ne s'en trouva pas moins embarrassé : car il apprit dans ce même temps que le Roy avoit envoyé le Fevre de Caumartin, Premier Président du Grand-Conseil, pour

De Thou
Ibid.

le faire arrêter. Cette nouvelle lui fit prendre la résolution de sortir de France. Mais il déclara auparavant à tous ses amis , & particulièrement au Duc de Ventadour, Lieutenant Général du Languedoc , & à Lefdiguieres qui commandoit pour le Roy dans le Dauphiné ; que c'étoit à regret qu'il faisoit cette démarche ; qu'il ne quittoit point le Royaume , parce qu'il se sentoît coupable de quelque crime envers le Roy ; mais parce qu'il ne pouvoit pas y demeurer plus long-temps sans courir risque de sa vie ou de sa liberté , & qu'il seroit toujours prêt à se justifier , lors qu'il plairoit au Roy de lui donner des Juges qui ne lui fussent point suspects , & qu'il n'eût pas lieu de recuser.

De Thour En passant par Montpellier , il y fit
 Liv. 128. la même déclaration devant une nom-
 P. 1030 breuse assemblée de Calvinistes. Il y protesta hautement de son innocence & de la disposition où il étoit de se justifier , quand il plairoit au Roy de lui donner des Juges que leur prévention ne rendît point recusables. Il y insinua avec beaucoup d'adresse , que la Religion qui lui étoit commune avec eux , pouvoit bien lui avoir attiré

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 231
 tiré la disgrâce qui le forçoit à se
 bannir lui-même pour un temps du
 Royaume ; qu'on commençoit par lui
 à faire à la Religion Catholique des
 sacrifices dont on connoissoit bien les
 motifs & les auteurs ; qu'on s'adres-
 soit à une personne de son rang, pour
 faire comprendre aux autres qu'on
 n'épargneroit personne , & qu'il fal-
 loit abandonner un parti que Rome
 & tous ceux qui suivoient ses maxi-
 mes , ne cesseroient jamais de perse-
 cuter. Le Duc de Bouillon pria en-
 suite l'Assemblée de se joindre à lui ,
 pour obtenir du Roy qu'il lui plût de
 lui permettre de se justifier devant
 telle Chambre de l'Edit qu'il vou-
 droit bien lui marquer ; & qu'il ne
 permît pas que l'Edit de Nantes fût
 violé en sa personne dans un point si
 important , & dont dépendoit la
 sûreté publique, presque dans le même
 temps qu'il avoit été accordé & vé-
 rifié dans tous les Parlemens du
 Royaume.

Ce discours fait par un homme du
 rang, du mérite & de l'autorité du
 Duc de Bouillon dans le parti Calvi-
 niste, fit une si forte impression sur
 l'assemblée, qu'il craignit lui-même

qu'elle n'allât trop loin, & que sa considération n'attirât un renouvellement des anciens troubles, dont il ne vouloit être ni l'auteur, ni l'occasion. Ce fut ce qui l'obligea de reprendre la parole, pour exhorter l'assemblée à ne rien faire qui pût troubler la tranquillité publique, & renouveler les Guerres civiles. Il dit qu'il lui demandoit à la vérité son intercession auprès de Sa Majesté; mais qu'il falloit qu'elle fût modeste & respectueuse, telle enfin que le Roy ne pût pas s'en choquer; qu'on réussissoit bien mieux par cette voie, que par des manieres trop pressantes, ou qui sentiroient la menace: qu'après tout le Roy pouvoit avoir été prévenu contre lui par ses ennemis, mais qu'il aimoit la justice, qu'il étoit ennemi de la violence, & qu'il ne doutoit point qu'il ne reconnût un jour son innocence. Après avoir ainsi mis l'assemblée dans ses intérêts, le Duc de Bouillon partit en diligence pour se retirer à Geneve. Dès qu'il y fut arrivé, il écrivit au Roy pour lui rendre compte des motifs qu'il avoient obligé de sortir du Royaume. Il y dit à peu près les mêmes choses que l'on a vûes dans la lettre écrite de Saint Ceré.

Aussi-tôt que l'on eut appris à Montpellier que le Duc de Bouillon étoit en lieu de sûreté, l'assemblée dont on vient de parler, donna ordre aux Députés qu'elle avoit à la Cour, d'agir en son nom auprès du Roy en faveur du Duc de Bouillon. Elle les chargea très-expressément de prier Sa Majesté de ne se point laisser prévenir par les ennemis du Duc ; de faire attention aux services qu'il lui avoit rendus si souvent, à sa fidélité si bien marquée en tant d'occasions, à ses biens prodigieux, à sa vie si souvent exposée pour les intérêts, aux grandes actions qu'il avoit faites dedans & dehors le Royaume, aux témoignages avantageux qu'elle en avoit elle-même rendus si souvent, enfin au peu d'apparence qu'il y avoit, qu'un Seigneur de son caractère, si zélé pour sa Religion, si ennemi de la politique des Espagnols, eût pu se résoudre à se liguier avec eux pour conspirer contre son Roy, contre un Prince pour lequel il n'avoit rien épargné, lors qu'il s'étoit agi de l'élever, & de le maintenir sur le Trône. Les mêmes Députés devoient encore représenter au Roy, que le Duc de Bouillon, quoiqu'il se

crût innocent, ne refuſoit pas de ſe juſtifier; qu'il demandoit même d'être entendu dans ſes faits juſtificatifs; mais qu'il ſupplioit Sa Majeſté que ce fût devant telle Chambre de l'Edit qu'il lui plairoit de nommer; que l'aſſemblée, que tous les Calviniſtes de France ſe joignoient à lui pour lui faire la même priere; qu'on ne pouvoit la leur refuſer ſans violer les Edits que le Roy même venoit de leur accorder, & ſans les livrer à des Juges altérez de leur ſang, & accoutumés à les regarder comme des victimes deſtinées à être immolées ſur les autels de Rome, & ſacrifiées à la Papauté. Les Députés avoient ordre d'uſer de ces dernières paroles pour faire entendre au Roy, que tout le parti Calviniſte regardoit l'affaire du Duc de Bouillon comme la ſienne, c'eſt-à-dire, comme une affaire de Religion.

Le Roy trouva fort mauvais qu'on lui eût fait une pareille Remonſtrance; mais il fut encore plus choqué de ce qu'on oſa lui préſenter en même temps une requête ſignée de toutes les Eglises Calviniſtes du Languedoc, par laquelle on ſoutenoit que ſans

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 235
violer l'Edit de Nantes, le Duc de
Bouillon ne pouvoit être jugé que par
une des Chambres de l'Edit.

Tant de contradictions dans une
affaire que le Roy avoit fort à cœur ,
contribuoient beaucoup à augmenter
son mécontentement contre le Duc
de Bouillon , & ses ennemis ne man-
quoient pas de s'en prévaloir pour
rendre son innocence suspecte : mais
elles servoient aussi à faire compren-
dre au Roy , que son affaire n'étoit
pas de nature à être renvoyée devant
des Juges choisis arbitrairement , &
prêts à suivre tout ce que des per-
sonnes puissantes , intéressées à sa per-
te, voudroient leur inspirer. Elles ser-
voient aussi à faire connoître à ses ac-
cusateurs qu'il avoit été plus aisé de
l'accuser , qu'il ne le seroit de le con-
vaincre ; & c'est ce que le Duc de
Bouillon avoit prétendu , en se mé-
nageant toutes les interventions dont
on vient de parler. Il avoit pour ma-
xime , qu'un Sujet doit éviter la pré-
sence du Prince lors qu'il est irrité
contre lui ; qu'il n'est rien que l'inno-
cence même n'ait à craindre d'un Sou-
verain prévenu ; & qu'il est rare qu'on
puisse sauver sa vie , quand on s'est

laissé mener jusques à perdre sa liberté : que du moins la réputation ne reste gueres sans flétrissure , & qu'on rachette le plus souvent sa vie au dépens de l'honneur & de la fortune. Le Duc de Bouillon étoit si pénétré de ces sentimens , & il les croïoit appuyez sur une expérience si constante, qu'il ne put jamais se résoudre à se livrer entre les mains du Roy avant que de s'être justifié , quoique personne ne fût plus persuadé que lui de sa justice & de sa clémence ; qu'il n'étoit pas Prince à se prétendre incapable d'être trompé , & à regarder une démarche faite par prévention & un mauvais engagement, comme un motif de n'en jamais revenir , & comme une raison décisive pour perdre un sujet , qui n'a que des raisons impuissantes à opposer à l'autorité souveraine. C'est ce qui le porta à sortir du Royaume, & à faire toutes les démarches qu'on a vûes , & qu'on verra dans la suite de son Histoire.

Cependant le Roy aiant fait réflexion que les Calvinistes prétendoient faire une affaire de Religion de l'accusation du Duc de Bouillon , il ne douta point qu'ils n'y fissent en-

trer la Reine d'Angleterre ; ce qui leur seroit d'autant plus aisé , qu'elle avoit une estime & une affection particulière pour l'accusé. Le Roy se faisoit un intérêt capital de ménager cette Princesse. Ce fut ce qui l'engagea à mander à de Harlay Beaumont son Ambassadeur auprès d'elle , de lui faire part de la prétendue conspiration du Duc de Boüillon , & de lui demander ses avis sur la conduite qu'il devoit garder dans une occasion , qui ressembloit si fort à ce qui venoit de se passer en Angleterre touchant le Comte d'Essex. Le Roy prétendoit par une démarche si obligeante , ou empêcher la Reine de s'intéresser à l'affaire du Duc de Boüillon , ou même la porter à lui donner des conseils semblables à ceux qu'elle avoit suivis à l'égard de la conspiration du Comte d'Essex : ce qui l'autoriseroit à agir contre le Duc de Boüillon , comme elle avoit fait contre le Comte , c'est-à-dire , à le faire condamner à la mort.

Mais cette habile Princesse qui vit bien que c'étoit ce qu'on prétendoit , & qui vouloit rendre un office d'amie au Duc de Boüillon , ne prit pas le

change. Au hazard de déplaire au Roy & de se broüiller avec lui , elle lui fit dire par l'Ambassadeur qu'elle avoit en France , qu'elle lui étoit d'autant plus obligée de la considération & de l'amitié qu'il lui témoignoît dans l'occasion dont il s'agissoit , que les Princes n'avoient pas coûtume de consulter leurs voisins sur la conduite qu'ils avoient à garder avec leurs sujets ; que cependant elle eût souhaité qu'il ne lui eût point demandé son avis sur l'affaire du Duc de Bouillon , parce qu'il lui sembloit qu'en le donnant , elle ne pouvoit éviter de tomber dans l'un de ces deux inconvéniens ; le premier , de se mêler des affaires domestiques des Princes ses voisins , & sur-tout d'un Prince ami comme lui , ce qu'une longue expérience lui avoit appris qu'elle devoit éviter ; le second , qu'il n'étoit pas aisé de se déterminer dans une affaire aussi délicate que celle du Duc de Bouillon ; parce que si elle donnoit un conseil qui lui fût favorable , on pourroit la soupçonner d'avoir préféré les intérêts d'une personne que tout le monde sçavoit qu'elle estimoit & qu'elle affection-

De Thou
Ibid.

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 239
noit , à la sûreté d'un Prince qui lui
devoit être aussi cher que le Roy : que
si au contraire par une politique peu
scrupuleuse elle donnoit un avis qui
fût préjudiciable au Duc de Bouillon,
elle agiroit peut-être contre sa conscience & contre ses véritables sentimens. Que ces deux considérations l'avoient tenuë long-temps dans l'incertitude de ce qu'elle devoit faire dire au Roy ; qu'enfin elle avoit cru qu'elle répondroit mal à la confiance qu'il vouloit bien avoir en elle en la consultant sur une affaire de l'importance de celle du Duc de Bouillon , si elle refusoit de lui dire ce qu'elle en pensoit ; qu'elle le prioit de croire qu'elle lui parloit en conscience & selon ses véritables sentimens ; & que comme elle ne donnoit rien à cette cruelle politique qui sacrifie tout aux moindres ombrages que les Princes ont de leurs Sujets , elle ne donneroit rien aussi à l'estime & à l'affection , ni aux préventions favorables qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'avoir pour le Duc de Bouillon.

Quoiqu'un pareil début fît juger au Roy que l'avis de la Reine d'Angleterre seroit favorable au Duc de

Boüillon , cependant comme il s'étoit trop engagé pour reculer , il n'interrompit point l'Ambassadeur , & lui laissa dire tout ce qu'il avoit ordre de lui représenter. L'Ambassadeur continua donc , & dit qu'il avoit ordre de la Reine de dire à Sa Majesté , qu'elle avoit examiné avec toute l'attention possible les accusations & les preuves contre le Duc de Boüillon ; que les premières ne lui paroissent pas assez bien fondées , & que les autres lui sembloient trop foibles pour donner lieu de croire qu'une personne de sa naissance , de son rang , & de son mérite , se fût portée à un aussi grand crime , que celui de conspirer contre son Roy. Que les preuves constantes qu'il avoit données de sa fidélité & de son attachement au service de Sa Majesté dans les temps les plus difficiles , devoient l'emporter sur de pareils soupçons ; que les services rendus par le Duc de Boüillon étoient réels & effectifs , & qu'on n'y opposoit que des accusations qui paroissent assez mal fondées. Qu'il n'y avoit aucune apparence que le Duc lui eût été fidèle dans le temps de ses adversitez , lors qu'il n'étoit point

son Sujet , & que la gloire seule , l'honneur & l'affection l'attachoient à son service , & qu'il eût pu se résoudre à conspirer contre lui dans le temps qu'il étoit devenu son Roy légitime , qu'il avoit tout à craindre , & tout à espérer de lui , & qu'il lui étoit attaché par les bienfaits , par la reconnoissance , & par tous les devoirs les plus indispensables. Qu'elle demeurât d'accord, que si les accusations faites contre lui étoient bien fondées , & les preuves convaincantes , elles devroient prévaloir sur toutes ces réflexions ; mais que ne l'étant pas , ces préjugés devoient demeurer dans toute leur force , & l'emporter sur de simples soupçons ; qu'en un mot un Sujet seroit bien malheureux , s'il suffisoit d'être accusé , & d'avoir des ennemis intéressés à le perdre , pour ne plus trouver grace , ni même justice devant son Prince.

La Reine ajoûtoit qu'il lui paroîsoit encore moins vraisemblable , que le Duc de Bouillon eût pû se résoudre à conspirer avec Biron , que ce Maréchal avoit une hauteur & une présomption dont le Duc de Bouillon

n'avoit jamais pû s'accommoder ; qu'on ſçavoit l'antipatie qu'ils avoient l'un pour l'autre ; qu'on connoiſſoit leurs jalouſies, leurs broüilleries, leurs animoſitez ; que de pareilles diſpoſitions ne leur permettoient pas d'entrer dans les mêmes vûës , de concourir à l'exécution des mêmes deſſeins , & de s'unir de la maniere du monde la plus étroite. Que la Religion dont le Duc de Boüillon faiſoit profeſſion ; que ſon alliance avec le Prince Maurice ; que ſa haine pour les Eſpagnols qui lui étoit ſi connue, lui permettoient auſſi peu de traiter avec eux , de les favoriſer , & encore moins de ſe livrer à eux pour travailler à leur agrandiffement aux dépens de ſon Roy, de ſa Patrie, de ſes Alliances & de ſa Religion ; que cependant toute la prétendue conſpiration rouloit ſur ce projet ; que c'eſt ce qui lui ôtoit à ſon égard juſques à la moindre vraisemblance. Qu'à la vérité le refus que le Duc de Boüillon avoit fait de ſe rendre auprès de Sa Majeſté , donnoit un grand avantage à ſes ennemis ; mais que cela ne prouvoit pas qu'il ſe ſentît coupable , puis que l'indignation de ſe voir accuſé d'un ſi

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 243
grand crime , la juste crainte qu'il pouvoit avoir du crédit & des artifices de ses ennemis , & la haine qu'on avoit pour sa Religion , pouvoient avoir été la cause de ce refus ; qu'enfin on l'assûroit que non seulement il ne refusoit pas de se justifier , mais qu'il demandoit même qu'il lui fût permis de le faire devant des Juges non suspects , & dont son innocence n'eût rien à craindre.

La Reine ajoûtoit encore , que pour toutes ces raisons elle prioit le Roy d'agir dans cette affaire avec sa prudence & sa modération ordinaire , de se défier du crédit & des artifices des ennemis du Duc de Bouillon , de l'entendre sans prévention dans ses faits justificatifs , & de ne pas donner lieu à ses sujets Calvinistes de penser & de dire qu'il vouloit sacrifier le Duc de Bouillon aux intrigues de Rome , & à la haine des Catholiques pour sa Religion. *

Un avis si libre & si peu conforme aux préventions du Roy contre le Duc de Bouillon , le choqua infini-

* Toute cette instruction est contenue dans une lettre que la Reine d'Angleterre écrivit à son Ambassadeur. Elle est dans les Mémoires de Villeroy 3. partie.

244 HISTOIRE DE HENRY
ment, mais il fut obligé de le dissimuler. Ainsi il répondit à l'Ambassadeur qu'il étoit bien obligé à la Reine sa sœur de ses bons avis, & qu'il y feroit attention.

Il parut dans ce même temps un écrit du Duc de Bouillon pour sa justification, composé par lui-même. Il y rapporte d'abord les Chefs de l'accusation qu'on faisoit contre lui, & ensuite il y répond.

De Thou Pour ce qui est de l'accusation, il
Liv. 28. dit qu'on ne se contentoit pas de le
P. 1032. rendre coupable envers le Roy, mais
& 1033. qu'on vouloit encore qu'il le fût à l'égard de la Reine d'Angleterre; qu'on le faisoit auteur de la conspiration du Comte d'Essex; qu'on prétendoit qu'ils en avoient ensemble formé le projet en France dès le temps du siège de Roüen; qu'ils l'avoient ensuite perfectionné en Angleterre, lors que lui Duc de Bouillon y avoit été envoyé par le Roy pour conclure la Ligue offensive & deffensive avec la Reine d'Angleterre, dont on a parlé au commencement de ce Livre; que le but de ce projet étoit que le Duc de Bouillon fît en France ce que le Comte d'Essex étoit accusé d'avoir

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 245
voulu faire en Angleterre.

A cette accusation on en ajoûtoit une autre. C'étoit d'avoir des liaisons particulieres avec les Espagnols. On en donnoit pour preuve ses sollicitations auprès des Provinces - Unies , pour les porter à se soumettre au Roy d'Espagne à des conditions avantageuses qu'il s'étoit chargé de proposer en temps & lieu , & dont il s'étoit rendu garant.

Qu'en conséquence de ses intelligences avec l'Espagne , il avoit formé le projet de réduire le Royaume en autant de Souverainetez qu'il y avoit de Provinces ; qu'il devoit avoir pour sa part le Dauphiné , & que pour s'assûrer la protection d'Espagne , il avoit promis de changer de Religion , & de retourner à l'Eglise Catholique.

Que pour réüssir dans ce dessein , il étoit entré dans la conspiration du Maréchal de Biron contre la personne du Roy & contre l'Etat ; qu'ils avoient tous deux les mêmes vûes & les mêmes liaisons avec l'Espagne. On rapportoit pour preuve de son intelligence avec Biron , qu'il avoit traité d'abord les accusateurs de ce Maré-

246 HISTOIRE DE HENRY
chal de personnes suspectes, & qui
ne méritoient aucune creance.

On reprochoit encore au Duc de
Boüillon, que se défiant de son inno-
cence, au lieu de se rendre auprès du
Roy, comme il l'avoit promis à Sa
Majesté, il s'étoit adressé à la Cham-
bre de Castres (toute incompétente
qu'elle étoit) pour s'y justifier, &
s'étoit ensuite retiré du Royaume. On
ajouôit que cette retraite à laquelle
on donnoit le nom de fuite, ne pou-
voit être regardée que comme un
aveu de son crime, d'autant plus que
le Duc de la Trimouille son parent &
son ami lui aiant conseillé de se reti-
rer à Sedan, & de ne point sortir du
Royaume, il n'avoit tenu aucun com-
pte de ses conseils, & ne s'étoit cru
en sûreté, que lorsqu'il s'étoit vû hors
de la France.

On lui reprochoit ensuite son in-
gratitude envers le Roy, de ce qu'é-
tant comblé de ses bienfaits il lui a-
voit souvent manqué de respect; qu'il
avoit en bien des choses agi contre
ses ordres, & refusé de lui obéir;
qu'enfin désespérant de se pouvoir
justifier, il avoit eu recours à l'inter-
cession des Eglises Calvinistes du Lan-

guedoc , & même à celle de la Reine d'Angleterre , quoiqu'il ne pût ignorer que de pareilles démarches ne pouvoient que déplaire au Roy , & lui donner mauvaise opinion de sa conduite & de son innocence. Voilà toutes les accusations que le Duc de Bouillon rapporte lui-même qu'on faisoit contre lui. Voici comme il y répond.

Il dit que c'est par une permission particuliere de Dieu , Protecteur des innocens & des opprimez , que ses ennemis & ses accusateurs ont poussé la passion jusques à ne se pas contenter de l'impliquer dans la conjuration du Maréchal de Biron , mais de prétendre encore qu'il fût complice & même l'auteur de celle du Comte d'Essex , puisque cette derniere accusation ne peut servir qu'à le justifier de l'autre ; qu'il pourroit se contenter de la nier , puisqu'il n'y a rien de plus faux , qu'on n'en peut apporter , & qu'on n'en apporte effectivement aucune preuve ; mais qu'il veut bien la détruire par une réponse qui n'a point de réplique. Que le procès du Comte d'Essex a été fait sous les yeux des personnes les plus éclairées de toute l'An-

gleterre , & sous ceux de la Reine même ; qu'elle avoit plus d'intérêt que personne , qu'on n'omît rien de ce qui pouvoit contribuer à découvrir jusques aux moindres circonstances de cette détestable entreprise. Qu'en effet on en avoit examiné les preuves & les témoins avec toute l'exactitude possible ; que rien n'avoit échappé à l'attention & aux lumières des Juges : qu'il n'étoit pas possible que s'il en eût été non pas l'auteur , mais le complice , ou qu'il y eût eu la moindre part , on n'en eût découvert quelque preuve ; que quelqu'un ne l'eût accusé , ou parlé de luy ; qu'on n'eût trouvé des lettres ou des mémoires qui eussent découvert la part qu'il y avoit , ou qui eussent donné lieu de l'en soupçonner ; qu'il n'étoit pas une personne si obscure qu'on n'y eût fait quelque attention. Que cependant il prenoit à témoin les Juges du Comte d'Essex & la Reine même , s'il y avoit eu dans tout ce procès la moindre preuve ou la moindre circonstance capable de le faire soupçonner de la plus légère intelligence avec le Comte d'Essex par rapport à sa conspiration. Que s'il s'en fût trouvé quel-

qu'une , la Reine n'auroit pas manqué de le faire ſçavoir au Roy , & de l'avertir de ſe défier de lui ; que bien loin d'en uſer de la ſorte , lorsqu'elle avoit appris qu'on l'accuſoit avec tant de fauſſeté d'avoir conſpiré contre le Roy , elle s'étoit déclarée en ſa faveur , & avoit fait dire à Sa Majeſté par ſon Ambaſſadeur , qu'après avoir examiné cette accuſation avec toute l'attention qu'elle méritoit , elle étoit perſuadée qu'il étoit innocent. « Quel-
 le apparence , ajoûte le Duc de Bouil-
 lon , que ſi la Reine eût eu le moin-
 dre ſouſçon que je fuſſe entré dans
 une conſpiration contre elle-même ,
 elle eût pris mon parti contre mes
 accuſateurs. N'aurois-je pas perdu du
 moins l'eſtime & l'affection dont elle
 continuë de m'honorer ? Mais ſi la
 Reine n'a jamais rien ſçû de la part
 qu'on m'accuſe d'avoir à la conſpira-
 tion du Comte d'Efſex , quelle preuve
 en peuvent avoir mes accuſateurs ?
 Sur quoi une ſi déteſtable accuſation
 peut-elle être fondée ? Que ſ'ils ont
 pu m'accuſer fauſſement d'avoir eu
 part à la conjuration du Comte d'Ef-
 ſex , quelle creance peut-on leur
 donner , quand ils m'accuſent d'un

„ aussi grand crime , & dont je suis
 „ aussi incapable , que de celui d'a-
 „ voir conspiré contre le Roy? „ Le
 Duc de Bouillon avoüe ensuite qu'il a
 eu des liaisons très-étroites avec le
 Comte d'Essex ; mais il déclare qu'il
 n'a cultivé son amitié que par rap-
 port au service du Roy & à celui
 de la Reine , & qu'il n'a jamais rien
 scû de ses mauvais desseins.

Il nie absolument qu'il ait eu aucune
 liaison au préjudice de l'Etat avec les
 Espagnols. Il traite de fausse & d'absur-
 de la preuve qu'on en donne dans la se-
 conde accusation. Il renvoie aux Pro-
 vinces-Unies pour sçavoir s'il leur a
 jamais proposé de se soumettre au
 Roy d'Espagne. Il soutient qu'il n'au-
 roit pu le faire sans avoir consenti à
 la ruine de la Maison de Nassau avec
 laquelle il venoit de s'allier , sans se
 faire des Princes Protestans ses amis
 & ses Alliez autant d'ennemis irré-
 conciliables , & sans se nuire à lui-
 même. Il ajoûte qu'il a toujourns été
 si opposé à un pareil projet , que bien
 loin de le favoriser , il n'a travaillé
 toute sa vie qu'à établir la liberté &
 l'indépendance des Provinces-Unies ,
 & l'état de la Maison de Nassau.

Il traite le dessein qu'on lui impute de s'emparer du Dauphiné , & de s'en faire une Souveraineté , de chimerique & d'absurde. Il dit qu'il n'eût pu l'exécuter que du consentement de Lesdiguières , ou malgré lui. Que quand au premier , on peut sçavoir de Lesdiguières si on a jamais pris aucune mesure avec lui , si on lui a fait quelque proposition , ou s'il s'est aperçu que le Duc de Bouillon eût dessein de se rendre maître d'une Province où il commande avec une autorité presque absolue. Que le dessein de s'emparer du Dauphiné malgré lui n'est pas seulement ridicule , mais impossible , puisqu'il y est le maître des Places & des Garnisons , & qu'il y entretient une petite Armée aguerrie , toujours prête à suivre ses ordres. Il ajoute qu'un Général aussi habile & aussi brave que Lesdiguières , qui avoit fait trembler plus d'une fois le Duc de Savoye , étoit bien plus propre à faire des conquêtes , qu'à se laisser dépouiller du Commandement du Dauphiné. Le Duc de Bouillon ajoute encore , que quand il eût été assez fou pour concevoir un pareil dessein , il lui eût été non seulement

inutile , mais préjudiciable de changer de Religion , puisque les Calvinistes étoient plus forts dans le Dauphiné , & lui étoient plus affectionnez que les Catholiques. Il dit ensuite qu'en lui faisant concevoir des desseins contre l'Etat , ou devoit au moins les rendre vraisemblables. Que si on l'eût accusé d'avoir voulu se rendre maître de l'Auvergne, ou de quelque Province voisine où sont les Terres qu'il possède en France , où il a commandé si long-temps pour le Roy, & où il s'est fait des créatures & des amis , l'accusation seroit fautive , mais que du moins elle n'auroit pas manqué de quelque vraisemblance ; mais qu'il faudroit qu'il eût perdu l'esprit pour entreprendre de se rendre Souverain du Dauphiné où il n'avoit aucun établissement. C'est ainsi , continuë-t-il , qu'une passion aveugle , qu'une envie outrée de perdre un ennemi , ne permet pas de faire attention à ce qui choque également la vraisemblance & le bon sens.

Quant à la quatrième accusation , le Duc de Bouillon répond qu'il n'a jamais eu la moindre part à la conspiration de Biron. Il soutient que ce

Maréchal n'a ni accusé personne, ni nommé aucuns complices ; que s'il l'avoit fait , il ne l'auroit pas nommé seul , mais qu'il en eût accusé bien d'autres ; de pareils desseins ne pouvant pas s'exécuter sans la participation & le concours de bien des gens. Il se plaint de ce que cependant il est le seul qu'on accuse ; ce qui prouve bien moins son prétendu crime, qu'un dessein formé de le perdre à quelque prix que ce soit. Il fait ensuite une peinture si affreuse de ses accusateurs, qu'il est aisé de juger qu'il ne les craignoit point, & qu'il n'avoit aucun dessein de les ménager. Il avoüe que lorsqu'il entendit parler la première fois de la conspiration de Biron, il traita ses accusateurs de personnes suspectes, & qui ne méritoient pas d'être cruës. Mais il soutient qu'on en peut seulement conclure, que jugeant du Maréchal par lui-même, il avoit de la peine à croire qu'il pût être capable de conspirer contre le Roy & contre l'Etat ; mais que cela ne prouvoit en aucune maniere qu'il fût son complice, & qu'il fût entré dans ses desseins.

Ce qui faisoit le plus d'impression

254 HISTOIRE DE HENRY
sur l'esprit du Roy , & ce qui le déterminoit le plus à croire le Duc de Bouillon coupable , étoit le refus qu'il lui avoit fait de se rendre auprès de lui , quoiqu'il l'y eût invité par ses lettres , & que le Duc lui eût promis de le faire. Ses démarches à l'égard de la Chambre de Castres , & de l'assemblée tenuë à Montpellier , enfin sa sortie du Royaume , avoient achevé de le perdre dans l'esprit du Roy , & donné un grand avantage à ses ennemis.

Le Duc de Bouillon répond à tous ces Chefs ; que son premier mouvement avoit été de se rendre auprès du Roy , comme il l'en avoit assuré par ses lettres ; mais qu'il avoit reçu des avis si précis , qu'il n'y faisoit pas sûr pour lui , qu'il avoit cru qu'il ne devoit pas se présenter devant le Roy prévenu & irrité contre lui , qu'après s'être justifié : que c'est ce qui l'avoit obligé de se présenter à la Chambre de Castres , ce qu'il n'auroit pas fait s'il se fût cru coupable ; qu'il avoit lieu de la croire compétente , au moins jusques à ce que le Roy lui eût interdit la connoissance de son affaire , puisque Sa Majesté l'avoit établie
pour

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 255
pour juger sans exception des affaires
civiles & criminelles de tous ceux qui
faisoient profession de la Religion.
Mais que dès qu'il avoit sçû que cette
démarche n'agréoit pas au Roy, il
n'avoit pas poursuivi son instance,
quelque passion qu'il eût d'être dé-
chargé d'un crime aussi honteux &
aussi infamant pour une personne de
son rang, que celui dont on l'accu-
soit.

Il dit encore qu'il n'a point procu-
ré l'assemblée de Montpellier ; mais
qu'y aiant trouvé plusieurs personnes
considérables qui s'y étoient rendus
pour leurs affaires, il n'avoit pas cru
donner lieu à des préjuges contre lui,
en acceptant l'intercession auprès du
Roy qu'ils lui avoient offerte : que
par la même raison il n'avoit pas cru
non plus devoir refuser l'intervention
des Eglises Calvinistes du Languedoc,
d'autant plus qu'elles étoient interef-
sées à maintenir la juridiction des
Chambres de l'Edit. Il ajoute que
quand il se seroit procuré la recom-
mandation de la Reine d'Angleterre,
on n'en pourroit pas conclure qu'il se
sentît coupable ; & qu'on étoit d'au-
tant moins en droit de le faire, qu'elle

avoit employé ses offices auprès du Roy en sa faveur sans qu'il l'en eût priée ; que Sa Majesté elle-même y avoit donné lieu en lui demandant ses avis sur l'accusation intentée contre lui ; qu'en un mot ce n'avoit jamais été un crime , ni une preuve de crime , que d'avoir des Intercesseurs auprès des Rois , quand on sçait qu'ils sont ou irrités ou prévenus.

Il avouë qu'il ne s'est point cru en sûreté , qu'il ne fût hors du Royaume : mais il soutient que dans une situation pareille à la sienne, ce n'est point se déclarer coupable que de pourvoir à sa sûreté. Il prétend que sa retraite doit d'autant moins lui nuire , qu'il fera toujours prêt à rendre raison de ses actions , & à se justifier du crime qu'on lui impute si faussement, quand Sa Majesté lui aura donné des Juges qui ne lui seront point suspects , & dont son innocence n'aura rien à craindre. Il soutient la compétence des Chambres de l'Edit , & il prie le Roy de lui permettre de jouir d'un privilège accordé par lui-même , & dont les derniers de ses Sujets sont en possession.

Le Duc de Boüillon paroît encore

DUC DE BOUILLON. Liv. V. 257
infiniment sensible au reproche qu'on
lui fait d'avoir manqué de reconnois-
sance à l'égard du Roy. Il dit que per-
sonne ne lui refuse la justice de croire
qu'il a mérité ses bienfaits avant de
les obtenir , & qu'il ne s'en est point
rendu indigne après les avoir obtenus ;
qu'on le force à rappeler dans
le souvenir du public combien de fois
il a prodigué ses biens , combien de
fois il a exposé sa vie & sa personne
pour ses intérêts avant même qu'il fût
son Sujet. Que depuis la mort d'Henry
III. personne n'a donné des mar-
ques ni plus essentielles ni plus écla-
tantes que lui, de son zèle , de son at-
tachement inviolable à la personne
de Sa Majesté , & de sa reconnoissan-
ce pour ses bienfaits ; que le Roy
lui-même en a souvent rendu en sa fa-
veur les témoignages les plus avanta-
geux : qu'aussi il est bien persuadé que
ce n'est pas lui qui lui fait ces indignes
reproches de sa prétendue ingratitude.
Que si après cela l'on prétend que
de simples soupçons , ou des accusa-
tions mal - fondées effacent tant de
services rendus par lui & par ses An-
cêtres , il n'y a presque personne
qu'on ne puisse accuser de méconnois-

sance , & qu'on ne se croie en droit de persecuter ; mais qu'il n'y aura personne aussi qui veuille exposer ses biens & sa vie pour le service de l'Etat ; que chacun s'attachera à ses avantages particuliers , & que le bien public sera abandonné.

Il ajoute qu'il n'a jamais manqué de respect au Roy ; qu'il est vrai qu'il lui a parlé assez souvent avec sincérité , & avec cette liberté respectueuse dont un Sujet zélé pour la gloire de son Roy & pour le bien de son Etat ne peut quelquefois se dispenser ; que si cela s'appelle manquer de respect , la condition des Princes sera bien à plaindre , puisqu'il n'y aura plus personne qui veuille, ou qui ose leur dire ce dont il est si souvent si nécessaire qu'ils soient informez. Il ajoute enfin qu'il n'a jamais agi contre les Ordres du Roy , ni refusé de lui obéir , si ce n'est en ne se rendant pas auprès de lui dans la conjoncture présente. Mais qu'il espere que Sa Majesté voudra bien ne lui pas imputer ce refus , ou plutôt ce délai de l'exécution de ses Ordres à désobéissance , puisqu'il y a été forcé par la nécessité indispensable de sauver sa vie , & de ne se pas

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 259
livrer lui-même à des ennemis alté-
rez de son sang, qui n'eussent pas
manqué de se prévaloir de sa soumis-
sion pour le perdre, & pour le déshon-
orer à jamais dans la postérité.

Comme l'affaire du Duc de Bouil-
lon faisoit alors beaucoup de bruit,
tout le monde lut sa justification avec
beaucoup d'avidité. Bien des gens re-
vinrent des mauvaises impressions
qu'on leur avoit données contre lui,
& les plus indifférens disoient qu'il
étoit plus malheureux que coupable.
Il n'y eut que ses ennemis déclarez
qui tâcherent à lui en faire un nou-
veau crime auprès du Roy, comme
s'il n'avoit pû se défendre sans l'ac-
cuser d'injustice. Mais ce Prince véri-
tablement grand répondit avec beau-
coup de sagesse & de modération, qu'il
ne s'étoit jamais cru infailible; qu'il
pouvoit se tromper comme un autre
homme; que la défense étoit de droit
naturel, & qu'on ne devoit pas trou-
ver mauvais qu'une personne de la
naissance & du rang du Duc de Bouil-
lon usât d'un droit qu'on ne pou-
voit disputer aux moindres des hom-
mes; qu'au reste le Duc avoit assez
bien mérité & de lui-même & de

l'Etat , pour souhaiter bien plus qu'il fût innocent que coupable ; qu'après tout les Rois étoient les Juges de leurs Sujets, mais qu'ils n'en devoient jamais être ni les accusateurs ni les Parties. Cette réponse fit juger que l'affaire du Duc de Bouillon n'auroit pas le succès dont ses ennemis s'étoient flattez.

De Thou
Liv. 119.
P. 1046.
& 1050.

Dès que la justification du Duc de Bouillon eut été rendue publique , il partit de Geneve pour se rendre à Heidelberg Capitale du Palatinat, sous prétexte d'y rendre une visite à l'Electrice Palatine sa belle-sœur , mais en effet pour mettre Frederic de Baviere, Electeur Palatin dans ses interêts. A peu près dans ce même temps le Roy fit un voyage à Mets. Il y reçût les Ambassadeurs de plusieurs Princes d'Allemagne ; celui de l'Electeur Palatin chez qui le Duc de Bouillon s'étoit retiré, y arriva des premiers. Il présenta au Roy des lettres de son Maître. L'Electeur écrivoit à sa Majesté qu'il n'avoit rien sçu des accusations faites contre le Duc de Bouillon , ni de tout ce qui s'en étoit ensuivi , jusques à l'arrivée de ce Duc à Heidelberg , comme il l'a témoigné à

Bongars , Agent de Sa Majesté en Allemagne , qui doit le lui avoir mandé. Il assure le Roy qu'il avoit cru d'abord que le Duc de Bouillon n'étoit venu dans ses Etats que pour y voir l'Electrice sa femme , sœur de la Duchesse de Bouillon, qu'il n'avoit point encore vûë ; qu'il a eu à cette occasion plusieurs entretiens avec le Duc de Bouillon sur la conspiration du Maréchal de Biron , dans laquelle ses ennemis prétendoient l'impliquer ; que s'étant informé à fond de cette affaire , il ne peut croire que le Duc de Bouillon soit coupable ; qu'il lui a trouvé tous les sentimens de fidélité , de zèle & d'affection pour le service & pour la personne de Sa Majesté , qu'elle pourroit elle-même souhaiter ; & que ce n'est pas connoître le Duc de Bouillon , que de le croire capable du crime dont on l'accuse. Il assure encore le Roy , que le Gentilhomme envoyé au Duc de Bouillon par le Duc de la Trimouille pour lui persuader de se retirer à Sedan , ne l'a point rencontré à Geneve , parce qu'il en étoit déjà parti pour se rendre à Heidelberg. Enfin il prie le Roy de vouloir bien user de sa sagesse ordinaire pour

démêler les artifices des ennemis du Duc de Bouillon, & pour en pénétrer les intrigues ; & il ajoute qu'il espere que Sa Majesté voudra bien avoir égard à sa recommandation & à son alliance avec le Duc de Bouillon, & lui rendre ses bonnes graces.

La Let-
tre est
datée du
16. Mars
1603.

Le Roy répondit à l'Électeur que tout ce qui venoit de sa part, ne pouvoit que lui être très-agréable, s'agissant sur-tout d'une recommandation en faveur d'un parent & d'un ami ; que le témoignage qu'il rendoit en faveur du Duc de Bouillon, n'avoit pas peu contribué à l'affermir dans la pensée où il avoit toujours été, qu'une personne de la naissance & du rang du Duc de Bouillon n'étoit pas capable de lui manquer de fidélité ; que lui ayant toujours été très-attaché dès sa plus grande jeunesse, & dans le temps même de ses adversitez, il ne lui paroïsoit pas croïable qu'il eût voulu le trahir dans un âge plus avancé, dans un temps où il avoit reçu de lui tant de graces & tant de preuves de son affection ; que c'est pour cela même qu'il avoit voulu conférer avec lui, seul à seul, & sans témoins, des accusations qu'on faisoit

DUC DE BOUILLON. Liv. V. 263
contre lui , & qu'il l'avoit invité à
venir à la Cour ; qu'au lieu d'obéir ,
il s'étoit retiré du Royaume ; que sa
fuite avoit donné de grands soupçons,
qu'il n'étoit pas aussi innocent qu'il
prétendoit l'être. Le Roy ajoûtoit
qu'à la considération de l'Electeur , il
vouloit bien oublier cette désobéis-
sance ; qu'il pouvoit assûrer le Duc
de Bouillon que personne n'étoit plus
disposé que lui à recevoir ses justifi-
cations , & à rétablir la réputation &
la gloire qu'il avoit acquise par tant
de grandes actions ; mais qu'il vou-
loit que dans deux mois pour tout
terme il se rendît auprès de lui pour
s'y justifier ; que s'il refusoit de le fai-
re , & qu'il persévérât dans sa désob-
béissance , il espéroit qu'il le jugeroit
lui-même indigne de sa protection, &
qu'il ne trouveroit pas mauvais qu'il
en usât avec lui , comme un Roy en
devoit user avec un Sujet désobéissant.

Cette réponse du Roy donna lieu à
bien des Conférences entre l'Electeur,
l'Electrice , & le Duc de Bouillon.
Les deux premiers étoient d'avis qu'il
se rendît auprès du Roy , comme Sa
Majesté le souhaitoit ; & ils lui dirent
sur cela tant de raisons , que le Duc

3^e An
1603.

étoit prêt de se rendre , lorsqu'on ap-
prit la mort d'Elisabeth Reine d'An-
gleterre, arrivée le 24. de Mars vieux
stile. Cette nouvelle affermit le Duc
de Bouillon dans ses premiers senti-
mens qui étoient de ne point paroître
devant le Roy , qu'il ne fût justifié, &
qu'il ne se fût mis en état de ne rien
craindre de ses ennemis. L'Electeur &
l'Electrice combattirent d'abord cette
résolution ; mais enfin ils convinrent
que , comme les égards que le Roy a-
voit pour la Reine d'Angleterre, l'au-
roient obligé d'avoir de grands ména-
gemens pour le Duc de Bouillon, la mort
de cette Princesse le mettroit dans une
liberté d'agir contre lui d'une maniere
qui pourroit avoir de dangereuses sui-
tes. En conséquence de ce résultat &
de la réponse du Roy à l'Electeur , le
Duc de Bouillon écrivit d'Heidelberg
à Sa Majesté. Il la conjure de le dispen-
ser de se rendre auprès d'elle, avant que
de s'être justifié des crimes dont on
l'accuse. Il lui représente les incon-
véniens de cette démarche pour son
honneur & pour sa vie. Il proteste
de son innocence en des termes qui
ne peuvent être ni plus forts ni plus
touchans. Il prie le Roy de ne point

En dat-
te du 2.
Juin
1603.Memoi-
res de
Villeroy
3. partie.

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 265
prendre le refus qu'il fait de venir à la Cour, pour une preuve qu'il se sent coupable, mais seulement comme l'effet d'une crainte très-juste & très-bien fondée, qui l'empêche de se livrer aux puissans ennemis qu'il a auprès de Sa Majesté. Il rappelle le souvenir de ses services & de son attachement inviolable à la personne du Roy, & il en tire une preuve du peu d'apparence qu'il y a, qu'il eût pu se résoudre à conspirer contre lui. Il offre enfin de se justifier, & prie le Roy d'agréer qu'il ne se présente point devant lui, qu'il n'ait été déclaré innocent. Le Roy ne fit point de réponse à cette lettre; mais quelque temps après le Duc de Bouillon se retira à Sedan, par ce qu'il crut qu'un plus long séjour chez des Princes Etrangers seroit suspect au Roy.

Cependant si la mort d'Elisabeth privoit le Duc de Bouillon d'une protection qui ne lui avoit jamais été plus nécessaire, elle suspendit pour un temps les mouvemens qu'on se donnoit à la Cour pour son affaire. Comme cette Princesse n'avoit point été mariée, tout le monde étoit attentif aux mouvemens que sa mort

pourroit causer dans l'Angletrre. D'un côté, la succession regardoit indubitablement Jacques VI. Roy d'Ecosse, puisqu'il étoit fils de Marguerite, sœur d'Henry VIII. pere d'Elisabeth, & petit-fils d'une autre Elisabeth, femme d'Henry VII. qui étoit de la Maison de Lancastrre, & fille d'Edoüard IV. de la Maison d'York; qu'ainsi il réunissoit en sa personne les droits prétendus par ces deux Maisons à la Couronne d'Angletrre. Mais d'un autre côté l'antipatie étoit si grande entre les Ecossois & les Anglois; & tant de gens avoient lieu de craindre le ressentiment du Roy d'Ecosse sur la mort de sa mere que la feüe Reine d'Angletrre avoit fait décapiter, qu'on ne pouvoit croire que la succession ne fût point contestée, & qu'il n'y eût de grands troubles à son occasion. Cependant elle fut aussi paisible que s'il fût né en Angletrre, & qu'il eût été fils d'Elisabeth. Ainsi les Princes de l'Europe ne songerent plus qu'à le féliciter sur son avènement à la Couronne. Henry IV. choisit pour cette fonction Maximilien de Bethune, Marquis de Rosny. C'étoit le Seigneur de France qui avoit le plus de part à son

DUC DE BOUILLON. Liv. V. 267
estime & à sa confiance. Il avoit en
cela pris la place du Duc de Bouillon,
& il n'épargnoit rien pour s'y mainte-
nir. Rosny s'acquita fort bien de son
Ambassade ; il renouvela les ancien-
nes alliances , & fit même un nou-
veau Traité avec la Couronne d'An-
gleterre.

Pendant que le Roy étoit ainsi oc-
cupé ou à conserver ses anciens Alliez,
ou à s'en aquerir de nouveaux , ou à
policer son Royaume ; le Comte d'Au-
vergne Prince de beaucoup d'esprit ,
& très-estimé pour sa valeur , se trou-
va engagé dans des intrigues dont la
découverte fit beaucoup de tort au
Duc de Bouillon , & augmenta les
soupçons que le Roy avoit de lui. Ce
Prince qui avoit déjà été arrêté avec
le Maréchal de Biron , le fut pour la
seconde fois sur des avis que le Roy
reçut de ses intelligences avec les Es-
pagnols au préjudice de l'Etat. Ce fut
ce qui obligea ce Prince , pour se ti-
rer d'affaire , de découvrir au Roy
toutes les intrigues qu'il avoit au-de-
dans & au-dehors du Royaume , &
tous les projets qu'il avoit formez
avec plusieurs des plus grands Sei-
gneurs du Royaume.

Memoi-
res de
Sully
Tom. 2.
ch. 17.

Mais pour éclaircir ce fait qui devoit naturellement perdre le Duc de Bouillon, il faut reprendre les choses de plus haut, & supposer que dès l'an 1602. on commença de voir en France des semences de guerre civile par le mécontentement, ou plutôt par l'ambition inquiète de plusieurs Seigneurs qui cherchoient à s'élever aux dépens de la tranquillité publique.

Les Chefs de cette faction naissante étoient les Ducs de Biron & de Bouillon, tous deux Maréchaux de France. Ils étoient redoutables par leur ambition, par leur valeur, par leur habileté à la guerre, & par les grands établissemens qu'ils avoient dans le Royaume. Mais le Duc de Bouillon n'étoit beaucoup plus que Biron, parce qu'il étoit moins hautain, moins emporté, & qu'il étoit en même temps plus fin, plus caché, plus politique, & bien plus capable de conduire une grande entreprise. De plus il étoit Huguenot, & comme il étoit fort accrédité dans ce parti toujours disposé à la révolte, il y avoit lieu de craindre qu'ils ne se soulevassent en sa faveur, & qu'ils ne lui livrassent quantité de Places dont ils étoient les

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 269
maîtres en Guyenne , en Languedoc
& ailleurs.

Le Comte d'Auvergne fils naturel
du Roy Charles IX. entroit aussi dans
cette conspiration ; mais personne ne
la porta plus loin que Biron , gagné
(comme nous l'avons dit) par le Duc
de Savoye , & fort étroitement lié
avec ce Prince.

Ces trois Seigneurs firent ensemble
une association pour se maintenir &
se défendre les uns les autres envers
tous & contre tous , *nul excepté ** ,
comme le portoit en termes exprès la
promesse qu'ils se firent ; elle fut mise
par écrit , chacun en prit une copie.
Le Roy en fut averti. Cependant cette
affaire toute importante qu'elle étoit ,
ne fut pas approfondie ; ce qui est
d'autant plus surprenant , que le Roy
n'épargnoit rien pour éteindre jusques
aux moindres apparences des Guerres
civiles.

L'on n'ajoutera rien à ce que l'on
a raconté de la conspiration de Biron ;
l'on dira seulement que quand de Ma-
rêchal fut arrêté , le Roy délibéra s'il
feroit arrêter le Duc de Bouillon , mais
il ne trouva pas qu'il fût assez chargé
pour l'entreprendre. Le Roy cepen-

* Ces
deux
mots
sont re-
marqua-
bles.

dant fut fort choqué de ce que dans de pareilles conjonctures, ce Seigneur sous prétexte de ses affaires particulières, lui avoit demandé la permission d'aller passer quelque temps dans ses Terres. Mais comme dans les pièces fournies par Lafin qui perdirent Biron, il n'y avoit rien qui chargeât beaucoup le Duc de Boüillon, & que le Maréchal ne l'accusa pas; le Roy le laissa partir; il s'en repentit dans la suite, mais inutilement. Ce qui fait voir que dans les affaires de la nature de celle de Biron, on ne sçauroit prendre trop de précautions. En effet ce fut en vain que le Roy pressa depuis le Duc de Boüillon qui s'étoit retiré à Turenne, de revenir à la Cour sous de grandes assurances de sa bienveillance. Le Duc ne jugea pas à propos de s'y fier. Après avoir pris les précautions qu'on a racontées, il se retira à Geneve, & de-là à Heidelberg, favorisé en cela par Lefdiguieres qui commandoit en Dauphiné.

Marthieu
liv. 3.

Les choses en étoient-là, lorsque le Comte d'Auvergne, pour obtenir sa grace du Roy, lui mit entre les mains la lettre d'association dont l'on vient de parler. Ce fut la première preuve

évidente que l'on eut des liaisons étroites qui étoient entre le Duc de Bouillon & le Maréchal de Biron. Si elles ont été jufques à entrer dans la confpiration , c'est ce dont on n'a point de preuves affez fortes pour l'affûrer. On peut même dire qu'elle étoit accompagnée de circonftances qui ne permettoient pas au Duc de Bouillon de la favorifer ; telles étoient les liaisons avec les Efpagnols , & la trop grande élévation de Biron, qui ne furent jamais de fon goût. Ce qui paroît certain , eft que le Roy n'auroit pas manqué de faire arrêter le Duc de Bouillon , s'il eût eu entre les mains ce fatal écrit dans le temps de la prife du Maréchal.

Dans le même temps que l'on découvrit les intrigues du Comte d'Auvergne avec les Efpagnols , le Roy fut informé de celles du Duc de Bouillon qui , de concert avec ce Comte , tâchoit de foulever les Peuples du Limofin , du Perigord , du Quercy & de la Guyenne. Le Duc de Bouillon fçavoit que le Roy étoit fort mécontent de lui , & que tôt ou tard ce mécontentement auroit pour lui des fuites fâcheufes. Pour les détourner , il

crut qu'il devoit donner tant d'affaires au Roy, qu'il n'eût pas le temps de penser à lui, ou qu'il se vît obligé de le ménager. Ce fut ce qui l'engagea à s'unir avec le Comte d'Auvergne pour exciter la révolte des Provinces dont on vient de parler. Ils agirent donc de concert, mais ce fut avec tant de précaution de la part du Duc de Bouillon, qu'il ne se trouva jamais aucun écrit de sa main qui pût servir à le convaincre. Il donnoit de bouche tous ses ordres, & n'agissoit que par des Emissaires affidés.

Le Roy qui en fut averti, en fut d'autant plus irrité, qu'il apprit que les Huguenots assemblez à Gap avoient reçu des lettres de l'Electeur Palatin & du Duc de Bouillon auxquelles ils avoient fait réponse. Il apprit encore qu'il étoit arrivé de l'argent d'Espagne, qui avoit été distribué aux Partisans du Duc de Bouillon, sous le nom & par les ordres de ce Duc qui promettoit encore de plus grandes sommes à ceux qui voudroient bien seconder ses desseins.

Ce fut ce qui porta le Roy à donner ses Ordres pour faire arrêter Blanchard Intendant du Duc de Bouillon,

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 273
qui étoit l'homme du monde à qui le
Duc se fioit le plus. Blanchard se
voiant en danger d'être pris, eut re-
cours à la clémence du Roy à qui il
découvrit tous les secrets de la cabale.
Quelques autres Gentilshommes l'i-
mitèrent, & obtinrent aussi leur
grace.

Mais ce qui déconcerta le plus les
Rebelles, fut la résolution que le Roy
prit d'aller lui-même sur les lieux
pour réprimer les mouvemens qu'on
y avoit excitez. Il partit à la mi-Sep-
tembre avec son Régiment des Gar-
des de trois mille hommes, & huit
à neuf cens chevaux, tant Gendar-
mes, que Cavalerie - Légere. Il fit
marcher par un autre chemin six pié-
ces de canon, & devoit être joint dans
le Limosin par trois mille Fantassins
sous le Commandement du Duc d'E-
pernon.

Mémoires
de
Sully
Tom. 2.
p. 640.

La crainte d'effaroucher les Hugue-
nots toujours portez au soulèvement
en envoyant une Armée dans des Pro-
vinces, dont on peut dire qu'ils étoient
les Maîtres, avoit paru au Duc de
Bouillon une raison plus que suffisante
pour empêcher le Roy d'exécuter
le dessein dont on lui voioit faire les

préparatifs. Mais comme il étoit las des entreprises que les Grands du Royaume d'un côté, & les Huguenots de l'autre faisoient continuellement contre le repos de l'Etat, & qu'il étoit résolu de faire valoir son autorité qui jusques alors n'avoit pas été assez respectée; le Roy prit des mesures qui ne laisserent aucun lieu de douter qu'il ne fût résolu de soumettre les Provinces dont on a parlé.

Le Duc de Boüillon comprit alors que le Roy étoit résolu de ne plus tant ménager ni les Grands ni les Huguenots, & que Sedan même seroit un foible rempart pour le mettre à couvert du ressentiment du Roy. Ainsi dès qu'il eut appris que ce Prince étoit prêt de se mettre en marche, il lui écrivit de Sedan une lettre fort soumise, par laquelle il lui marquoit que le Gentilhomme porteur de sa lettre l'étoit en même temps des Ordres qu'il envoïoit aux Capitaines auxquels il avoit confié la garde de ses Places, d'obéir en toutes choses à Sa Majesté.

De Thou
Liv. 134.

Cette lettre n'empêcha pas le Roy de partir. Il n'y fit pas de réponse, mais il se fit devancer par Jean-Jac-

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 275
ques de Mesme Seigneur de Roissy ,
Maître des Requêtes , qui eut ordre
d'informer sur les lieux de tout ce qui
s'y étoit passé contre le service de Sa
Majesté , & de faire le procès aux
coupables. Il envoya en même temps
le Sieur de Feüillas autre Maître des
Requêtes , pour faire la même fonc-
tion en Perigord , & des Officiers
pour se saisir des Places du Duc de
Bouillon. Les portes leur furent ou-
vertes dès qu'ils se présentèrent.

Reignac & Vassignac que le Duc de
Bouillon avoit mis dans le Château de
Turenne , & qui étoient le plus en
état & le plus en résolution de se dé-
fendre , obéirent comme les autres ,
& céderent la place au Sieur de Vil-
lepion qui s'en saisit & s'y logea avec
soixante Soldats des Gardes. D'un au-
tre côté les Sieurs de Roissy & Feüil-
las assistez de quelques autres Magis-
trats tinrent en ces quartiers-là , ce
qu'on appelle en France , les grands
jours. Il en coûta la tête à neuf ou dix
des plus coupables. Vassignac & Rei-
gnac qui avoient quitté le Pais , fu-
rent citez , condamnez , exécutez en
effigie , dégradez de noblesse , & il
fut ordonné que leurs maisons se-

276 HISTOIRE DE HENRY
roient rasées. De cette sorte tout le
Païs fut soumis & pacifié en peu de
temps, & le Roy après avoir passé huit
jours à Limoges, revint à Paris.

Le Duc de Bouillon déconcerté de
ce que ses intrigues avoient été dé-
couvertes, eut recours à l'interces-
sion des Puissances Etrangères, & par-
ticulierement à celle des Cantons
Suiſſes. Mais le Roy leur aiant fait
sçavoir qu'il ne trouvoit pas bon que
des Etrangers s'ingérassent dans un
différend entre lui & un de ses Sujets
dont il ne demandoit que la soumis-
sion, l'obéissance & la fidélité qui lui
étoient dûs, ils ne lui en parlerent
plus.

Le Duc de Bouillon ne réussit pas
mieux auprès du Roy de la Grande-
Bretagne. Jacques I. bien informé de
ses cabales, lui fit dire qu'il ne se mê-
leroit pas de ses affaires, & qu'il lui
conseilloit de se soumettre au Roy,
& de ne rien épargner pour faire sa
paix avec lui.

Le Duc n'aiant plus de ressources,
agit auprès du Roy par l'entremise
des Sieurs de Lanoüe & de Netten-
cour. Ils firent diverses propositions
de sa part; mais le Roy mieux infor-

me qu'il ne pensoit de toutes ses intrigues , tint toujours ferme , & déclara au Duc, qu'avant toutes choses il falloit qu'il le reçût dans la Ville & dans le Château de Sedan avec autant de troupes qu'il jugeroit à propos d'y faire entrer , & qu'à cette condition il lui accorderoit sa grace & l'abolition pour tout le passé.

De Thou
Liv. 136.

Ces conditions parurent fort dures au Duc de Bouillon ; mais comme il étoit sans ressource , il fallut enfin se résoudre à les accepter. En effet le Roy préparoit une Armée de vingt-cinq mille hommes pour marcher à Sedan , & le Marquis de Rosny que le Roy fit à peu près dans ce temps-là Duc & Pair , en érigeant sa Terre de Sully en Duché & Pairie , préparoit en diligence un équipage d'artillerie , avec lequel il lui avoit répondu de le rendre Maître de Sedan en moins d'un mois.

Sur cette assurance le Roy se mit en campagne dès la fin de Mars , & arriva avec la meilleure partie de ses troupes à Donchery à deux lieues de Sedan. La Reine relevée depuis peu de ses couches d'une seconde fille , voulut être du voyage. Elle étoit bien in-

L'An
1606.

tionnée pour le Duc de Bouillon, elle l'en avoit fait assurer avant de partir de Paris, & elle lui avoit conseillé de se fier à la clémence du Roy plutôt que de s'abandonner à son désespoir.

3. Volume des
Mémoires
des d'Es-
t.

Le Duc de Sully lui donnoit aussi le même conseil, en exigeant de lui la soumission qu'il devoit à son Souverain. On crut que ces conseils lui étoient donnez de concert avec le Roy. Dans le fond ce Prince l'aimoit toujours ; il ne vouloit pas le perdre, mais seulement lui faire sentir le poids de son autorité pour le contenir dans la suite dans son devoir, lui & les autres Grands du Royaume.

Le Duc de Bouillon n'ayant donc point d'autre ressource que de recourir à la clémence du Roy, il le fit supplier de ne pas passer outre, & de vouloir bien lui accorder encore une conférence avec quelqu'un de ses Ministres. Le Roy y consentit, & lui envoya le Sieur de Villeroy avec lequel il s'aboucha au village de Torcy.

L'affaire fut bien-tôt terminée ; car ayant reçu de la bouche du Sieur de Villeroy de nouvelles assurances de la bonté que le Roy & la Reine conservoient pour lui ; il se soumit aux
volontez

DUC DE BOUILLON. LIV. V. 279
volontez du Roy , & promit de lui
livrer Sedan & son Château , à con-
dition de l'abolition & de son réta-
blissement dans les bonnes graces de
Sa Majesté. Comme il avoit toujours
soutenu qu'il n'avoit rien fait contre
le service du Roy , on eut bien de la
peine à le résoudre à demander l'a-
bolition du passé ; mais dès que Vil-
leroy lui eut fait voir la lettre d'as-
sociation dont on a parlé , il se sou-
mit à tout ce que le Roy demandoit
de lui.

Le Traité aiant été signé de part
& d'autre , le Duc vint à Donchery
où le Roy étoit encore au lit ; il se
jetta à ses genoux en présence de la
Reine , & lui demanda pardon de
tout le passé : le Roy le lui accorda.
L'acte d'abolition fut aussitôt expé-
dié & envoyé à Paris pour être en-
registré au Parlement ; ce qui fut
fait sur le champ sans que le Duc
de Bouillon fût obligé d'y comparoi-
tre , le Roy aiant bien voulu le
dispenser de cette humiliante for-
malité.

Nettancour fut mis par le Roy
avec une Garnison dans le Château
de Sedan pour quatre ans , ainsi que

le portoit un des articles du Traité. Ensuite le Roy fit son entrée à Sedan où il demeura trois jours , puis il reprit le chemin de Paris à petites journées , bien satisfait de voir non seulement les Peuples , mais encore les Grands s'accoutumer à respecter l'autorité Royale. Le Duc le suivit quelques jours après , & revint à la Cour. Le Roy affecta selon sa coutume en pareilles rencontres , de paroître avoir oublié le passé. Il ne se faisoit pas en cela beaucoup de violence , il étoit naturellement porté à la clémence & à l'oubli des injures , lors qu'il croïoit sincere le retour de ceux qui l'avoient offensé.

Il ne manqua pas de gens dans cette occasion , qui conseillèrent au Roy de retenir Sedan , & de donner au Duc de Boüillon un dédommagement dans le cœur du Royaume. Ce sage Prince répondit que si la bonne foi étoit bannie de toute la terre, elle devroit se retrouver dans le cœur des Rois. Mais ce grand Prince avoit une autre raison de ne pas faire ce qu'on lui conseilloit. Il sçavoit le dessein que le Duc avoit formé depuis longtemps de se rendre en France le Chef

DUC DE BOUILLON. Liv. V. 281
du parti Calviniste ; ainsi bien loin de
le fixer dans le cœur du Royaume , il
ne trouvoit pas qu'à Sedan il en fût
encore assez éloigné. En effet bien loin
de faire une pareille proposition au
Duc de Bouillon , il lui remit au bout
d'un mois la Ville & le Château de
Sedan : c'est ainsi que finit cette gran-
de affaire. Pendant le reste du regne
du Roy , il se passa peu de choses par
rapport au Duc de Bouillon.

Fin du cinquième Livre.



S O M M A I R E

du fixième Livre.

LE Duc de Boüillon retiré à Sedan pense à reprendre son dessein de se faire Chef des Calvinistes de France , que sa longue absence avoit interrompu. Le Duc de Rohan conçoit le même dessein. Moïens differens qu'ils emploient pour parvenir à cette fin. Henry IV. rompt cette entreprise. Moïens qu'il emploie pour cela. Le Duc de Boüillon persuadé de l'impossibilité de l'exécution abandonne ce dessein. Le Duc de Rohan y persiste. Le Duc de Boüillon s'attache à le traverser , & il y réussit. La Reine Marie de Medicis est reconnüe Regente pendant la minorité de son Fils. Elle établit un Conseil de Regence. Le Duc de Boüillon revient de Sedan pour y solliciter une place , il l'obtient. On propose à ce Conseil, si l'on poursui-

*voira les desseins du feu Roy. Le Duc de Boüillon tient pour l'affirmative. Son avis l'emporte. Le Maréchal de la Châtre est préféré au Duc de Boüillon pour le Commandement de l'Armée. Cette préférence le détache de la Regente ; il prend la résolution de la traverser. Le Prince de Condé qui étoit en Italie, revient tout à propos en France pour favoriser ce dessein. Le Duc de Boüillon gagne la confiance de ce Prince. On propose au Prince de Condé de disputer la Regence à la Reine. Le Duc de Boüillon l'en détourne ; il lui conseille d'en laisser le vain titre à la Reine, & de s'emparer de toute l'autorité. Conseil terrible, mais infail-
libile, qu'il lui donne pour y reussir. Heureusement le Prince de Condé le rejette, & manque de fermeté pour l'exécuter. Effroi de la Regente & des Ministres, quand ils apprirent le conseil qu'avoit donné le Duc de Boüillon. Ce Duc la rassure ; mais il lui fait comprendre qu'elle ne pou-*

voit pas se passer de lui. Son autorité augmente , sans qu'il perde rien de la confiance du Prince de Condé. Sacre du Roy. Le Duc de Boiillon n'y pouvant assister , part pour Sedan : avant de partir, il forme de grandes liaisons avec le Marquis d'Ancre. Qualitez de ce Marquis. Retour du Roy de Reims. Le Duc de Boiillon revient à la Cour. Il entreprend de faire disgracier le Duc de Sully qu'il regardoit comme son ennemi. Il persuade au Prince de Condé de demander la disgrâce du Duc de Sully ; il porte les Ministres à favoriser sa demande. La Reine a peine à y consentir dans la crainte de mécontenter les Huguenots qui alloient tenir une Assemblée générale. Le Duc de Boiillon la rassure , & lui répond des suites de cette disgrâce par la grande autorité qu'il avoit dans le Parti. Le Duc de Sully est disgracié ; on le dépouille de toutes ses charges & emplois. L'Assemblée générale des Calvinistes par

les conseils du Duc de Boüillon, est convoquée à Saumur dont du Plessis-Mornay étoit Gouverneur. On choisit ce Gentilhomme pour présider à l'Assemblée. Tous les grands Seigneurs du Parti s'y rendent. Prétentions & demandes excessives que l'Assemblée fait au Roy. Le Duc de Boüillon s'y oppose inutilement ; il mande à la Regente de les refuser, & lui répond des suites que ce refus pourroit avoir. Ce qui se passa à cette occasion dans l'Assemblée & à la Cour. Affaire particulière du Duc de Sully soutenu par le Duc de Rohan son gendre. Entretien du Duc de Boüillon & du Duc de Rohan sur ce sujet. Diverses intrigues dans l'Assemblée. La Regente répond aux demandes de l'Assemblée de Saumur conformément aux conseils du Duc de Boüillon. Grands mouvemens dans cette Assemblée à cette occasion. Refus qu'elle fait de recevoir cette réponse. Le Duc de Boüillon l'oblige à l'accepter, à se soumettre à la Regente, & à se

séparer. Service important que le Duc de Boiillon rend en cela à la Regente & à l'Etat. Grand embarras dont il tira la Regente par sa fermeté. Il retourne à la Cour. La Reine lui fait rendre de grands honneurs, mais elle reconnoît mal ses services, & manque à la parole qu'elle lui avoit fait donner touchant le Gouvernement du Poitou qu'il croïoit avoir bien mérité. Elle tâche à le paier de mauvaises raisons dont il ne se contente pas; il pense à se vanger de la Regente, & à lui faire comprendre combien il lui étoit nécessaire. Il se retire à Sedan; mais avant de partir, il prend des liaisons très-étroites avec le Prince de Condé, le Comte de Soissons & tous les Seigneurs qui n'étoient pas contens du Gouvernement. En conséquence de ces liaisons, le Prince & le Comte se retirent de la Cour. La Reine traite & conclut avec l'Espagne le mariage du Roy son Fils avec Anne d'Autriche Infante d'Espagne, & celui d'Elisa-

Beth de France sa Fille aînée avec le Prince d'Espagne. Elle s'apperçoit de la faute qu'elle avoit faite de le conclure sans consulter les Princes du Sang & les Grands du Royaume. Pour réparer cette faute, elle les invite de se rendre à la Cour pour le leur communiquer. Le Duc de Boiillon invité comme les autres, se rend auprès de la Regente; elle tient un grand Conseil où elle propose le double mariage conclu avec l'Espagne. Divers intérêts particuliers y font consentir les Princes & les Grands. Le Duc de Boiillon est gagné par la promesse qu'on lui fait de l'Ambassade extraordinaire d'Angleterre; il la souhaitoit passionnément, moins pour faire plaisir à la Regente, que pour ses intérêts particuliers. Quels étoient ces intérêts. On lui donne ses instructions. Ce qu'elles contenoient. On envoie des Ambassadeurs aux Princes Protestans pour leur communiquer le double mariage conclu avec l'Espagne, & les empêcher de s'y

opposer. Le Duc de Boiüillon part pour son Ambassade d'Angleterre : il est bien reçu du Roy de la Grande-Bretagne. Il négocie avec beaucoup d'habileté & de succès sur des points très-déliçats. Quels étoient ces points. Il est traversé dans sa négociation par les intelligences secrètes du Duc de Rohan avec Henry Prince de Galles. Portrait de ce jeune Prince. Il traite du mariage de l'Electeur Palatin son neveu avec Elisabeth Princesse d'Angleterre. Il y réussit, & le mariage se fait l'année suivante. Le Duc de Boiüillon revient en France. A son retour il découvre que les Ministres d'Etat l'avoient rendu suspect à la Regente par rapport au mariage de l'Electeur Palatin. Pour s'en venger il se ligue avec les Princes du Sang & les Grands pour les faire disgracier. La mort du Comte de Soissons l'oblige à différer l'exécution de ce projet. L'Electiõ du Maire de Saint-Jean d'Angely broüille le Duc de Rohan

avec la Cour. Le Duc de Bouillon prend parti contre lui. Récit de cette affaire. De quelle maniere elle fut accommodée. Les Calvinistes tiennent plusieurs Assemblées particulières sans la permission du Roy. Ils envoient à la Cour des Députés pour obtenir des réponses plus favorables à leurs demandes, que celles qui avoient été envoiées à l'Assemblée de Saumur. Le Duc de Bouillon rompt leurs mesures, & donne à la Regente un conseil vigoureux qui la tire d'embarras. Le Duc de Bouillon joint aux Princes du Sang & aux Grands du Royaume, oblige la Regente à congédier les Ministres d'Etat. Elle les rappelle peu de temps après. Ils obligent à leur tour les Princes & les Grands à se retirer de la Cour. La mort du Duc de Mantouë & les affaires d'Italie mettent la Regente dans la nécessité de les y rappeler. Mort d'Henry Prince de Galles. Le Marquis d'Ancre est fait Maréchal de France au grand

mécontentement des Grands, & en particulier du Duc de Boüillon. La Regente refuse au Prince de Condé le Gouvernement du Château-Trompette. Le Duc de Boüillon se prévaut de son mécontentement pour l'obliger lui & la plûpart des Grands à se retirer de la Cour. Dispositions à une Guerre civile.





HISTOIRE

DE HENRY

DE LA TOUR

D'Auvergne,

DUC DE BOUILLON.

LIVRE SIXIÈME



LE Duc de Bouillon se voiant ^{L'an}
 donc rétabli à la Cour avec ^{1606.}
 tous les avantages qu'il y ^{1607.}
 avoit eus avant sa disgrâce, ^{1608. &}
^{1609.}
 ne songea d'abord qu'à mettre quel-
 que ordre à ses affaires domestiques
 qui avoient beaucoup souffert de
 son absence & de sa retraite hors du
 Royaume. Ce fut ce qui l'obligea de

retourner à Sedan & ensuite à Turenne. Pendant qu'il s'y occupe de ces soins si dignes de ceux qui ont à soutenir des Maisons illustres , & qui pour les maintenir dans tout leur lustre , ne veulent pas avoir recours à ces moïens bas & injustes qui ont été depuis si fort en usage ; le Roy ne pensoit qu'à préparer toutes les choses nécessaires pour l'exécution de ce que l'on appelloit alors , & ce que l'on appelle encore aujourd'hui son grand dessein. Comme l'on n'a jamais bien scû quel il étoit , l'on n'entreprendra pas de l'expliquer. Tout ce qu'on en peut dire , est que s'il étoit tel que quelques Historiens l'ont prétendu , il paroît un peu chimérique , très-difficile à exécuter , plus difficile encore à soutenir après l'exécution. Mais il y a bien de l'apparence qu'Henry IV. n'avoit d'autre but que d'abaisser & d'affoiblir la Maison d'Autriche , dont la grandeur & la puissance donnoient de l'ombrage à toute l'Europe , & dont il avoit souffert lui-même plus qu'aucun Prince. Il s'étoit allié pour cela avec les Princes d'Italie & avec tous les Etats Protestans. Chacun devoit contribuer à

l'exécution de cette entreprise à proportion de ses moïens & de ses forces. Lui seul après avoir amassé l'argent & les munitions nécessaires , avoit mis sur pied cinquante mille hommes. Quatorze mille commandez par Lesdiguières étoient destinez pour l'Italie : trente-six mille hommes composoient l'Armée qu'il devoit commander en personne. Tous ces grands Capitaines dont la France étoit alors si bien fournie , & le Duc de Bouillon en particulier, devoient commander sous lui. Tout étoit prêt; l'Armée étoit déjà arrivée sur la Frontiere de Champagne ; & le Roy devoit partir le lendemain , lorsqu'il fut malheureusement assassiné. Sa mort ne rompit pas seulement tous ses projets que la Regente & son successeur ne suivirent pas ; mais elle mit la France dans une situation bien différente de celle où elle étoit sous ce grand Roy.

L'an
1610.

Le 14. de
May.

Avant que de raconter ce qui se passa après sa mort, tant du temps de la Regence de Marie de Medicis, que sous les premières années du Regne de Louis XIII. il est à propos de remarquer que la longue absence du Duc de Bouillon hors. du Royaume

L'an
1610.

n'avoit pas peu contribué à déconcerter le grand dessein qu'on lui attribuoit de se faire Chef des Calvinistes de France. A son retour il trouva les choses fort changées. Le Roy qui sçavoit par lui-même que les Prétendus Réformez pensoient à s'ériger en République & à se donner un Chef, avoit traversé leur projet de tout son pouvoir. Il ne s'étoit pas contenté de leur faire déclarer dans leurs assemblées, qu'il ne souffriroit jamais qu'ils eussent un autre Chef que lui : il avoit gagné plusieurs des plus considérables du Parti par des pensions & par des établissemens, ou qu'il leur avoit donnez, ou qu'il leur faisoit espérer. Il avoit excité la jalousie des Grands, & leur avoit fait comprendre qu'il ne leur convenoit point de se soumettre ou à un Chef qui seroit à peu près leur égal tant par la naissance, que par le rang, ou à des assemblées populaires, toujours ennemies de la haute noblesse par cela même que leur grand penchant étoit pour la République ; qu'il leur étoit plus glorieux & plus avantageux de ne dépendre que du Roy ; que les dignitez, les charges, & tous

Mémoires
de
Sully p.
380. &
381.

Manuscripts
de
Lomenie
Tom. 6.

les grands établissemens dépendoient uniquement de lui , & que c'étoit s'en exclure que de prendre un parti opposé au sien.

Ces sentimens insinuez avec ménagement & avec art avoient prévalu parmi les Calvinistes & les Grands du parti , à la réserve de quelques-uns qui paroïssent dispozez à ne pas souffrir qu'on leur préférât qui que ce pût être , quand il s'agiroit de donner un Chef aux Calvinistes. Les uns l'emportoient par la naissance ; les autres par les grands établissemens , par le Commandement des Armées , & par l'autorité qu'ils s'étoient acquise dans le Parti.

Ces dispositions firent juger au Duc de Bouillon qu'il trouveroit des obstacles invincibles à l'exécution de son dessein. Comme il n'étoit pas homme à se repaître de chimeres , & qu'il se voïoit dans un âge avancé , il changea de vûës ; il résolut de s'attacher à la Cour , & de s'y faire considérer par la grande autorité qu'il étoit persuadé qu'il se conserveroit toujours dans le parti Calviniste. Il se fortifia d'autant plus dans cette résolution , qu'il pénétra que le Duc de Rohan

avoit formé un projet semblable au sien , & qu'il ne pensoit à rien moins qu'à se rendre Chef des Prétendus Réformez. C'étoit un des Seigneurs du Parti des plus distinguez par sa naissance, par ses grandes qualitez & par l'autorité qu'il s'étoit acquise parmi les Calvinistes ; il étoit beaucoup plus jeune que le Duc de Bouillon , & avoit ainsi plus de temps que lui pour faire réussir ses desseins. Mais comme il n'avoit pas encore son expérience , il ne prévint pas assez les difficultez que le Duc de Bouillon avoit prévues. Il s'attacha à son projet , il le suivit , il se jeta par-là dans des embarras infinis : il ne réussit point , il pensa ruiner sa fortune & celle de sa maison ; & justifia par sa conduite , que le Duc de Bouillon avoit eu raison d'abandonner un dessein dont les temps & les circonstances rendoient l'exécution impossible. Le Duc de Bouillon le laissa donc s'abandonner à son projet, bien résolu de le traverser , & de ne pas permettre qu'il occupât un poste auquel sa prévoyance l'avoit comme forcé de renoncer ; & il le fit si bien qu'il ne réussit ni pendant sa vie , ni après sa mort.

Ce qu'il y eut de singulier, est que quoiqu'ils fussent deux des plus grands hommes & des plus habiles de leur temps, tous deux capables de former & d'exécuter de grandes choses, ils suivirent cependant des routes différentes pour arriver à la même fin. Le Duc de Bouillon s'étoit rendu considérable dans le parti Calviniste par ses alliances & par ses liaisons étroites avec les Princes Protestans. Il n'y avoit point de Seigneur en France pour qui l'Angleterre, les Provinces-Unies, & les Princes de l'Empire qui n'étoient pas attachez à la Maison d'Autriche, eussent plus de considération, & qui fût plus en état que lui de les faire agir quand l'occasion s'en présenteroit. Sa Souveraineté de Sedan le faisoit encore considérer au-dedans & au-dehors du Royaume. Il avoit de grands établissemens à la Cour, il s'y étoit fait de puissans amis, & il s'y étoit mis en état de servir ou de nuire quand il le voudroit entreprendre. Il ne négligeoit pas parmi les Calvinistes, les Ministres & les Consistoriaux; il étoit populaire dans les occasions, mais il se croïoit au-dessus des ménagemens & de la dé-

pendance que les Assemblées Calvinistes demandoient des grands Seigneurs de leur parti. La supériorité de son génie & cette grandeur d'ame que la naissance inspire, le portoit à l'indépendance ; & dans le fond l'Etat populaire n'eût pas été de son goût.

Le Duc de Rohan au contraire, soutenu de son frere le Duc de Soubise se renferma, pour ainsi dire, dans le Royaume ; il ne donna point dans les Alliances étrangères ; il épousa la fille du Duc de Sully, & s'attacha par-là à la fortune de ce Seigneur qui ne lui fut pas d'un grand secours après la mort de Henry IV. Il parut négliger la Cour ; il en donna une grande marque lors qu'il se défit de la Charge de Colonel Général des Suisses qui l'y eût rendu nécessaire, & qui lui attiroit beaucoup de considération. Après cette démarche, il se donna tout entier au parti Calviniste ; il s'y fit beaucoup d'amis ; il s'attacha les Ministres & les Consistoriaux, en épousant leurs maximes & leurs intérêts, & en faisant paroître un grand zele pour sa Religion : toujours dévoué au Parti, toujours prêt à se brouiller avec la

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 299
 Cour , lorsqu'elle faisoit quelque démarche qui n'étoit pas du goût des Calvinistes , & qui paroissoit choquer leurs intérêts , ou lors qu'elle ne leur accordoit pas tous les avantages dont ils faisoient dépendre leur sûreté.

Par cette conduite si conforme au génie des Prétendus Réformez , il acquit parmi eux une grande autorité , particulièrement depuis la mort du Duc de Bouillon ; mais elle n'alla jamais jusques à établir leur République imaginaire , ni jusques à s'en rendre le Chef avec un pouvoir égal à celui des Princes d'Orange dans les Provinces-Unies. C'est ce que le Duc de Bouillon s'étoit proposé , & ce que le Duc de Rohan avoit apparemment dessein d'exécuter. Mais les obstacles qui avoient paru si difficiles à vaincre au Duc de Bouillon , se trouverent en effet insurmontables pour le Duc de Rohan. Il n'épargna rien pour les vaincre , mais il fallut enfin qu'il abandonnât son projet. Tant il est vrai que les desseins des plus grands hommes ont des bornes au-delà desquelles il n'est pas permis d'aller.

Le Duc de Bouillon s'étant donc affermi dans la résolution qu'on vient

de rapporter , n'eut pas plutôt appris la funeste mort du Roy , qu'il partit de Sedan en diligence pour se rendre à la Cour. Il prévoïoit qu'il y alloit avoir de grands changemens auxquels il seroit obligé de s'interessier tant pour lui-même , que pour ses amis ; mais ce qui lui importoit le plus , étoit de se trouver auprès de la Régente lors qu'on formeroit le Conseil d'Etat. Il y prétendoit une place ; sa présence étoit d'autant plus nécessaire pour l'obtenir , que le Prince de Condé premier Prince du Sang qui l'y eût servi , étoit alors hors du Royaume. Sa Religion sembloit l'en devoir exclure ; mais la Regente qui vouloit se l'aquerir , & qui comptoit beaucoup sur ses lumieres & sur ses conseils , passa sur cette considération. En arrivant à la Cour, il trouva qu'elle l'avoit mis du Conseil de la Régence.

Memoi-
res de la
Regence
de Marie
de Medi-
cis.

Ibid. Dès que ce Conseil fut formé , une des premieres affaires qu'on y proposa , fut le secours de Cleves & de Juliers que le feu Roy avoit résolu de conduire en personne. Les sentimens furent partagez. Les uns soutenoient qu'une Guerre étrangere & offensive

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 301
ne convenoit point au temps d'une
minorité & d'une Régence encore
mal-affermie ; qu'il ne falloit point
se broüiller avec l'Efpagne, puis qu'elle
ne fouhaitoit rien tant que de s'en te-
nir à la Paix conclüe à Vervins ; qu'il
falloit même affermir cette alliance
en faifant le double mariage de l'In-
fante avec le Roy , & celui du Prince
d'Efpagne avec Madame fille aînée
de France , propofé au feu Roy par
le Roy d'Efpagne ; qu'on fe délivre-
roit par ce moïen des grandes dépen-
fes qu'il faudroit faire pour l'entre-
tien des Armées , & des rifques infé-
parables de la Guerre : que le dedans
du Royaume n'étoit point affez paifi-
ble pour s'engager dans une Guerre
etrangere , & pour s'attirer fur les
bras toutes les forces de la Maifon
d'Autriche ; qu'en un mot rien ne
convenoit mieux à une minorité , que
la Paix ; & que quand le Roy feroit
en âge de gouverner par lui-même , &
que fon autorité feroit bien affermie,
il prendroit le parti qui lui paroîtroit
le plus convenable au bien de l'Etat ;
que jufques-là il ne falloit rien chan-
ger , & qu'il falloit au contraire laif-
fer les chofes dans l'état où elles fe
trouvoient.

Le Duc de Bouillon qui outre l'intérêt de l'Etat, avoit ses vûës particulières, soutint au contraire que ce seroit faire injure à la mémoire du feu Roy, que d'abandonner si-tôt les desseins qu'il avoit formez & digérez avec tant de précaution & de prudence; que ces Armées qu'on parloit de congédier, étoient précisément ce qui devoit affermir l'autorité du Roy mineur & de la Regente, encore mal-affermie; & que si elle étoit une fois désarmée, on seroit bien-tôt en état de tout entreprendre contre elle; que la dépense pour la subsistance de ces Armées étoit toute faite; que le feu Roy avoit eu la précaution de mettre dans la Bastille les fonds nécessaires pour les entretenir pendant plusieurs années. Qu'il étoit de la dernière importance pour la France de ne point abandonner ses Alliez, puisque si elle le faisoit, elle ne manqueroit pas d'en être aussi abandonnée au besoin; que ç'étoit se tromper que de compter sur l'alliance d'Espagne: que les intérêts des deux Maisons de France & d'Autriche étoient trop opposez pour pouvoir s'assurer d'une Paix qui fût de durée.

Que

Que le feu Roy en étoit si persuadé , que quand on lui avoit fait la proposition des deux mariages , il l'avoit rejetée ; que bien loin de s'allier si étroitement avec la Maison d'Autriche , il l'avoit toujours regardée comme son ennemie particuliere ; qu'il avoit promis sa fille aînée au Prince de Piedmont ; & qu'il avoit envoyé Bassompierre en Lorraine pour traiter avec le Duc qui n'avoit point d'enfans mâles , du mariage de l'aînée de ses filles avec le Dauphin de France.

Voilà (continua le Duc de Bouillon) quelles étoient les maximes , les desseins & la conduite du feu Roy. Y a-t'il quelqu'un de nous qui puisse prétendre qu'il entend mieux que lui les interêts de l'Etat ? Ou sont-ils si changez depuis que nous l'avons perdu , qu'il faille avoir des maximes si opposées aux siennes , & suivre une conduite si différente de celle qu'il a tenuë jusques à sa mort ? Voulons-nous faire croire au monde , que nous tremblons devant l'Espagne , nous de qui elle avoit tout à craindre il n'y a que quelques jours ? Si nous congédions nos Armées , que diront nos Alliez qui n'ont pris les armes qu'à nô-

„tré sollicitation , & sous des promes-
 „ses si expressees & si souvent réité-
 „rées d'être secourus ? Que deviendra
 „la réputation de la France si nécessaire
 „au soutien de l'Etat ? Qui voudra dé-
 „formais faire alliance avec nous , con-
 „courir à notre défense , & favoriser
 „l'exécution de nos desseins ? Que pen-
 „sera-t-on de la Regente & de son
 „Conseil , si on lui voit préférer une
 „alliance incertaine , trompeuse & qui
 „ne peut être de durée avec les anciens
 „ennemis de la Couronne , à des alliez
 „sûrs , fidelles , constans , & dont les
 „interêts sont les mêmes que les nô-
 „tres ? Pour toutes ces raisons (ajouta
 „le Duc de Bouillon) je crois qu'on
 „doit s'attacher aux maximes du feu
 „Roy , poursuivre l'exécution de ses
 „desseins , & marcher incessamment au
 „secours de Cleves & de Juliers.

Ces deux sentimens si opposez par-
 tagerent le Conseil. La Regente fa-
 vorisoit le premier ; imbuë des maxi-
 mes de sa Maison , elle étoit per-
 suadée que l'affermissement de son
 autorité dépendoit absolument de sa
 bonne intelligence avec le Pape & le
 Roy d'Espagne. Les Ministres ou pré-
 occupez des mêmes sentimens , ou

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 305
peut-être gagnez par l'argent d'Espagne , entroient assez dans ses vûes. Au contraire les Seigneurs qui étoient du Conseil , nourris dans les maximes du feu Roy , étoient de l'avis du Duc de Bouillon. Enfin son sentiment l'emporta ; le secours des Etats de Cleves & de Juliers fut résolu. Dès que cette affaire eut été arrêtée au Conseil , le Duc de Bouillon prétendit avoir le Commandement de l'armée destinée pour la défense de ces deux Etats contre l'Archiduc Leopold , à qui l'Empereur en avoit donné l'administration. Ce fut un nouvel embarras pour la Regente ; résoluë de ne rien faire qui pût choquer la Cour de Rome ou celle d'Espagne , elle ne vouloit point donner à un Prince Protestant habile & suspect à ces deux Puissances le Commandement d'une armée qui devoit joindre celle du Prince Maurice son ami & son beau-frere. Le Comte de Soissons , le Duc d'Epéron , & le Cardinal de Joyeuse la fortifierent dans ce sentiment. Ainsi malgré les instances du Duc de Bouillon , le Maréchal de la Châtre lui fut préféré. Le Duc en fut d'autant plus choqué, qu'il lui fut

aisé de prévoir que sa Religion seroit désormais un motif, ou du moins un prétexte toujours prêt pour l'exclure des emplois qu'il prétendoit être dûs à son rang & à ses services.

Cette considération lui parut un motif suffisant pour le détacher de la Regente, & pour le porter en même temps à prendre des mesures capables d'abaisser son autorité, & de ruiner celle du Comte de Soissons, du Duc d'Epemon, & du Cardinal de Joyeuse qui s'étoient unis pour se rendre les maîtres des affaires. Ce dessein n'étoit pas aisé à exécuter, mais l'état présent des choses n'accommodoit pas le Duc de Bouillon; & les difficultez bien loin de le rebuter, ne servoient qu'à l'animer davantage. Le retour du Prince de Condé en France lui parut être une occasion très-propre à l'exécution de ses desseins. Il n'y avoit point de Seigneur en France que le Prince estimât plus que le Duc de Bouillon; & dès la première fois qu'ils se revirent, le Prince le pria d'être de ses amis, & de compter sur son amitié & sur sa confiance. Rien ne convenoit mieux aux projets du Duc; ainsi la liaison fut bien-tôt for-

L'an
1610.

mée. Ce n'est pas que le Prince de Condé fût alors capable par lui-même d'exécuter une grande entreprise ; mais le Duc de Bouillon espéroit qu'un premier Prince du Sang comme lui , aidé de ses lumières & soutenu par ses conseils , ne laisseroit pas de lui être d'un grand secours pour tout ce qu'il voudroit entreprendre.

On proposa dans ce même temps au Prince de Condé de disputer la Régence à la Reine ; & on lui fit espérer que comme elle étoit étrangère , peu instruite par conséquent des maximes & du Gouvernement de France , attachée d'ailleurs à des intérêts qui ne s'accordoient pas avec ceux de l'Etat , il n'auroit peut-être pas beaucoup de peine à l'emporter sur elle. Le Duc de Bouillon ne fut pas de cet avis. Il lui conseilla de lui laisser la qualité de Regente , mais de la réduire à un titre vain qui satisferoit sa vanité , qui amuseroit le peuple & ceux qui ne voioient pas plus loin que lui , & de s'attirer effectivement toute l'autorité. Il lui dit qu'il sçavoit pour cela un moyen infailible , & que s'il vouloit s'en servir , il lui répon-

Memoi-
res de
Rohan
Liv. I.

doit du succès : que ce moïen con-
sistoit à rentrer dans la Religion Cal-
viniste dont le feu Roy l'avoit tiré,
& à se déclarer Protecteur des Pro-
testans de France ; qu'alors suivi de
toute la Noblesse Calviniste dont il se-
roit le Chef , Maître de toutes les
Places de sûreté accordées à ce parti
(c'est-à-dire de cent trois Villes ou
Places bien fortifiées) soutenu par
tout ce qu'il y avoit de Suisses en
France dont le Duc de Rohan étoit
le Colonel Général, sûr de l'argent
laissé par le feu Roy à la Bastille que
le Duc de Sully mécontent de la Re-
gente pouvoit lui remettre entre les
mains ; qu'avec de si grands avanta-
ges on ne pouvoit pas douter qu'un
premier Prince du Sang comme lui ,
pendant une minorité , ne fût en état
de s'emparer de toute l'autorité , &
de se rendre également redoutable au-
dedans & au-dehors du Royaume. Le
Duc de Boüillon ajoûta qu'en prenant
ce parti, il ne feroit que suivre l'exem-
ple de son ayeul ; que pour des avan-
tages bien au-dessous de ceux qu'il lui
proposoit , il n'avoit pas laissé de
quitter la Religion Catholique , & de
se déclarer Protecteur des Calvinistes,

& qu'il s'étoit aquis par cette démarche l'autorité & les avantages que la Cour accoutumée à ne considérer que ceux qu'elle craint, avoit refusez jusques alors à son rang & à sa naissance ; que la qualité de premier Prince du Sang, quelque considérable qu'elle fût par elle-même, avoit besoin d'être soutenue, & que la Regente n'auroit d'égards pour lui, qu'autant qu'elle le verroit en état ou de lui être utile, ou de lui nuire.

Le Duc de Bouillon en donnant ce conseil au Prince de Condé, faisoit bien voir qu'il ne pensoit plus à être lui-même le Chef & le Protecteur des Calvinistes. Peut-être aussi qu'il alloit à la même fin par cette voie ; en effet si le Prince eût pris le parti qu'il lui proposoit, comme il n'avoit pas encore toutes les qualitez requises pour l'exécution d'un si grand dessein, le Duc de Bouillon lui fût devenu si nécessaire, qu'il eût été véritablement le Chef du Parti, pendant que le Prince de Condé en eût porté le nom. Dieu ne permit pas qu'il suivît le conseil du Duc de Bouillon. S'il l'eût fait, les Calvinistes recouvroient tous les avantages qu'ils a-

voient perdu par la conversion du feu Roy. Vraisemblablement le Royaume eût été partagé entre-eux & les Catholiques ; & leur République qu'on traitoit d'imaginaire, se fût enfin trouvée quelque chose de réel.

Aussi dès que la Regente eut appris que le Duc de Boüillon avoit donné ce conseil au Prince de Condé, elle en fut si effraïée, qu'elle ne put revenir du trouble que cette nouvelle lui avoit causé, que par l'assurance que le Duc de Boüillon lui donna qu'il ne seroit point exécuté. Le Duc de Rohan prétend qu'étant gagné par la Regente, il en détourna lui-même le Prince de Condé en lui faisant voir des difficultez qu'il feignit de n'avoir pas prévûes ; qu'il se contenta d'avoir fait trembler la Regente & son Conseil, de leur avoir fait sentir le mal qu'il pouvoit faire sans pousser plus loin son projet, & que c'étoit son unique objet en proposant ce parti au prince de Condé. Mais outre qu'il ne seroit pas juste d'en croire le Duc de Rohan qui a toujours été l'ennemi du Duc de Boüillon, il y a bien plus d'apparence de croire que le Duc de Boüillon proposa sérieuse-

DUc DE BOUILLON. LIV. VI. 311
ment au Prince de Condé le dessein
dont on a parlé ; mais que ne lui trou-
vant ni la résolution ni la fermeté qui
sont nécessaires dans de pareilles occa-
sions , il abandonna son projet qui
n'étoit pas en effet sans de très-gran-
des difficultez. Quoiqu'il en soit , il
n'en fallut pas davantage pour faire
comprendre à la Regente , que le Duc
de Bouillon étoit un homme à ménager.
Elle s'attacha à le gagner , & le
Duc de Bouillon qui avoit ses vûes ,
fit d'autant moins le difficile , que les
affaires étoient alors si broüillées à la
Cour , qu'il n'y avoit point d'autre
parti à prendre. Mais sa reconciliation
avec la Regente ne l'empêcha pas de
demeurer attaché au Prince de Con-
dé , & ne diminua pas non plus la con-
fiance que le Prince avoit en lui.

Parmi toutes les broüilleries de la
Cour , on ne laissoit pas de penser au
Sacre du Roy ; on préparoit toutes
choses pour le voiage de Reims. Com-
me la Religion du Duc de Bouillon ne
lui permettoit pas d'assister à cette cé-
rémonie , il en prit occasion de faire
un voiage à Sedan. Mais quoiqu'il ne
dût s'éloigner de la Cour que pour
quelque temps , il crut qu'il devoit

s'y faire un ami puissant auprès de la Regente , qui l'avertît de tout ce qui se passeroit à la Cour , & qui pût même dans le besoin seconder ses desseins. Celui sur lequel il jetta les yeux, fut Conchini Florentin , mari de Leonora Galigai confidente de la Regente. Cet homme appuyé de la faveur de sa femme qui pouvoit tout auprès de la Reine , aspirait aux plus grandes Charges du Royaume. Il avoit de la hardiesse & de la valeur ; il ne manquoit pas d'esprit ni de bonnes qualitez , mais son ambition étoit encore plus grande. Il avoit acheté le Marquisat d'Ancre en Picardie ; & comme sa faveur augmentoit tous les jours , il aquit encore le Gouvernement de Peronne, de Montdidier & de Roye dans la même Province. Il faisoit ainsi son chemin , & marchoit à grands pas à la plus haute fortune sans qu'on s'y opposât, soit qu'on le négligeât d'abord , soit que la considération de la Reine qui le protégeoit ouvertement , empêchât qu'il ne fût traversé.

Le Duc de Bouillon avoit trop de pénétration pour ne pas voir qu'un homme dans cette situation pouvoit lui être utile ; & Conchini avoit assez

de lumieres pour s'appercevoir que l'amitié du Duc de Bouillon ne pouvoit manquer de lui être d'un grand secours. Ces dispositions de part & d'autre eurent bien-tôt formé la liaison que le Duc de Bouillon prétendoit. Mais ce qui acheva de la rendre encore plus étroite , fut que le Duc qui connoissoit son ambition , lui offrit de se défaire de sa charge de premier Gentilhomme de la Chambre du Roy , s'il vouloit l'acheter. Conchini charmé de cette proposition en parla à la Reine ; il n'eut pas de peine à obtenir son consentement , le marché fut bien-tôt conclu. Conchini paia en homme à qui l'argent coûtoit peu , une Charge dont le Duc de Bouillon avoit depuis long-temps dessein de se défaire , c'est-à-dire , qu'apparemment la Regente la paia pour lui.

Dès que la Cour fut de retour de Reims où le Roy avoit été sacré , le Duc de Bouillon revint de Sedan. Un des motifs qui l'avoient porté à se lier avec Conchini , étoit de se servir de lui pour faire disgracier le Duc de Sully dont il croïoit avoir tous les sujets du monde de se plaindre. Sully ne se contentoit pas de n'avoir rien

épargné pour le perdre sous le Regne du feu Roy ; son humeur inflexible ne lui permettoit pas d'être de bonne intelligence avec lui , quoique la Religion Calviniste qui devoit les unir , semblât le demander. Le Duc de Bouillon s'apperçut même qu'il le traversoit dans toutes les occasions qui s'en presentoient. Les charges de Surintendant des Finances , de Grand-Maître de l'Artillerie, de Gouverneur de la Bastille & du Poitou , la place qu'il occupoit dans le Conseil lui donnoient une autorité à la Cour & dans le parti Calviniste, qui ne pouvoit être que suspecte à un homme aussi prévoyant que le Duc de Bouillon. L'autorité du feu Roy les avoit obligez de dissimuler ; mais comme cette consideration ne subsistoit plus , le Duc de Bouillon crut qu'il ne devoit plus user de ces ménagemens politiques avec un homme qui ne revenoit jamais de ses premieres préventions.

Cependant comme les interêts de la Religion Calviniste ne permettoient pas qu'il se déclarât ouvertement contre lui , & qu'il parût le véritable auteur d'une disgrâce dont le contre-coup portoit contre le parti , il propo-

fa au Prince de Condé de la demander à la Regente. Le Prince en fit d'abord difficulté, mais le Duc de Bouillon le gagna en lui faisant espérer la confiscation des biens de ce Surintendant des Finances, puissant motif pour faire agir un Prince qui passoit pour intéressé. Le Duc de Bouillon se servit encore de Conchini pour persuader au Comte de Soissons de faire la même demande ; & il porta Villeroy & les autres Ministres à concourir avec les Princes lorsqu'ils en feroient la proposition à la Regente. On croïoit que cette Princesse feroit difficulté de l'accorder, mais dans le fond elle n'aimoit point le Duc de Sully. Son humeur austere & chagrine lui étoit à charge, elle le regardoit comme un censeur ; en un mot elle ne demandoit qu'un prétexte pour l'éloigner. Une seule considération eût été capable de l'arrêter ; ç'étoit la crainte de mécontenter le parti Calviniste, en déposant de ses charges un Seigneur de leur Religion à la veille d'une assemblée politique dont ils sollicitoient la tenuë, & qu'on ne pouvoit pas leur refuser.

En effet lorsque les Princes lui pro-

316 HISTOIRE DE HENRY
posèrent d'éloigner des affaires le
Duc de Sully, ce fut la seule diffi-
culté qu'elle leur fit ; mais comme
elle avoit été prévûë, on lui dit que
le crédit du Duc de Boüillon suffiroit
pour rompre toutes les mesures que
le Duc de Sully pourroit prendre de
ce côté-là. Quoique le Duc de Boüil-
lon fût la véritable cause de tous les
mouvemens qu'on se donnoit pour
perdre le Duc de Sully ; sa conduite
avoit été si cachée, qu'on ignoroit en-
core ses véritables sentimens sur la dis-
grace du Duc de Sully. Les ennemis
de ce Duc voulurent les sçavoir avant
que de la faire résoudre à la Regen-
te. On choisit pour cela le Marquis
de Cœuvres, & on le pria de lui en
parler comme de lui-même. Le Duc
de Boüillon ne s'expliqua d'abord
qu'à demi : mais enfin pressé par le
Marquis qui étoit de ses amis, il lui
dit que le Duc de Sully méritoit bien
tout le mal qu'on lui vouloit faire ;
qu'il étoit devenu insupportable à
tout le monde ; qu'il avoit en son
particulier plus de sujet de s'en plain-
dre qu'aucun autre ; que cependant
il ne lui convenoit point de se dé-
clarer ouvertement contre lui ; mais

Mémoi-
res de la
Regence
de Marie
de Medi-
cis.

DUC DE BOUILLON. Liv. VI. 317
qu'il se chargeoit volontiers de tout
ce qui pourroit arriver à son occa-
sion.

Sur cette assurance la disgrâce du
Duc de Sully fut résolüe. Il ne man-
quoit plus qu'un prétexte pour le dé-
pouiller de ses charges. Il le fournit
lui-même sans y penser, en disant à
la Regente qu'après avoir autant tra-
vaillé qu'il avoit fait pendant tout le
Regne du feu Roy, il seroit bien juste
de lui accorder un peu de repos. Il
croïoit son ministère si nécessaire, sur-
tout dans les commencemens d'une
Regence, qu'il n'avoit pas la moin-
dre pensée qu'on dût le prendre au
mot. Mais il fut bien surpris lorsque
la Regente lui répondit que la vie
d'un homme de son mérite lui étoit
trop chere pour lui refuser ce qu'il
croïoit nécessaire pour la conserver ;
qu'ainsi elle lui accorderoit le repos qu'il
demandoit ; mais qu'elle n'oubliroit
jamais les services qu'il avoit rendus
au feu Roy & à l'Etat. Une réponse
si peu attendüe embarrassâ d'autant
plus le Duc de Sully, que lui-même
se l'étoit attirée. Il revint sur ses
pas, il tâcha de donner à ce qu'il
avoit dit un autre sens que celui que

la Regente lui avoit donné ; mais la Reine qui avoit ce quelle souhaitoit , fit semblant de prendre tout ce qu'il voulut lui dire pour un compliment , & persista à lui accorder le repos qu'il avoit demandé, quoique ce fût la chose du monde qu'il souhaitât le moins.

On pourvut ensuite au Gouvernement de la Bastille , après avoir offert au Duc de Sully pour son dédommagement une somme d'argent qu'il ne voulut point accepter. On ne jugea pas à propos de donner la Surintendance , le Gouvernement de Poitou , ni la charge de Grand-Maître de l'Artillerie , avant la fin de l'assemblée politique que les Calvinistes devoient tenir dans peu de temps. Les Présidens Jeannin , de Thou & Châteauneuf furent nommez pour administrer les Finances en qualité de Directeurs, jusques à ce qu'on eût vû comme l'assemblée des Calvinistes prendroit cette affaire. On ne remplit point non plus la place que le Duc de Sully occupoit au Conseil ; on la réserva pour la recompense de quelqu'un qui auroit bien servi. Le Duc se retira à son Château de Sully pour y prendre les mesures convenables à la situation de

les affaires , c'est-à-dire , pour intéresser à sa disgrâce l'assemblée politique des Calvinistes dont nous allons parler.

Après la vérification de l'Edit de Nantes , Henry IV. qui croïoit avoir pourvû suffisamment par cet Edit à la sûreté de ses Sujets Calvinistes , eut toujours beaucoup de peine à leur accorder la permission de tenir des assemblées générales. Il craignoit avec raison qu'on n'en prît occasion de troubler l'Etat; cela étoit arrivé plus d'une fois , & il étoit de la dernière importance de retrancher jusques aux moindres occasions de renouveler les guerres civiles. Cependant comme il arrivoit de temps en temps des affaires auxquelles tout le parti Calviniste étoit intéressé , Henry ordonna que les Eglises Prétendues Réformées nommeroient six personnes capables d'être leurs Agens auprès de lui , & que de ces six il en choisiroit deux qui lui seroient les plus agréables. Mais cet expédient même le mit dans la nécessité de permettre des assemblées générales pour faire le choix de ces six personnes. Henry les permit donc ; mais ce fut sous la condition expresse

L'an
1611.

320 HISTOIRE DE HENRY
qu'on ne les pourroit tenir qu'en vertu d'une lettre de cachet qui en accorderoit la permission ; & que ces assemblées ne pourroient se mêler d'autre chose, que de choisir ceux qu'on jugeroit les plus capables de remplir la place de Député Général. Il ordonna encore que les Assemblées Provinciales ne pourroient envoyer plus de deux Députez de chaque Province à l'Assemblée générale.

En conséquence de cette Ordonnance d'Henry IV. comme le temps de l'exercice de Villarnoul & de Mirande devoit expirer l'an 1611. le Roy envoya une lettre de cachet le 15. d'Octobre 1610. par laquelle il permettoit à ses Sujets Calvinistes de tenir leur Assemblée générale dans la Ville de Châtelleraut le 27. de May 1611. Depuis pour la raison que nous dirons, il en fut expédié une autre du 2. May, par laquelle au lieu de Châtelleraut l'Assemblée se devoit tenir à Saumur dont du-Plessis-Mornay étoit Gouverneur.

La Cour auroit bien voulu se dispenser de permettre cette assemblée ; & de fait elle ne convenoit point dans un temps de minorité, sur-tout après

la maniere dont on venoit de traiter le Duc de Sully : mais les Calvinistes en firent faire de si grandes instances par leurs Députez Généraux , qu'il eût été dangereux de la refuser. La lettre du Roy qui permettoit cette assemblée , n'eut pas plutôt été délivrée aux Députez des Eglises Calvinistes , qu'on reconnut qu'elles avoient de grands desseins. Au lieu de deux Députez pour chaque Province, chaque Assemblée Provinciale en nomma sept. On engagea tous les Grands du parti à se trouver à l'assemblée ; & quoique les Eglises Calvinistes de Bearn n'eussent point encore assisté aux assemblées des Protestans de France , on ne laissa pas de les inviter à se rendre à celle de Saumur , & ils y furent depuis reçûs sans la permission du Roy. Tous ces mouvemens joints aux demandes extraordinaires que les Calvinistes devoient faire , dont on eut des copies , donnerent de grands ombrages à la Cour ; mais elle avoit permis l'assemblée , & l'on ne voïoit aucun moïen d'en empêcher la tenuë. Dans cet embarras toute la ressource de la Regente se trouva réduite à l'autorité que le Duc de Bouillon avoit

322 HISTOIRE DE HENRY
dans le parti Calviniste. Il étoit alors
à Sedan, d'où la Regente le fit reve-
nir pour conférer avec lui. Mais avant
que de rapporter les mesures qu'on
prit pour rompre les desseins de l'As-
semblée de Saumur, il est nécessaire
de faire voir quels étoient alors les
sentimens du Duc de Boüillon par rap-
port aux interêts des Calvinistes.

Il avoit toujours souhaité que les
Prétendus Réformez eussent une li-
berté entiere de faire profession de
leur Religion, qu'on leur donnât pour
cela toutes les sûretes dont ils avoient
besoin, & qu'elles fussent fondées sur
un Edit vérifié dans tous les Parlemens
du Royaume. Il n'épargna rien pour
leur obtenir ces trois articles qui leur
furent enfin accordez par l'Edit de
Nantes. Il crut de plus qu'étant lui-
même de la Religion Calviniste, il de-
voit faire enforte que la profession
n'en fût ni honteuse ni méprisée : c'est
ce qui fit demander les Chambres mi-
parties, & l'admission à toutes les
Charges du Royaume indifféremment
avec les Catholiques ; & c'est ce qui
fut encore accordé.

Quand le Duc de Boüillon vit les
Protestans de France sur ce pied qu'a-

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 325
vant l'avenement d'Henry IV. à la
Couronne ils n'eussent osé espérer, il
crut qu'ils s'en devoient tenir-là; qu'ils
ne devoient point se mêler du Gou-
vernement du Royaume, & qu'ils n'y
devoient prétendre d'autre part que
celle qu'il plairoit aux Rois de leur
donner. C'étoient les sentimens du
Duc de Bouillon, comme il parut de-
puis dans l'assemblée de Saumur; mais
ce n'étoit pas ceux des autres Calvi-
nistes, toujours inquiets & défiants,
entêtez de l'établissement de leur Ré-
publique imaginaire, résolus de pro-
fiter de la minorité de Louis XIII. ils
ne mettoient point de bornes ni à leurs
prétentions ni à leurs demandes. C'est
ce qui leur fit faire tant de tentatives
à l'assemblée de Saumur, que l'adresse
& l'autorité du Duc de Bouillon ren-
dirent enfin inutiles. Mais comme il
vouloit se rendre nécessaire à la Re-
gente, il ne fit pas paroître d'abord
toute la modération de ses sentimens.
Il laissa croire aux Ambassadeurs d'An-
gleterre & de Hollande qu'il favoriseroit
les demandes des Calvinistes, &
il ne détrompa point les Catholiques
qui sur le rapport de ces Ambassadeurs
le creurent dans les mêmes disposi-
tions.

La Regente qui y fut trompée comme les autres , se trouva fort embarrassée ; elle avoit compté sur lui , & elle n'avoit rien de plus sûr à opposer aux entreprises des Calvinistes. Il fut question de gagner le Duc de Bouillon. La commission en fut donnée au Marquis de Cœuvres, il étoit des amis du Duc , & il s'étoit servi de lui pour ménager la disgrâce du Duc de Sully dont le Marquis avoit de grands sujets de se plaindre. De Cœuvres n'en fit point à deux fois ; il dit au Duc que s'il vouloit servir la Regente dans l'assemblée qui s'alloit tenir , il avoit ordre de lui proposer le Gouvernement de Poitou qu'on avoit dessein d'ôter au Duc de Sully. Le Duc répondit qu'indépendamment de cette offre la Reine pouvoit s'assurer de ses services , & qu'il agiroit d'autant plus volontiers conformément à ses intentions , qu'il ne feroit rien en cela qui ne fût selon ses véritables sentimens. Sa réponse aiant été rapportée à la Regente , elle envoïa au Duc le Marquis d'Ancre lui promettre positivement de sa part le Gouvernement de Poitou. Le Duc de Bouillon ne jugea pas à propos de refuser un avantage

Memoires de la
Regence
de Marie
de Medis.

Memoires du
Duc de
Rohan.
Liv. 1.

qu'il n'avoit point sollicité, & qu'il sçavoit bien qu'on ne lui offriroit plus lors qu'on n'auroit plus besoin de lui; & comme il avoit dessein de bien servir la Regente, il accepta aussi quatre-cens mille francs qui lui furent mis entre les mains pour gagner les voix dont il auroit besoin.

En exécution de l'engagement que le Duc de Bouillon venoit de prendre avec la Reine, il ne dissimula point ce qu'il avoit envie de faire à l'assemblée. Ainsi quoiqu'il n'ignorât pas que les Ambassadeurs sont de véritables espions des Princes qui les envoient, il dit à Aersens Ambassadeur des Provinces - Unies qui l'étoit venu voir pour sonder ses sentimens, qu'il iroit à l'assemblée avec un esprit de paix; qu'il ne croïoit pas qu'on dût se prévaloir du temps d'une minorité pour obtenir de nouveaux avantages au-delà des Edits qui avoient été accordez: que de pareilles demandes ne pourroient servir qu'à rendre l'assemblée odieuse; qu'elles ne produiroient même aucun effet solide & de durée, parce que le Roy seroit toujours en droit de révoquer ce qu'on auroit pu donner à la nécessité des temps, ou

pour mieux dire , ce qui auroit été extorqué de la Regente. Qu'il étoit & plus honnête & plus chrétien de donner au jeune Roy des marques d'obéissance & d'attachement à son service ; qu'on obtiendrait plus de graces par cette voie , que par des cabales & des intrigues qui n'étoient point de saison ; que la Regente lui avoit promis de rendre justice sur les plaintes qui se trouveroient bien fondées ; qu'il falloit s'en tenir-là , & ne rien prétendre davantage ; qu'il iroit dans cet esprit à l'assemblée , & qu'il tâcheroit de le lui inspirer.

Une déclaration si nette & si précise surprit Aersens ; il ne put s'empêcher de lui dire qu'il avoit bien changé de sentimens. Le Duc lui répondit qu'il n'en avoit jamais eu d'autres ; qu'à la vérité il ne s'étoit pas jusques alors déclaré si ouvertement , parce que cela n'étoit pas nécessaire ; qu'il avoit même donné bien des choses à l'esprit d'indépendance qui reugnoit dans les Eglises Protestantes , pour les amener ensuite plus aisément aux sentimens justes & modérez qui devoient les regler ; mais que ses maximes avoient toujours été les mêmes :
qu'en

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 327
qu'en tout cas quand il auroit eu d'autres sentimens , il feroit gloire d'en changer , parce que la Religion , la justice , & la bienfaisance ne lui permettoient pas d'en avoir d'autres que ceux qu'il venoit de lui déclarer.

Ensuite de cette conversation le Duc de Bouillon fut trouver la Regente ; il lui dit que Chateaufort n'étoit pas un lieu propre à tenir l'Assemblée , parce que cette Ville étoit du Gouvernement du Duc de Sully , & qu'il y auroit trop d'autorité. La Regente approuva cet avis , elle fit expédier sur le champ de nouveaux Ordres qui indiquoient Saumur pour y tenir l'Assemblée. Cette précaution prise , le Duc de Bouillon écrivit à du Plessis-Mornay qui en étoit Gouverneur , & qui avoit un fort grand crédit dans le parti Calviniste , qu'il ne croïoit pas qu'il fût à propos qu'on choisît aucun des Grands Seigneurs pour présider à l'Assemblée ; que cela causeroit trop de jalousie ; que dans cette vue il se déportoit lui-même des prétentions qu'il pourroit avoir à la Présidence , & qu'il prît sur cela ses mesures. Du Plessis le crut , & n'exécuta que trop bien ce qu'il lui avoit

mandé. En effet le Duc de Boüillon ne pensoit qu'à exclure les autres Grands du parti, mais il vouloit la Présidence pour lui-même. Ainsi quand il fut arrivé à Saumur, il déclara sans façon qu'il avoit changé d'avis ; qu'il prétendoit présider à l'Assemblée, & que cette distinction étoit bien dûë aux longs & importans services qu'il avoit rendus aux Eglises.

Une telle déclaration embarrassâ extrêmement du Plessis. Il fit tout ce qu'il put pour contenter le Duc de Boüillon, mais les Ducs de Rohan & de Sully qui n'étoient pas de ses amis, joints aux Ministres & aux Consistoriaux, s'opposèrent si fortement à l'Election du Duc de Boüillon, que du Plessis fut enfin choisi à la pluralité des Voix. Il refusa d'abord avec beaucoup de fermeté une place qui l'exposoit au chagrin du Duc de Boüillon son ancien ami. Sa résistance fut inutile, l'Assemblée lui fit de si grandes instances, & persista si opiniâtement dans son choix, qu'il fut obligé de se rendre. Le Duc de Boüillon ne dissimula point son mécontentement; mais comme il étoit d'un rang & d'un génie à se passer des avantages que lui

DUC DE BOUILLON. Liv. VI. 329
eût donné la Présidence , il n'en alla
pas moins à ses fins. L'on s'apperçût
même dans la suite que la Présidence
l'auroit engagé à garder des ménage-
mens dont il se crut dispensé.

La premiere chose que fit l'Assemblée après l'Election du Président, fut
de renouveler le serment d'union par
lequel chacun s'engageoit à la défense
de la Religion Calviniste , & promet-
toit de garder le secret sur tout ce qui
seroit délibéré. L'on nomma ensuite
six Députez pour dresser le cahier des
demandes que l'on devoit faire à la
Regente. Comme ces demandes font
voir la résolution où étoit l'Assemblée
de se prévaloir de la minorité du Roy,
l'on a cru les devoir rapporter. Elles
contenoient en substance , que l'Edit
de Nantes fût rétabli dans son entier ,
tel qu'il avoit été accordé à Nantes ;
& qu'on en ôtât toutes les modifica-
tions que le Parlement de Paris y
avoit ajoutées en le verifiant. Que les
Places de sûreté leur fussent conti-
nuées pour dix ans ; que les Gouver-
neurs de ces Places ne pussent s'en dé-
mettre entre les mains du Roy , que
du consentement des Eglises ; qu'en
cas de mort de ces Gouverneurs, non

Procès
ve bal
de Af-
ce blées
P iti-
q es.
T m. 3.

330 HISTOIRE DE HENRY
seulement le Roy n'y pourroit plus
nommer un Calviniste à son choix ,
mais qu'il n'y pourvoiroit que sur la
nomination des Eglises ; qu'il leur se-
roit permis de fortifier leſdites Places
de sûreté ; qu'on augmenteroit les
sommes accordées pour l'entretien de
ces Places, & pour celui des Ministres.
Qu'on leur accorderoit une permis-
sion générale de s'assembler tous les
deux ans ; qu'ils ne seroient plus obli-
gez de nommer six Députés Géné-
raux, mais deux seulement que le Roy
seroit tenu d'agréer ; que ces Dépu-
tés seroient entretenus aux dépens du
Roy , & qu'on créeroit deux Maîtres
des Requêtes pour rapporter leurs af-
faires au Conseil.

Quoique ces demandes fussent ex-
cessives, & qu'on leur eût déjà accor-
dé cent trois Places de sûreté ; l'As-
semblée en demanda encore depuis de
nouvelles pour les Provinces de Bre-
tagne , Normandie , l'Isle de France ,
Picardie , Champagne , Brie , Bour-
gogne , Forêt , Lyonnois, Beaujolois ,
Vivarets, & Auvergne.

Ces demandes aiant été mises par
écrit , furent portées à l'Assemblée.
Elles alloient passer tout d'une voix ,

lorsque le Duc de Bouillon remontra
 que c'étoit trop se prévaloir du bas
 âge du Roy ; que le temps d'une mi-
 norité n'étoit pas propre à faire de
 pareilles demandes. Que tout ce que
 la Regente pouvoit faire , étoit de les
 faire joüir des graces que le feu Roy
 leur avoit accordées ; que son pou-
 voir ne s'étendoit point au-delà ; &
 que si elle accordoit quelque chose de
 plus , le Roy parvenu à l'âge de gou-
 verner par lui-même seroit en droit
 de le révoquer. Que les Calvinistes ne
 composoient pas tout l'Etat ; que les
 Catholiques y étoient en beaucoup
 plus grand nombre ; que la Regente
 ne devoit pas s'exposer à les mécon-
 tenter ; qu'ils avoient supporté avec
 assez d'impatience les graces que le
 feu Roy avoit accordées à leurs Egli-
 ses par l'Edit de Nantes , sans faire
 encore des demandes aussi excessives
 que celles dont il s'agissoit. Que le
 feu Roy avec toute l'autorité qu'il s'é-
 toit acquise , avoit eu une peine infinie
 à faire vérifier cet Edit avec toutes les
 modifications dont ils se plaignoient ;
 que les Parlemens ne consentiroient
 jamais qu'elles fussent retranchées ;
 que ç'étoit se tromper que de le pré-

tendre ou de l'espérer ; qu'après tout ces modifications n'empêchoient pas qu'ils n'eussent toute la liberté de professer leur Religion , & toute la sûreté qu'on pouvoit raisonnablement désirer. Qu'on leur avoit même accordé beaucoup au-delà ; qu'ils avoient obtenu des Chambres mi-parties ; qu'ils étoient admis indifféremment avec les Catholiques à toutes les charges, emplois & dignitez du Royaume ; qu'ils avoient plus de cent places de sûreté , avantage que les Catholiques même n'avoient pas. Qu'il falloit enfin mettre des bornes à leurs prétentions ; que leurs nouvelles demandes ne serviroient qu'à chagriner la Cour , & à les rendre odieux , & qu'elles étoient d'autant moins de saison , qu'ils n'avoient pas lieu de craindre que dans le temps d'une minorité l'on pensât à donner atteinte à leurs privilèges , ou à entreprendre quelque chose contre eux.

Ce discours du Duc de Bouillon fut diversément reçu dans l'Assemblée ; les plus raisonnables & les plus moderez l'approuverent. Le plus grand nombre persista à nommer des Deputez pour porter à la Regente les deman-

DU C DE BOUILLON. LIV. VI. 333
des dont on a parlé, & pour en solliciter l'obtention. Ce fut en vain que Boissise & Bullion Conseillers d'Etat envoïez par la Regente à l'Assemblée en qualité de Commissaires du Roy, représenterent les mêmes choses que le Duc de Bouillon avoit dites : l'Assemblée s'attacha de plus en plus à la résolution qu'elle avoit prise. Alors le Duc de Bouillon choqué du peu d'égard qu'on avoit eu pour ses sentimens, dit à Bullion que la Reine soutint son autorité, qu'elle répondît aux demandes de l'Assemblée comme elle le jugeroit à propos, & qu'il empêcheroit bien qu'il ne s'y passât rien contre le service du Roy.

Pendant que les Députés sollicitent à la Cour une réponse favorable à leurs demandes, du Plessis - Mornay s'entremet de l'accommodement du Duc de Bouillon avec le Duc de Sully; il l'en fit solliciter par l'Assemblée. Sully qui avoit ses vûes le souhaitoit avec passion; mais le Duc de Bouillon qui les avoit pénétrées, eût bien voulu qu'on n'eût point parlé de cette affaire. Cependant il résolut de faire de bonne grace ce qu'il crut qu'il ne pouvoit pas refuser avec honneur.

L'accommodement se fit donc. Le Duc de Sully s'en prévalut aussi - tôt pour porter l'Assemblée à s'intéresser dans sa disgrâce, & à prendre son parti contre la Cour. Il craignoit les suites de la menace qu'on lui avoit faite de nommer des Commissaires pour examiner sa conduite passée, & pour lui faire son procès, s'il persistoit à refuser de se démettre volontairement de la charge de Grand-Maître de l'Artillerie & du Gouvernement de Poitou. Il se trouvoit d'autant plus embarrassé, qu'afin de le porter à donner sa démission de bonne grace, la Cour lui offroit deux sortes de récompenses à son choix, une dignité comme celle de Maréchal de France, ou bien une somme considérable d'argent. Le Duc de Sully eût bien voulu conserver sa charge & son Gouvernement, & faire passer l'un & l'autre au Marquis de Rosny son fils. Mais en cas qu'il fût contraint de s'en défaire, une bonne somme d'argent accommodoit mieux sa famille. Une dignité dans l'Etat convenoit mieux au parti Calviniste : car ce Parti se mêloit de tout, & ne se renfermoit pas dans les bornes prescrites

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 335
par la Religion, quoiqu'il affectât d'y
rapporter toutes choses.

Le Duc de Boüillon qui avoit dans l'Assemblée <sup>Assemblée
b'ées po-
liques
Tom. 3.</sup> bien des gens qui lui étoient attachez, fut aussi-tôt averti des mesures que prenoit le Duc de Sully. Il le traversa sous main, mais ses traverses n'empêcherent pas ce Duc de faire une remontrance à l'Assemblée. Sous prétexte de lui demander son avis sur ce qu'il avoit à faire, il insinua adroitement que sa Religion étoit la seule cause de sa disgrâce, & que le serment d'union qu'il venoit de renouveler, ne manqueroit pas de le rendre encore plus odieux à la Cour. Cette remontrance toucha ce que l'on appelloit les zelez de l'Assemblée; ils alloient se déclarer pour le Duc de Sully, lorsque ceux qui étoient attachez au Duc de Boüillon, representèrent que cette affaire valloit bien la peine qu'on se donnât le temps d'y penser.

Le Duc de Boüillon qui s'étoit aperçû que la considération du Duc de Rohan donnoit beaucoup d'amis au Duc de Sully dont Rohan avoit épousé la fille, crut devoir lever cet obstacle, en persuadant au Duc de Rohan qu'il ne

336 HISTOIRE DE HENRY
 convenoit ni à lui ni au Duc de Sully
 même , que l'Assemblée prît trop ou-
 vertement son parti contre la Cour.
 Le Duc de Rohan étoit alors malade.
 Le Duc de Boüillon en prit occasion
 de lui rendre visite ; il fit insensible-
 ment tomber la conversation sur l'af-
 faire du Duc de Sully. Il lui dit que
 quelque grande que fût l'exactitude &
 l'intégrité d'un homme qui a l'admi-
 nistration des Finances & de l'Artille-
 rie , il est bien difficile qu'il ne fasse
 quelque faute qu'on se croit en droit
 de punir si on l'examine à la rigueur ;
 qu'un Surintendant & un Grand-Mai-
 tre ne sont pas seulement respon-
 sables de ce qu'ils font eux-mêmes ,
 mais encore de la conduite de leurs
 Commis & de leurs Officiers subal-
 ternes. » Si la Cour veut donner des
 » Commissaires à Monsieur de Sully
 » (continua le Duc de Boüillon) pour
 » examiner son administration & lui
 » faire rendre compte , croïez - vous
 » qu'on ne trouvera pas au moins quel-
 » que prétexte plausible pour le dé-
 » pouiller de ses charges ? L'on garde-
 » ra toutes les formalitez requises dans
 » ces sortes d'affaires. La raison , la jus-
 » tice , ou du moins les apparences se-

Memoi-
 res du
 Duc de
 Rohan
 Liv. I.

ront du côté de la Cour. Quel droit aura l'Assemblée de s'en plaindre ? Le Roy ne peut-il faire examiner la conduite d'un de ses Officiers sans son consentement ou du moins sans son intervention ? Si nous avons nous-mêmes à faire rendre compte à un de nos Intendans , ou à quelqu'un de ceux qui font nos affaires , trouvons-nous bon que l'Assemblée s'en mêlât ? Auroit-elle droit de le faire ? Que si cette prétention seroit insoutenable a l'égard des particuliers quoique membres de cette Assemblée , combien l'est-t'elle plus à l'égard du Souverain , du Chef de l'Etat dont nous ne faisons que la moindre partie ? Les Catholiques ont-ils de semblables prétentions ? Qui nous autorise à les avoir ? Sur quoi pourrions-nous fonder un pareil privilege ? Pour moi je ne le vois pas : & quant à vous , Monsieur , vous aimez trop le bon ordre , vous faites profession d'une probité trop exacte pour souffrir qu'on entreprenne sur l'autorité du Roy la plus légitime. Nous sommes vous & moy ses Officiers ; nous avons fait serment de la maintenir ; la justice & la Religion le demandent , &

» rien ne nous en peut dispenser.

Ce discours fut fort mal reçu du Duc de Rohan. Il répondit avec émotion au Duc de Boüillon, que la conduite du Duc de Sully avoit été irréprochable ; qu'il ne craignoit point qu'on l'examinât ; mais qu'étant Pair de France, il ne pouvoit être jugé que
 » par la Cour des Pairs. » Si ses enne-
 » mis (ajouta-t-il) entreprennent de
 » lui donner d'autres Juges, ses parens
 » & ses amis ne souffriront jamais une
 » pareille indignité. Soiez persuadé,
 » Monsieur, que je ferai mon devoir en
 » cette occasion, & que je ne laisserai pas
 » opprimer mon Beau-pere. » Le Duc
 de Boüillon ne jugea pas à propos d'en
 entendre davantage. Il se leva, & dit,
 » en s'en allant au Duc de Rohan : » Je
 » vous ai parlé en ami, vous en userez
 » comme il vous plaira. Je suis persua-
 » dé que vous ne démentirez jamais la
 » réputation de sagesse & de probité
 » que vous vous êtes si justement acquise.

Mais il est peu de vertus qui soient à l'épreuve ou d'une passion dominante, ou de l'intérêt. Le Duc de Rohan en avoit un très-sensible à la fortune du Duc de Sully ; il n'aimoit ni la Cour, ni le Duc de Boüillon,

Une jalousie fecrette le prévenoit contre le Duc, quoiqu'il ne pût lui refuser son estime. Le mépris qu'il faisoit de la Cour, le portoit à la traverser dans toutes ses entreprises. Ces deux dispositions soutenuës de son dévouement au parti Calviniste ne lui permirent ni de goûter, ni de suivre les sentimens du Duc de Bouillon; il en prit le contrepied, & sollicita tous ses amis en faveur du Duc de Sully.

Le Duc de Bouillon de son côté représentoit aux siens, que rien n'étoit plus capable de rendre le parti Calviniste odieux, que de voir ses Assemblées s'intéresser à des affaires d'Etat dont elles n'avoient aucun droit de se mêler; qu'il deviendrait par-là si à charge aux Rois, qu'à la fin on se feroit un capital de le détruire. Que c'étoit imposer à l'Assemblée, que de prétendre que la Religion du Duc de Sully entrât pour quelque chose dans sa disgrâce; qu'il devoit s'en prendre à lui-même, à son humeur farouche & intraitable, à ses manieres dures & rebutantes, s'il s'étoit fait des ennemis à la Cour. Qu'il n'étoit rien de plus juste que de faire rendre compte à ceux qui avoient manié les deniers

publics ; que de prétendre le contraire , étoit livrer l'Etat aux pilleries & à l'avarice insatiable des particuliers. Qu'on ne faisoit point de tort au Duc de Sully de lui redemander ses charges & ses emplois , puisqu'on lui offroit de l'en dédommager à son choix ; que si on lui faisoit un crime de sa Religion , ce crime ne lui seroit pas particulier ; qu'il lui seroit commun avec tous les grands Seigneurs du parti ; que cependant les uns étoient Gouverneurs de Provinces , les autres entroient avec les Princes du Sang dans le Conseil d'Etat , & d'autres enfin remplissoient les premières charges , & les plus grandes dignitez du Royaume. Qu'en un mot il étoit d'autant plus injuste de contester au Roy une autorité dont chaque particulier étoit en possession, & qu'on ne s'étoit jamais avisé de lui disputer ; que quoique le Duc de Sully pût dire de son économie sous le Regne du feu Roy , tout le monde sçavoit qu'il avoit aquis des biens immenses, & qu'au commencement de la Regence on avoit été obligé de révoquer cinquante - quatre Edits tous à la surcharge du peuple , de supprimer les commissions don-

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 341
nées en consequence , & de diminuer
le prix du sel de la quatrième partie.

Ces raisons du Duc de Bouillon faisoient impression sur l'esprit des plus raisonnables & des plus moderez : mais comme ils ne faisoient pas le plus grand nombre , & que l'esprit de cabale & de sédition dominoit dans l'Assemblée , les sollicitations des Ducs de Sully & de Rohan l'emportèrent. La Compagnie déclara à la pluralité des Voix , que l'interêt particulier du Duc de Sully en cette occasion étoit inséparable de celui de l'Assemblée , & qu'on l'assisteroit si son administration étoit recherchée *par des voies illégitimes*. L'opposition de ceux qui étoient attachez au Duc de Bouillon , fut cause qu'on ajouta ces derniers mots. Ils ne furent mis que pour sauver les apparences , & rendre la délibération moins odieuse , puisqu'en effet l'Assemblée se réservoir le droit de juger si les voies dont on useroit à l'égard du Duc de Sully seroient légitimes ou non. Le Duc de Bouillon fut si indigné de cette déclaration , qu'il dit hautement que si à Sedan on avoit eu la hardiesse d'en faire une pareille , il n'y a point d'As-

Procès
verbal de
l'Assemblée
de
Saumur.

Manus-
crits de
Lomenie
Tom. 3.

semblée qu'il n'eût cassée , ni de particulier qui eût osé opiner de la sorte , qu'il ne l'eût puni. Mais tel étoit alors le caractère des Calvinistes : résolus de profiter de la minorité du Roy , ils portoient toutes choses aux dernières extrémités , & l'on n'avoit de credit dans leurs assemblées, qu'autant qu'on secondoit leurs emportemens , & qu'on se livroit à leurs cabales.

Pendant que ce qu'on vient de raconter se passoit à Saumur , les Députés que l'Assemblée avoit envoïez en Cour porter le cahier des demandes dont on a parlé , en sollicitoient vivement la réponse. Ils s'étoient flattez de l'avoir favorable , lorsque la Regente qui comptoit sur les assurances que le Duc de Bouillon avoit données , qu'il empêcheroit qu'on n'entreprît rien contre le service du Roy , leur fit dire par le Chancelier qu'on envoïeroit la réponse à leurs demandes aux Commissaires que le Roy avoit à l'Assemblée; mais qu'elle ne leur seroit point délivrée , qu'ils n'eussent fait la nomination des six personnes dont le Roy en devoit choisir deux pour être leurs Députés Généraux. C'étoit leur dire qu'on ne vouloit don-

ner la réponse à leur cahier qu'après la dissolution de l'Assemblée. Elle ne pouvoit plus se tenir dès que la nomination seroit faite , puisque le Roy ne l'avoit permise que pour cet effet. La conséquence étoit facile à tirer.

Aussi dès que l'Assemblée eut appris cette réponse par les lettres de ses Députez , elle leur manda de faire de très - instantes sollicitations pour obtenir que la réponse à leurs demandes leur fût communiquée avant la nomination des Députez. Cette demande dont on voïoit la conséquence , leur fut refusée. On leur dit que la réponse à leurs demandes avoit été envoyée aux Commissaires du Roy ; que Sa Majesté souhaitoit que l'Assemblée procedât incessamment à la nomination des Députez ; que dès qu'elle seroit faite , on leur délivreroit leur cahier aussi favorablement répondu que la circonstance des temps le pouvoit permettre. Cette réponse ne satisfit point l'Assemblée ; elle persista à ne point faire la nomination de ses Deputez , & à ne se point séparer qu'on ne lui eût communiqué la réponse à ses demandes , & usa même

Assemblée de menaces si on continuoit à lui refuser cette communication.

Assemblée
politiques
Tom 3.

L'obstination de l'Assemblée offensa la Regente au dernier point ; elle fit dire aux Députez de s'en retourner , & de dire à l'Assemblée de la part du Roy , que Sa Majesté vouloit qu'on fit incessamment la nomination des Députez ; que quand elle seroit faite , on leur communiqueroit la réponse à leur cahier ; que Sa Majesté vouloit être obéie ; qu'elle ne demandoit rien que de juste , puisque l'Assemblée n'avoit été permise que pour faire la nomination dont il étoit question. Les Députez de retour à Saurmur , rapporterent à l'Assemblée tout ce qu'ils avoient ordre de lui dire ; mais nonobstant des Ordres si précis , elle résolut de ne point obéir , & fit connoître qu'elle porteroit plutôt les choses à la dernière extrémité , que de se séparer avant qu'on lui eût communiqué la réponse qu'elle demandoit.

Un refus si obstiné & qui alloit à une défobéissance formelle , obligea Bullion Commissaire du Roy (après en avoir conféré avec le Duc de Bouillon) de se rendre à l'Assemblée.

Il y fit un discours très-fort pour lui faire voir les conséquences de sa conduite. Il l'exhorta à l'obéissance , & après lui avoir fait voir que la manière dont elle en ufoit , étoit également contraire à ce que la Religion, la raison & le devoir prescrivent à des Sujets à l'égard de leur Souverain , il ajouta qu'aux termes même de l'Edit de Nantes (dont ils demandoient l'exécution) ils ne pouvoient s'assembler que par la permission du Roy , ils ne pouvoient demeurer assembles que par la même permission ; que l'Assemblée présente n'avoit été permise que pour faire la nomination des Députés ; qu'ainsi Sa Majesté ne prétendoit rien que de juste , en demandant qu'avant toutes choses on procédât à cette nomination ; qu'il ne demandoit même rien de nouveau, & qui ne fût conforme à la manière dont le feu Roy en avoit usé avec eux. Qu'aux Assemblées de Sainte - Foy , de Chateleraut ; & de Gergeau , aucun cahier n'avoit été répondu avant la séparation de l'Assemblée ; qu'à Chateleraut à la vérité pour des raisons particulières que tout le monde sçavoit , le Roy avoit envoyé le bre-

ibid.

vet de la continuation des Places de sûreté avant la séparation de l'Assemblée ; mais que le Marquis de Rosny qui en étoit chargé, ne l'avoit délivré qu'après la nomination des six Députés ; qu'à Gergeau l'Assemblée aiant fait quelques demandes au Roy, il avoit répondu qu'il y pourvoiroit selon son Edit, & qu'on devoit inserer ces demandes dans le cahier qui seroit mis entre les mains des Députés Généraux. » Voilà (continua Bullion) » les Loix pleines d'équité sous lesquelles vous avez vecû jusques à present. » Quel tort vous fait le Roy d'en demander l'exécution ? Quel droit pouvez-vous avoir de la refuser ? » Ensuite adressant la parole aux Seigneurs de l'Assemblée, il ajoûta, » Vous qui par vos services ou par ceux de vos Ancêtres avez été honorez par le feu Roy, ou par celui qui regne à present, des premières charges & des premières dignitez de ce Royaume : » Vous tous autres Seigneurs, Gentilshommes & Notables qui êtes ici assembles, Sa Majesté s'attend que vous ne souffrirez pas qu'il s'y fasse rien qui soit préjudiciable à son service & au bien de l'Etat. Vous ne pouvez y

LE DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 347
manquer sans contrevenir au serment ce
que vous lui avez fait quand vous ce
avez été honorez de vos Charges, ou ce
à ce que des Sujets doivent à leur Sou- ce
verain. ce

Quand Bullion eut cessé de parler ,
le Duc de Bouillon qui n'approuvoit
point l'esprit de caballe & de révolte
qui regnoit dans l'Assemblée, remon-
tra qu'elle devoit être d'autant plus
portée à faire ce que le Roy deman-
doit, qu'il ne s'agissoit que d'une pure
formalité. » Le Roy (ajouta-t-il) ce
a repondu nôtre cahier, mais il ne ju- ce
ge pas à propos qu'on nous délivre sa ce
réponse avant la nomination des Dé- ce
putez. Ce n'est qu'une bienfiance ce
qu'il nous demande pour faire voir ce
tant à nous qu'à ses autres Sujets, que ce
ce sont des graces qu'il nous accorde, ce
& non pas des conditions que nous ce
l'aurions obligé de nous accorder ce
après une longue négociation. Il nous ce
importe d'obtenir ce que nous de- ce
mandons ; mais que ce soit d'une ma- ce
niere ou d'une autre, cela nous doit ce
être indifferent. Mais nous ne pou- ce
vons trop nous attacher à ne nous pas ce
rendre odieux à la Cour, à ne pas alié- ce
ner notre Roy de nous, & à ne pas

» justifier les plaintes & les reproches
 » que les Catholiques nous font tous les
 » jours sur l'esprit d'indépendance qui
 » regne parmi nous. »

Mais l'Assemblée étoit en effet trop possédée de cet esprit pour avoir égard à des remontrances si raisonnables. Elle s'obstina à refuser la nomination des Députez , & à demander la communication de la réponse à ses demandes. Alors le Duc de Boüillon indigné d'une résistance si injuste , & qui alloit à de si grandes conséquences pour le repos de l'Etat & pour l'établissement de l'autorité du Roy , écrivit à la Reine qu'il n'étoit plus temps de ménager une Assemblée qui en usoit si mal ; qu'il y alloit trop du bon ordre , de l'autorité du Roy & de la sienne pour souffrir de pareilles désobéissances ; qu'il falloit l'obliger à se séparer , & qu'il se sentoit assez fort pour la réduire à obéir. En même temps il lui envoïa le modele d'une lettre qu'elle devoit écrire à l'Assemblée pour lui ordonner de procéder incessamment à la nomination des six Députez , d'accepter la réponse faite au cahier , & de se séparer ensuite sans délai. Ceux qui refuseroient d'obéir ,

DU C DE BOUILLON. LIV. VI. 349
devoient être déclarez rebelles , &
ceux qui obéiroient autorisez à faire
la nomination des six Députez.

Lorsque la Regente porta cette lettre au Conseil , elle parut si forte pour un temps de minorité, qu'on fut longtemps à delibérer si on agiroit en conformité. Mais la Regente qui avoit le cœur grand , & qui sçavoit d'ailleurs que le Duc de Bouillon n'étoit pas homme à donner un conseil qu'il ne se sentiroit pas la force de faire exécuter , voulut que son avis fût ponctuellement suivi. Elle écrivit donc à l'Assemblée de Saumur la lettre dont le Duc de Bouillon lui avoit envoié le modele.

Elle rapporte dans cette lettre tout ce qui s'est passé à l'égard des Calvinistes , & tout ce qu'elle a fait en leur faveur depuis sa Regence & l'avènement du Roy à la Couronne. Elle parle ensuite de ce qui s'est passé à l'Assemblée de Saumur , & du refus qu'elle fait de nommer les six Députez avant que d'avoir eu la communication des réponses faites à leurs demandes. Elle dit que le Roy a trouvé cette difficulté fort étrange , parce qu'il a toujours prétendu , comme il

Assemblée
blées politiques ,
Tom. 39

le prétend encore , que cette nomination précède la communication des réponses ; que le Roy n'en peut user autrement fans contrevenir à ce qui est porté par son brevet ; que l'Assemblée fait paroître trop de défiance de la justice , de la bonté , & de la protection du Roy son Fils , & de la sienne , au préjudice de tant de protestations de leur obéissance si souvent réitérées ; qu'il semble que le but & le dessein des Auteurs de cette difficulté soit de reduire leurs Majestez à recevoir la loi de l'Assemblée sur une pure formalité qui n'a jamais été contestée dans les Assemblées précédentes , pour ensuite prolonger & perpétuer ladite Assemblée , pour avoir lieu de satisfaire leurs passions au préjudice de l'autorité du Roy , contre les formes dont tous les Sujets doivent proceder avec leurs Souverains, chose qu'elle ne peut , ni ne doit tolerer en

» aucune maniere , &c. » Au moien de
 » quoi , ajoûte la Reine , nous vous
 » exhortons , & neanmoins ordonnons
 » de proceder promptement & sans re-
 » mise à la nomination de six personnes,
 » afin que nous en choissions deux
 » pour avoir soin de vos affaires à nôtre
 suite,

suite , suivant ce qui a été pratiqué
 jusques à présent. Cela fait, le Sieur
 de Bullion vous délivrera votre cahier
 répondu par le Roy & moy si favora-
 blement , que vous aurez tout sujet
 de vous louer de notre justice , &c.
 Que si après la presente Déclaration
 de la volonté du Roy & de la mienne,
 vous continuez contre votre devoir à
 faire refus de proceder à ladite nomi-
 nation , Nous vous commandons au
 nom du Roy notre Fils de vous sépa-
 rer & retirer dès à présent & sans
 délai en vos Provinces , & nous ré-
 voquons par la Presente la permission
 qui vous a été donnée de continuer
 ladite Assemblée. Nous déclarons nul-
 les toutes les délibérations & résolu-
 tions que vous y prendrez après la
 presente signification & Déclaration ,
 par laquelle nous annulons , en tant
 que besoin seroit, tous Actes faits en
 vertu d'icelle. Nous ordonnons à ceux
 qui voudront se soumettre de retirer
 des mains du Sieur de Bullion ledit
 cahier , & de se retirer dans leurs
 Provinces pour assurer ceux qui les
 ont envoiez , que l'intention de Sa
 Majesté & la mienne est de maintenir
 les Edits, Articles, Brevets, Regle-

» mens , & traiter favorablement tous
 » ceux qui se contiendront dans leur
 » devoir & obéissance du Roy. » La
 datte de cette Lettre est du 27. d'Août
 1611.

Dès que Bullion eut reçu cette Lettre , il la communiqua au Duc de Bouillon ; mais il ne put s'empêcher de lui dire qu'elle lui paroïssoit trop forte pour un temps de minorité : que le feu Roy lui-même avec toute la superiorité qu'il s'étoit aquisé , eût traité l'Assemblée avec plus de ménagement , & qu'il craignoit de commettre l'autorité du Roy en rendant cette Lettre. Le Duc de Bouillon lui répondit qu'aux grands maux il falloit de puissans remedes ; qu'il connoïssoit l'esprit de l'Assemblée ; qu'elle prendroit avantage de tous les ménagemens qu'on auroit pour elle pour persister dans sa desobéissance ; qu'il n'y avoit qu'un coup d'autorité qui pût rompre ses desseins ; qu'il avoit pris ses mesures pour le faire réussir , & qu'il lui répondoit que la Reine seroit obéie.

Sur cette assurance Bullion rendit la Lettre de la Reine à du Plessis-Mornay Président de l'Assemblée. Comme

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 353
c'étoit un Gentilhomme fort sage &
d'une grande experience , il ne jugea
pas à propos ni d'en faire seul la lec-
ture , ni de la porter à l'Assemblée
avant que d'avoir vû ce qu'elle con-
tenoit. Il fit donc prier les Ducs de
Bouillon , de Sully , de Rohan , les
Sieurs de la Force , de Parabere , de
Montloüet, de la Caze, de Lusignan,
& des Bordes , de se rendre chez lui.
Il fit l'ouverture de la Lettre de la
Reine en leur presence. Pendant qu'il
la lisoit , on voïoit sur les visages de
ceux qui étoient presens , à la reserve
du Duc de Bouillon , tout ce que le
dépît , la confusion , la honte , la ra-
ge même de se voir traitez avec une
hauteur à laquelle on ne se fût ja-
mais attendu , étoient capables d'y
marquer. On alloit se porter aux
plus funestes résolutions , lorsque du
Plessis representa qu'il falloit que la
Reine eût un parti formé dans l'As-
semblée , résolu de se soumettre à
ses Ordres , & de souscrire en toutes
choses à ses volontez ; que sans cela
on n'eût jamais entrepris ni d'écrire
avec tant de hauteur , ni de donner
des ordres aussi absolus de se separer ,
que ceux dont on venoit de faire la

Vie de
du Plessis
L v. 3.

» lecture. » Celui qui a formé ce parti,
» continua du Plessis, n'en demeurera
» pas-là ; il aura le funeste honneur
» d'être venu à bout de ce que les per-
» secutions, les guerres civiles, & la
» Saint-Barthelemy même n'ont pu fai-
» re. Si nous ne cédon pas au temps,
» notre union va se rompre, nos Egli-
» ses vont être divisées. Quoiqu'il en
» puisse arriver, faisons la nomination
» de nos Députés, comme la Reine l'or-
» donne. Nos Eglises nous pardonne-
» ront de n'avoir pas suivi leurs me-
» moires, quand elles sçauront les me-
» sures qu'on a prises contre nous. Le
» schisme est prêt à se former ; il faut
» l'éviter sur toutes choses. Cela doit
» suffire pour notre justification, &
» pour nous engager à porter l'Assem-
» blée à se soumettre aux Commande-
» mens de la Reine. »

Du Plessis jugeoit sainement des choses. Le Duc de Bouillon avoit un parti dans l'Assemblée, qui à son refus eût fait la nomination des Députés & reçu la réponse à ses demandes, telle que la Reine avoit jugé à propos de la faire. Mais il paroît aussi par son discours, que l'Assemblée avoit de grands desseins, & qu'elle ne se fût

jamais séparée sans obtenir toutes les demandes qu'on a rapportées, c'est-à-dire, sans partager la France avec le Roy, si le Duc de Bouillon n'eût trouvé le moyen de la faire separer malgré elle. On peut ajoûter que ç'étoit fait de l'autorité du Roy dans le parti Calviniste. Il se fût mis en possession de tenir ses Assemblées sans sa participation, sur une permission générale ; il les eût fait durer aussi longtemps qu'il l'eût jugé à propos. Il devenoit le maître de la députation générale, & l'on n'eût osé lui refuser aucune de ses demandes : en les accordant on les eût à la fin rendu les maîtres du Royaume : en les refusant on s'exposoit aux dangers d'une guerre civile, & à l'invasion des Etrangers qu'ils n'auroient pas manqué d'appeler à leur secours. Le Duc de Bouillon rendit donc en cette occasion un des plus importans services qui eût été jamais rendu à l'Etat ; & la Regente lui en devoit avoir d'autant plus d'obligation, qu'il s'attira par-là la haine d'un parti très-puissant où il avoit auparavant la principale autorité. On verra cependant dans la suite de cette Histoire, qu'elle le reconnut

fort mal. C'est ce qui donna lieu aux differens partis qu'il se vit obligé de prendre ; car si elle en avoit usé avec lui comme il avoit lieu de s'y attendre , il n'auroit jamais pris d'autre parti que le sien. On n'en peut pas douter , après la situation où il s'étoit mis lui-même dans le parti Huguenot , uniquement pour lui rendre service & pour établir son autorité & celle du Roy.

La moderation de du Pleffis ne plut d'abord ni aux Ministres , ni aux zelez de l'Assemblée. Les uns étoient d'avis qu'on se retirât sans lire la Lettre de la Reine ; les autres , qu'on la lût , & qu'on refusât hautement d'y obéir, quoiqu'il en pût arriver. » Nous sommes (disoient-ils) dans un temps de minorité : on pensera plus d'une fois à nous pousser à bout , & à faire valoir contre nous une autorité qui n'est pas encore assez affermie pour faire de pareilles entreprises ». A la fin par les soins des plus prudens & des plus moderez on revint au sentiment de du Pleffis. Il fut même résolu , qu'afin qu'il n'échapât rien dans l'Assemblée en presence du Commissaire du Roy , qui pût faire voir avec

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 357
quelle repugnance l'on obéissoit , le
Président feroit la réponse à la Lettre
de la Reine sans prendre les voix pu-
bliquement.

En exécution de cette résolution ,
Bullion se rendit le lendemain à l'As-
semblée ; il y presenta la Lettre de
la Regente , & demanda que les Or-
dres du Roy fussent exécutez. Du
Plessis Président répondit qu'ils le se-
roient pour obéir au très-exprès Com-
mandement du Roy , mais sans pré-
judice des droits de leurs Eglises , &
sans que ce que l'Assemblée alloit fai-
re, pût tirer à consequence pour l'ave-
nir. On fit ensuite la nomination des six
Deputez dont le Roy en devoit choi-
sir deux. Quand la nomination eut été
remise entre les mains du Commissai-
re du Roy , il leur rendit leur cahier
répondu, avec un Brevet de Sa Majes-
té qui leur permettoit de garder en-
core cinq ans les Places de sûreté. Ce
Brevet ni la réponse à ses demandes
ne contenta pas l'Assemblée ; elle en
fit de grandes plaintes , mais elles fu-
rent inutiles. La nomination des Dé-
putez étoit faite. Il fallut se separer.
Cependant comme les Ministres dans
leurs prêches avoient dit plusieurs

Assém.
b'ées po-
litiques
Tom. 3.

choses qui retomboient indirectement sur le Duc de Bouillon ; lors qu'il fallut signer les reglemens que l'Assemblée avoit faits pour les Eglises Calvinistes , il les signa , mais avec une protestation expresse , qu'il s'opposoit à la prétention qu'avoient les Ministres de faire un ordre à part à peu près comme le Clergé dans l'Eglise Catholique. Cette opposition les mortifia extrêmement , ils firent tout ce qu'ils purent par eux-mêmes & par leurs amis pour le porter à la lever ; ce fut inutilement. Il répondit toujours que c'étoit une nouveauté ; qu'elle deviendrait à la fin préjudiciable au parti ; que les Ministres ne s'ingeroient déjà que de trop de choses qui ne regardoient pas leur ministère , & qu'il falloit les réduire à se mêler simplement des fonctions qui y étoient attachées sans qu'il leur fût permis de s'étendre au-delà.

Telle fut la fin d'une des plus célèbres Assemblées des Calvinistes de France après plus de trois mois de seance. Elle étoit composée des gens les plus distinguez du parti par leur naissance , par leurs emplois , par leur capacité & par leur expérience. Elle

Vie de
du Pless.
65 liv.

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 359
avoit allarmé la Cour , donné de
grandes inquiétudes à la Regente &
beaucoup de jalousie aux Catholiques.
Elle avoit effectivement de grands
desseins , comme il paroît par ses de-
mandes que l'on a rapportées , & par
l'obstination qu'elle fit paroître à de-
mander que la réponse lui fût com-
muniquée avant que de se séparer.
Le Duc de Bouillon par son habileté
rompit toutes les mesures qu'elle a-
voit prises pour profiter de la minori-
té de Louis XIII. & de la foiblesse
du Gouvernement de la Regente.
Pour rendre ce grand service à l'Etat ,
il ne fit point difficulté de se broüiller
avec un puissant Parti où il avoit eu
jusques alors la principale autorité.

Le Marquis de Cœuvres depuis Ma-
rêchal d'Estrées , auteur des Memoi-
res de la Regence de Marie de Medi-
cis, parlant de l'Assemblée de Saumur,
dit que le Duc de Bouillon avant que
de s'y rendre , avoit promis d'y bien
servir le Roy. Les effets (ajoute-t-il)
répondirent aux paroles qu'il avoit
données , aiant par sa prudence , son
habileté , & sa fermeté rendu en cette
occasion un service signalé à l'Etat.
Il dit encore , en parlant de la ma-

Memoi-
res de la
Regence
de Marie
de Medi-
cis.

Ibid. niere dont cette Assemblée fut terminée au grand contentement de la Cour, que le Duc de Bouillon y servit bien & fidelement ainsi qu'il l'avoit promis, & que par son adresse & par son credit dans la compagnie, il porta les opinions à la tranquillité & au repos, & l'emporta sur les desseins que les Ducs de Rohan & de Sully avoient de broüiller les affaires pour leurs propres interêts, & de porter toutes choses à la guerre.

Le Duc de Rohan dans ses Memoires parle dans le même sens, mais en d'autres termes & d'une maniere peu avantageuse au Duc de Bouillon par rapport aux interêts du parti qu'il l'accuse d'avoir trahi. Il y dit entre autres choses que le Duc de Bouillon avoit reçu cent mille écus pour favoriser les interêts de la Cour. Cette accusation est si fausse & si mal fondée, que le Marquis de Cœuvres qui avoit négocié de la part de la Regente avec le Duc de Bouillon touchant l'Assemblée de Saumur, & qui étoit sans comparaison mieux instruit de toutes choses que le Duc de Rohan, témoigne lui-même que le Duc de Bouillon ne reçut de l'argent que

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 361
pour gratifier ceux de l'Assemblée
qu'il pourroit engager dans les inté-
rêts du Roy. Il est donc vrai que le
Duc de Bouillon s'opposa aux desseins
des Ducs de Rohan & de Sully, &
qu'il rompit les mesures qu'ils avoient
prises pour renouveler la guerre par
rapport à leurs propres intérêts. Mais
le Duc de Bouillon bien loin de tra-
hir en cela le parti Calviniste, préten-
doit le servir en l'empêchant de se jet-
ter sans sujet dans une guerre rui-
neuse qui ne pouvoit avoir qu'un
mauvais succès, comme elle l'eut de-
puis qu'il eut forcé le Roy de pren-
dre les armes, & de recouvrer à main
armée les Places de sûreté qu'il lui
avoit confiées, & qu'il refusoit de lui
rendre. L'on peut juger de-là du peu
de foi qu'il faut ajoûter aux Memoi-
res & aux Histoires des Calvinistes,
sur-tout depuis la mort d'Henry IV.
lorsqu'il s'agit du Duc de Bouillon.

Après que l'Assemblée de Saumur
eut été terminée de la maniere qu'on
l'a raconté, le Duc de Bouillon revint
à Paris. Dès que la Regente eut ap-
pris son retour, elle voulut que le
Chancelier, Villeroy & le Président
Jeannin, c'est-à-dire, les Ministres

Mémoi-
res de la
Regence
de Marie
de Medi-
cis.

en corps le fussent visiter de sa part pour lui témoigner sa reconnoissance du signalé service qu'il venoit de rendre au Roy & à l'Etat : honneur extraordinaire , peu pratiqué , & qui fait bien voir de quelle importance il étoit de rompre les projets de l'Assemblée de Saumur , comme il avoit fait , & l'on peut ajoûter comme lui seul étoit capable de le faire. Il falloit pour cela de la prudence , de la fidélité , de la fermeté , du secret ; il falloit surtout se mettre au-dessus des jugemens des hommes , & cela pour servir un Roy mineur & une Regente inconstante, dont la conduite inégale & mal assurée laissoit peu de choses à espérer de sa reconnoissance. C'est ce qu'on ne pouvoit attendre que d'un homme du caractère du Duc de Boüillon. Quelque temps après la Reine lui donna l'Hôtel de Boüillon dans le Fauxbourg Saint - Germain ; c'est tout ce qu'elle fit en sa faveur. Pour ce qui est du Gouvernement de Poitou qui lui avoit été promis si positivement , l'on traîna cette affaire en longueur , comme l'on fait à la Cour toutes celles qu'on veut faire échoüer. De-là vient qu'à moins d'un bonheur

Bid.

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 363
extraordinaire l'on n'y réussit le plus
souvent que par une patience invin-
cible à l'épreuve de tous les dégoûts,
des faux pretextes & de tous les
mauvais artifices qu'on y emploie
pour éloigner les prétentions les
mieux fondées qui ne sont pas du
goût des Ministres.

Cependant comme le Duc de Bouil-
lon n'étoit pas d'une humeur si pa-
tiente, & qu'il croïoit avoir bien me-
rité le Gouvernement qu'on lui avoit
promis sans qu'il l'eût demandé, la
Regente crut qu'elle devoit au moins
le paier de mauvaises raisons au dé-
faut des bonnes. Elle lui dit donc que
cette affaire avoit besoin de temps &
de ménagemens pour la faire réussir,
& qu'elle croïoit qu'il falloit laisser
ralentir l'ardeur que le parti Calvi-
niste avoit fait paroître à l'Assemblée
de Saumur pour les interêts du Duc
de Sully. Le Duc de Bouillon qui vit
où alloit cette défaite, & qui con-
noissoit trop les artifices de la Cour
pour s'y laisser surprendre, lui répon-
dit qu'après ce qui venoit de se passer
à l'Assemblée de Saumur, elle n'avoit
pas lieu de craindre le credit du Duc
de Sully dans le parti Calviniste ;

qu'en tout cas il lui répondroit toujours des suites que cette affaire pourroit avoir du côté de ce parti. La Regente répliqua qu'elle n'en doutoit point, mais qu'on venoit de dépoüiller le Duc de Sully de sa charge de Surintendant des Finances & de celle de Grand-Maitre de l'Artillerie; qu'on venoit de l'exclure du Ministère & du Conseil; qu'il ne falloit pas accabler tout d'un coup un homme qui avoit eu tant de part à la confiance du feu Roy, & qu'on devoit au moins lui laisser le temps de respirer. Le Duc de Boüillon répondit froidement que ces réflexions venoient un peu tard, & que c'est à quoi il falloit penser avant que de lui promettre le Gouvernement de Poitou. La Regente vit bien que le Duc de Boüillon n'étoit pas content. Mais comme elle vivoit d'ordinaire au jour la journée; que pourvû qu'elle se tirât d'un mauvais pas, elle ne s'embarassoit pas des suites; & que depuis qu'elle se vit délivrée de l'apprehension que lui causoit l'Assemblée de Saumur, elle ne ménageoit plus tant ni les Princes du Sang, ni les Grands; elle laissa penser au Duc de Boüillon tout ce qu'il

DUC DE BOUILLON. Liv. VI. 365
voulut , & ne se mit non plus en peine de dégager sa parole , que si elle ne l'avoit pas donnée. Le Duc de Bouillon l'avoit bien servie , elle jouïssoit du succès de ses négociations , elle s'en tint-là ; elle ne fit pas réflexion qu'un homme qui lui avoit été si utile , pourroit un jour lui nuire. Dans le fond elle aimoit autant le Gouvernement de Poitou entre les mains du Duc de Sully qu'en celles du Duc de Bouillon. Une autre l'auroit d'autant moins promis qu'on ne le demandoit pas : mais Marie de Medicis bien inférieure à Catherine du même nom , ne s'occupoit que du présent ; elle laissoit à la fortune le soin de l'avenir. Cela pourroit s'appeller sagesse dans un particulier ; le Gouvernement d'un Etat demande des vûes plus étendues. L'on verra dans la suite ce que ce caractère d'esprit coûta à Marie de Medicis.

Le Duc de Bouillon de son côté qui ne voïoit que des broüilleries & des cabales à la Cour ; qu'aujourd'hui un parti l'emportoit ; que le jour d'après celui qui lui étoit opposé , prenoit le dessus , & que la Regente livrée au Marquis d'Ancre, à sa femme

& à un petit nombre de Ministres, ne se gouvernoit plus que par leurs conseils , se dégoûta d'un séjour où il prévoyoit qu'il arriveroit bien-tôt des revolutions où il ne vouloit pas se trouver embarrassé. D'ailleurs comme il aimoit sa femme & ses enfans , & qu'il étoit également bon pere & bon mari , il crut qu'il devoit aller faire un tour à Sedan. Il en obtint aisément la permission de la Regente ; sa presence l'embarassoit, elle n'aimoit pas les gens aussi pénétrants que lui ; elle se croïoit d'autant plus absolue, que sa conduite étoit moins observée. Avant que de partir, il s'unit encore plus étroitement qu'il n'avoit fait avec le Prince de Condé, le Comte de Soissons, & avec tout ce qu'il y avoit de Seigneurs qui n'étoient pas contens du Gouvernement.

Il étoit à peine arrivé à Sedan, qu'il apprit que le Prince de Condé & le Comte de Soissons mécontens de la Cour s'étoient retirez, l'un à Vallery, l'autre à Dreux. La Regente parut ne s'en mettre pas en peine ; mais le Duc de Bouillon prévint que cette indifférence apparente ne dureroit pas, & que les Princes & lui seroient dans

peu de temps rappelez avec honneur à la Cour. En effet on traitoit alors une affaire de la dernière importance qui ne pouvoit se conclure sans leur présence & même sans leur consentement. C'étoit le double mariage, celui de Louis XIII. avec Anne, fille aînée de Philippe III. Roy d'Espagne, & celui du Prince d'Espagne avec Elisabeth, fille aînée de France. Ces deux mariages avoient été proposez au feu Roy, mais il n'y avoit jamais voulu entendre, & l'on ne pouvoit les conclure sans s'éloigner entièrement de ses maximes & des mesures qu'il avoit prises. Marie de Medicis sa Veuve qui avoit des sentimens très-oppoſez aux ſiens, ne laissa pas de renouer cette affaire, & même de la conclure à l'insçu des Princes du Sang & des Seigneurs qu'elle croïoit n'y être pas favorables. Mais il étoit question d'exécuter ce qui avoit été conclu, & cela ne se pouvoit faire sur-tout dans un temps de minorité sans le consentement de ceux qu'on avoit si fort negligez; & ce consentement étoit d'autant plus difficile à obtenir, qu'on ne manquoit pas de bonnes raisons pour s'opposer

368 HISTOIRE DE HENRY
aux deux mariages, & pour en empê-
cher l'exécution.

Les Princes du Sang avoient les
leurs, sans compter que le mépris
qu'on avoit fait d'eux en concluant le
double mariage sans leur participa-
tion, n'étoit pas une disposition fa-
vorable pour avoir leur consente-
ment ; & le Duc de Bouillon avoit
les siennes par rapport au parti Cal-
viniste & aux Princes Protestans avec
lesquels il entretenoit toujours des
liaisons très-étroites. Ces Princes &
les Calvinistes avoient une répugnance
invincible pour une liaison si étroite
avec l'Espagne : elle ne pouvoit
que leur être suspecte, & rien ne
paroissoit plus opposé à leurs intérêts
& aux mesures que le feu Roy avoit
prises avec eux.

Les Princes du Sang & le Duc de
Bouillon aiant donc été invitez de
venir à la Cour, & s'y étant rendus
quelque temps après, il n'y eut
moïens, ni artifices qu'on n'emploïât
pour les disposer à donner leur con-
sentement au double mariage. Les
Princes du Sang ne se trouverent pas
si difficiles à gagner qu'on l'avoit
craint. Ils avoient des intérêts à mé-

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 369
nager ; c'est ce qui a coûtume de décider dans les affaires les plus importantes. Le bien public & les intérêts de l'Etat ne sont le plus souvent que des pretextes. Le Duc de Bouillon ne se fit point acheter ; l'affaire lui parut trop avancée pour entreprendre de la rompre. Il se contenta de dire à la Regente que les Ambassadeurs d'Angleterre & des Provinces-Unies paroissent fort mécontents du double mariage , & qu'il étoit à craindre qu'on ne perdît les plus anciens & les plus sûrs Alliez de la France en s'unissant, comme on l'avoit projeté , avec l'Espagne. La Regente répondit qu'elle n'avoit pris & ne prendroit jamais aucun parti à leur préjudice ; qu'elle enverroit incessamment de Refuge à la Haye , & Schomberg vers les Princes Protestans d'Allemagne pour les en assurer ; que pour lui elle lui avoit destiné dans la même vûe l'Ambassade extraordinaire d'Angleterre. Le Duc de Bouillon souhaitoit cet emploi avec passion pour les raisons que nous dirons. Ce fut peut-être en partie ce qui le rendit si traitable dans cette occasion où l'on croïoit qu'il feroit de grandes difficultez , quand ce

370 HISTOIRE DE HENRY
n'eût été que pour contenter le parti
Calviniste qui ne craignoit rien tant
que l'exécution du projet du double
mariage.

Memoi-
res de la
Regence
de Marie
de Medi-
cis.

L'affaire aiant donc été proposée
au Conseil où tous les Princes & les
Grands du Royaume avoient été in-
vitez, elle y passa sans opposition &
presque sans difficulté. Dès que le
Chancelier l'eut renduë publique, de
Refuge & Schomberg partirent, l'un
pour les Provinces - Unies, l'autre
pour l'Allemagne. Quelque temps
après le Duc de Bouillon partit aus-
si pour l'Ambassade extraordinaire
d'Angleterre. Deux motifs l'avoient
porté à souhaiter cet emploi. Il n'é-
toit pas connu du Roy de la Grande-
Bretagne, il vouloit gagner sa con-
fiance & le mettre dans ses intérêts,
comme il y avoit mis la Reine Eli-
sabeth à laquelle le Roy Jacques a-
voit succédé. Mais de plus il avoit
dessein de négocier le mariage du jeu-
ne Electeur Palatin son neveu avec la
Princesse d'Angleterre. Il avoit pro-
jetté cette alliance comme également
avantageuse aux intérêts du jeune
Prince, & à tout le parti Protestant
d'Allemagne. Sa presence étoit né-

cessaire pour cette négociation qui pour n'être point traversée , demandoit un grand secret. L'Ambassade extraordinaire de France étoit très-propre à cacher son dessein à ceux qui auroient pu s'y opposer. Il l'accepta donc, moins pour faire plaisir à la Regente dont il n'étoit pas content , que pour exécuter ses desseins particuliers. La Reine aussi crut qu'elle ne pouvoit pas mieux choisir pour faire réussir les vûes qu'elle avoit du côté de l'Angleterre. Il s'agissoit de faire agréer au Roy de la Grande-Bretagne le double mariage qui ne pouvoit que lui être au moins très-suspect aussi-bien qu'à tout le parti Protestant. Il s'agissoit de plus de l'affermir dans l'alliance de la France , malgré les sollicitations que tous les Partis séparés de la Communion du Pape lui faisoient au contraire. Le Duc de Bouillon étoit aussi chargé de lui faire des plaintes de ce qu'il étoit entré dans la Ligue des Princes Protestans d'Allemagne contre la Religion Catholique. Son instruction portoit encore de faire moderer la rigueur des Loix contre les Anglois Catholiques , chose que le Pape avoit fort à cœur ,

& pour laquelle il avoit eu recours à l'intercession de la Regente. Enfin le Duc avoit un ordre exprès de faire désapprouver au Roy Jacques la conduite des Calvinistes dans leur dernière Assemblée de Saumur, & de faire en sorte qu'il n'accordât point sa protection à celles qu'ils pourroient tenir à l'avenir. Ces trois dernières instructions paroissoient convenir assez peu à un Prince Calviniste comme le Duc de Bouillon. Il ne laissa pas de s'en charger, & de traiter ces trois points avec une habileté qui ne commit point sa Religion avec ce qu'il devoit au caractère d'Ambassadeur d'un Roy Catholique.

Le Roy de la Grande-Bretagne prévenu par l'Ambassadeur qu'il avoit en France, parut d'abord opposé au double mariage. Mais le Duc de Bouillon lui representa que ces sortes d'alliances ne decidoient de rien entre les Souverains ; que les interêts de l'Etat l'emportoient toujours, & que ceux de la France étoient si étroitement liez avec les siens & avec ceux des autres Princes Protestans, qu'il n'y avoit pas lieu de craindre qu'on s'unît jamais avec l'Espagne au préjudice

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 373
des anciens traitez faits avec lui & avec les Princes de l'Empire ; qu'on étoit si éloigné d'y contrevenir, qu'il étoit très-expressement chargé de les renouveler avec lui, pendant que d'autres Envoiez de France les confirmeroient avec les Provinces-Unies & les autres Alliez de l'Empire. Ces raisons satisfirent le Roy Jacques qui n'étoit pas grand politique. Il se laissa persuader que la Regente n'avoit point d'autre vûë en s'alliant avec l'Espagne, que celle d'affermir la Paix si nécessaire à l'Etat pendant la minorité du Roy son Fils. Il consentit au renouvellement des anciennes alliances, & s'il n'approuva pas formellement le double mariage, il assura du moins le Duc de Bouillon que l'alliance qu'on projettoit avec l'Espagne, ne donneroit aucune atteinte à celle qu'il avoit faite avec la France.

Ces deux points étant obtenus, le Duc representa qu'il ne se pouvoit pas faire que la Regente n'eût de l'ombrage de la Ligue dans laquelle il étoit entré avec les Princes Protestans d'Allemagne contre la Religion Catholique; que comme elle en faisoit profession, & que c'étoit la Religion

174 HISTOIRE DE HENRY
qui dominoit en France , cette Ligue
paroissoit faite contre elle comme
contre les autres Princes de la Com-
munion de Rome. Le Roy répondit
que la Ligue dont il s'agissoit, n'avoit
été faite que pour la défense recipro-
que des Etats des Princes Confedérez
qui avoient tout à craindre des des-
seins ambitieux de la Maison d'Autri-
che ; que la Religion n'y entroit pour
rien ; qu'en son particulier il tenoit
pour la liberté de conscience ; que la
Foi étoit un don de Dieu ; qu'il ne
falloit contraindre personne sur sa
croïance , & qu'il devoit suffire au
Souverain qu'on fût bon Citoyen ;
qu'on ne fît rien contre les Loix éta-
blies , & qu'on ne troublât point
l'Etat.

Le Duc de Bouillon prit occasion
de cette réponse d'insinuer au Roy la
prière que lui faisoit la Regente en
faveur des Catholiques d'Angleterre.
Jacques répondit que cette grace dé-
pendoit d'eux ; que le Pape leur avoit
défendu de faire le serment qu'il leur
avoit proposé pour s'assurer de leur
fidélité ; que sur cette défense ils l'a-
voient rejeté jusques alors avec une
opiniâtreté invincible ; que celui qui
avoit

avoit fait le mal, n'avoit qu'à le guerir; que pour lui il les laisseroit volontiers en repos dès qu'ils lui auroient donné des assurances certaines de la fidélité & de l'obéissance que des Sujets doivent à leur Roy. Le Duc de Bouillon écrivit aussi-tôt à la Regente la réponse du Roy d'Angleterre. Elle la communiqua à Ubaldini qui étoit alors Nonce en France; elle lui dit d'en écrire au Pape, afin que Sa Sainteté trouvât quelque expedient pour contenter le Roy d'Angleterre, & pour procurer aux Catholiques le repos qu'on leur faisoit esperer. Elle ajouta qu'elle avoit fait tout ce qui dépendoit d'elle; qu'elle ne voïoit pas qu'on pût se plaindre de la réponse du Roy de la Grande-Bretagne, & qu'il falloit s'aider pour obtenir la grace qu'il offroit aux Catholiques Anglois.

Jusques-là l'Ambassade du Duc de Bouillon avoit eu tout le succès qu'il eût pu souhaiter. Il n'en fut pas tout à fait de même lors qu'il s'agit d'exécuter les autres chefs de son instruction; aussi trouva-t-il des obstacles qu'il n'avoit point rencontrés jusques alors. Le Duc de Rohan entretenoit

depuis quelque temps une correspondance assez étroite avec Henry, Fils aîné du Roy d'Angleterre. Ce Prince donnoit dès-lors de grandes espérances ; il étoit (pour ainsi dire) l'idole des Anglois. Le Peuple Romain n'avoit pas plus aimé Germanicus, que les Anglois aimoient le Prince de Galles ; & le Roy son Pere n'en étoit peut-être gueres moins jaloux, que Tibere le fut autrefois du Prince qu'Auguste l'avoit obligé d'adopter. Le Duc de Rohan avoit prévenu le Prince de Galles, & l'avoit engagé à traverser la négociation du Duc de Bouillon sur ce qui concernoit les Calvinistes de France. Le Prince en avoit parlé au Roy, & l'avoit tourné du côté que le Duc de Rohan l'avoit prétendu. Ce Duc n'en étoit pas demeuré-là. Il avoit gagné un Gentilhomme de la suite du Duc de Bouillon, & ce correspondant secret avoit instruit à sa manière le Roy d'Angleterre de tout ce qui s'étoit passé en France par rapport aux Calvinistes. Ainsi lorsque le Duc de Bouillon conformément à son instruction voulut lui parler de l'Assemblée de Saumur, le Roy le prévint, & lui dit qu'il étoit

informé de tout ce qui s'y étoit passé ; qu'il y avoit eu de grandes divisions ; que la Regente en avoit profité , & qu'elle avoit obligé l'Assemblée d'en passer par où elle avoit voulu ; que puisqu'à choses faites il n'y avoit que peu ou point de remede , il se contenteroit de lui dire , que si la Reine qui ibid. avoit accoustumé de regler sa conduite sur les conseils de Rome & d'Espagne toujours opposez aux interêts des Protestans , prétendoit donner atteinte aux Edits accordez aux Calvinistes de France , il ne prétendoit pas que l'alliance qu'il avoit faite & confirmée avec elle , l'empêchât de les protéger & de les secourir ; que quand ses voisins étoient attaquez pour une cause qui lui étoit commune avec eux , le droit naturel vouloit qu'il prévint le mal qui lui en pouvoit arriver ; qu'ainsi tant que les Calvinistes de France ne prétendroient que l'exécution des Edits qu'ils avoient obtenus du feu Roy , il ne pourroit s'empêcher de leur être favorable.

Quoique le Duc de Bouillon vît bien que le Roy avoit été prévenu , & qu'il ne seroit pas aisé de le faire revenir de sa prévention , néanmoins

pour satisfaire à son instruction, il lui représenta qu'on étoit si persuadé en France que le repos de l'État dépendoit de l'observation des Edits surtout dans un temps de minorité, que la Reine n'avoit jamais eu la moindre pensée de les enfreindre; qu'aussi quelque chose qu'on lui eût pu dire d'ailleurs, il le prioit de croire que ce n'étoit point ce dont il s'étoit agi dans l'Assemblée de Saumur. Que les Calvinistes toujours soupçonneux, toujours défiants, toujours prévenus contre le Gouvernement par la seule raison qu'ils y avoient la moindre part, avoient résolu de se prévaloir du temps & de la minorité du Roy, persuadés qu'on n'étoit pas en état de leur rien refuser; que sur ce préjugé ils avoient fait des demandes si excessives, que le Roy n'auroit pu les accorder sans faire soulever les Catholiques, & sans perdre presque toute l'autorité qu'il devoit avoir sur ses Sujets Calvinistes, & qu'il s'étoit réservée par ces mêmes Edits dont l'on demandoit l'exécution. Que ces demandes, quoique favorables à sa Religion, lui avoient paru à lui-même si déraisonnables, qu'il avoit cru que

le ferment qu'il avoit fait au Roy l'obligeoit de s'y opposer ; que les Grands Seigneurs du Parti pour leurs intérêts particuliers avoient appuyé ces demandes contre son sentiment ; qu'on avoit cabalé , refusé de faire la nomination des Députez , quoique l'Assemblée n'eût été permise que dans cette unique vûe ; qu'on avoit même porté la témérité jusques à menacer de se soulever , & d'obtenir par la force ce qu'on ne pouvoit leur accorder avec justice. Que sur cela la Reine leur avoit accordé non seulement l'observation des Edits qu'elle ne leur avoit jamais refusée ; mais que cédant au temps elle leur avoit encore fait plusieurs autres graces qui n'y étoient point comprises ; que rien n'avoit été capable de contenter des gens résolus de tout obtenir & de partager le Royaume. Que pour éviter cet inconvenient , la Reine les avoit obligez de se separer après la nomination de leurs Députez conformément aux Edits ; que lui Duc de Bouillon & les plus raisonnables du Parti avoient favorisé les intentions de la Reine ; qu'il s'étoit cru obligé de le faire , comme il se croïoit

encore obligé de l'informer de la vérité des choses , & que quiconque lui en avoit parlé autrement , ou ne sçavoit pas ce qui s'étoit passé à Saumur , ou lui en avoit fait un récit peu fidele.

Le Duc de Bouillon ajoûta , qu'il le prioit de rendre justice à la Reine , de consulter l'équité qui lui étoit si naturelle , & de faire réflexion s'il avoit un parti dans son Etat opposé à son autorité , à qui il auroit accordé tout ce qu'il auroit demandé tant pour sa sûreté , que pour vivre avec honneur dans son Royaume sous sa protection, s'il trouveroit bon que le Roy de France appuiât toutes les demandes déraisonnables que ce parti lui pourroit faire ; s'il lui paroîtroit juste qu'il le menaçât de rompre avec lui toutes les fois qu'il voudroit retenir ce même parti dans les bornes de l'obéissance ; dans la situation prescrite par les Loix & par les Edits. » C'est » (continua le Duc de Bouillon) ce » que la Reine vous demande. Les Edits » seront observez : mais si les Calvinistes manquent à ce qu'ils doivent au » Roy , s'ils sortent eux-mêmes des limites prescrites par ces Edits ; elle est

persuadée que V^{otre} Majesté ne désap-
 prouvera pas qu'elle use de son auto-
 rité. Elle vous promet la même cho-
 se , si vous êtes jamais dans la situa-
 tion où elle se trouve. »

Ce discours fit impression sur l'es-
 prit du Roy qui étoit naturellement
 bon & droit : mais il n'en fit pas as-
 sez pour le faire entierement revenir
 de ses préventions. Ce n'est pas qu'il
 fût plus favorable aux Calvinistes ,
 qu'aux Catholiques ; au contraire l'on <sup>Memoi-
 res de
 Draget.</sup> apprend des Memoires de ce temps-
 là , qu'il eut toujours des dispositions
 favorables pour la Religion des der-
 niers. Le Prince Henry son fils avoit
 des sentimens bien opposez ; il eut
 toujours un zele extraordinaire pour
 la Religion Protestante : c'est en par-
 tie ce qui le rendoit si cher aux An-
 glois. Ce n'étoit donc pas par rapport
 à ses sentimens particuliers , que le
 Roy étoit favorable aux Calvinistes
 de France. Il suivoit en cela les inspi-
 rations du Prince de Galles , sa pro-
 pre prévention , & peut-être un inte-
 rêt d'Etat sur lequel il ne s'expliqua
 pas. C'est ce qui empêcha le Duc de
 Bouillon d'obtenir de lui ce qui lui
 avoit été si fort recommandé tou-

chant les Assemblées des Calvinistes ; peut-être aussi qu'il n'étoit pas fâché d'être refusé sur cet article.

L'an
1611.

Le Duc de Bouillon fut plus heureux dans la négociation du mariage de l'Electeur Palatin son neveu avec la Princesse Elisabeth. Il le proposa , il le conclut , & l'Electeur vint lui-même l'année d'après à la Cour d'Angleterre où il fut consommé à la satisfaction de tous les Protestans. Mais le succès de cette affaire domestique le broïlla avec les Ministres de la Regente. A son retour en France ils prétendirent que pour faire réussir le mariage de l'Electeur , il n'avoit pas suivi les instructions , & qu'il avoit préféré les interêts de sa Maison à ceux de l'Etat. Le Duc de Bouillon de son côté prétendit qu'on lui faisoit une querelle mal à propos ; que les Ministres n'avoient point d'autres vûes que d'exclure du Conseil les Princes & les Grands du Royaume pour se rendre les maîtres des affaires , & pour disposer de toutes choses à leur avantage particulier. Mais comme il n'étoit pas homme à s'en tenir à de simples plaintes , il forma le projet de les exclure eux-mêmes des affaires ; &

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 383
il y fit entrer le Prince de Condé, le Comte de Soissons, le Maréchal de Lesdiguières, & le Marquis d'Ancre dont le pouvoir auprès de la Reine augmentoit tous les jours. C'est ainsi que dans cette Cour tumultueuse chacun ne pensoit qu'à ses intérêts particuliers, & à profiter du bas âge du Roy. Le bien public ser voit toujours de prétexte, mais en effet tout le monde alloit à ses fins. Le Duc de Bouillon étoit tout occupé de son dessein contre les Ministres, lorsque la mort du Comte de Soissons qui arriva peu de temps après, l'obligea de prendre d'autres mesures, & d'en remettre l'exécution à un autre temps.

Cependant le Marquis d'Ancre qui souhaitoit leur ruine plus que personne, fit proposer au Duc de Bouillon, que pour y réussir plus aisément il falloit que le Prince de Condé, lui, & tous ses amis s'éloignassent de la Cour; qu'il prévôit des affaires qui obligeroient de les rappeler dans peu de temps avec honneur; qu'alors ils feroient leurs conditions; qu'ils demanderoient l'éloignement des Ministres, & que la Reine qu'il se chargeoit de disposer à y consentir, ne se-

384 HISTOIRE DE HENRY
roit pas en état de le leur refuser. Le
Duc de Bouillon qui à la verité n'a-
voit pas lieu d'être content des Mi-
nistres , mais qui ne vouloit rien faire
qui pût troubler alors l'Etat , répon-
dit à cette proposition , que l'éloigne-
ment de la Cour de tant de personnes
de la premiere qualité mécontentes
du Gouvernement étoit dangereux ,
parce qu'il n'étoit pas aisé de se pres-
crire des bornes si justes , & de gar-
der une conduite si mesurée , que le
service du Roy & l'autorité de la Rei-
ne n'en souffrissent pas ; qu'il étoit
même à craindre que ceux qui reste-
roient à la Cour , ne prissent occasion
de cette démarche de les rendre sus-
pects , & de les opprimer ensuite sous
pretexte du service du Roy. Cette ré-
ponse aiant été rapportée au Marquis
d'Ancre , il s'y rendit , & loua haute-
ment la prudence, la moderation & les
bonnes intentions du Duc de Bouillon.

Cependant il arriva dans ce
temps-là une affaire de la derniere
conséquence qui l'eût obligé de de-
meurer à la Cour , quand il eût fait
dessein de s'en éloigner. Ce qui s'étoit
passé à l'Assemblée de Saumur , avoit
rendu le Duc de Rohan suspect à la

Memoi-
res de la
Regence
de Marie
de Medi-
cis.

Ibid.

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 385
 Regente & aux Ministres. Sa mésin-
 telligence avec le Duc de Bouillon
 n'avoit pas engagé ce Duc à détruire
 les mauvaises impressions qu'il avoit
 données lui-même de sa conduite ; il
 y a encore bien de l'apparence qu'il
 lui avoit rendu de mauvais offices.
 Tout cela joint ensemble avoit obligé
 la Cour de prendre des mesures con- Memoi-
res du
Duc de
Rohan.
Liv. 1.
 tre lui, lorsqu'il s'étoit agi de l'Elec-
 tion du Maire de Saint-Jean d'Angely
 dont le feu Roy lui avoit donné le
 Gouvernement. La Regente avoit Vie de
du Plessis
Mornay
Liv. 3.
 fait élire un Maire qui étoit tout à
 fait opposé aux interêts, ou du moins
 aux prétentions du Duc de Rohan,
 & tout dévoué à la Cour. Le temps
 de sa Magistrature étant passé, le Duc
 prit ses mesures pour en faire élire un
 autre qui fût à sa devotion, & la Re-
 gente de son côté envoia des Ordres
 pour empêcher qu'il n'y réussît. Le
 jour de l'Election étant arrivé, l'on
 produisit une lettre de cachet du Roy
 qui ordonnoit que l'ancien Maire se-
 roit continué sans consequence pour
 l'avenir, & sans préjudice des privi-
 leges des habitans. Nonobstant cet
 ordre le Duc de Rohan fit présenter
 une requête à la Reine par les habi-

tans qui étoient de son parti, par laquelle on la supplioit de trouver bon qu'on fît une nouvelle Election selon la coûtume.

Le Duc de Bouillon informé de cette démarche, jugea que du caractere dont il connoissoit le Duc de Rohan, il se perdrait infailliblement quelque parti qu'il prît dans une affaire si délicate. S'il souffroit la continuation de l'ancien Maire, il n'auroit plus à l'avenir d'autorité qu'autant qu'il plairoit à la Cour; & s'il s'opposoit à l'exécution de ses Ordres, il la mettoit dans la nécessité de le punir pour avoir méprisé l'autorité du Roy qu'il étoit obligé de maintenir. Il faisoit ces réflexions, lorsque la Reine lui demanda son avis sur ce qui s'étoit passé à Saint-Jean-d'Angely. Le Duc de Bouillon répondit que si le premier Ordre étoit à envoyer, il verroit ce qu'il auroit à dire; mais que l'autorité du Roy ayant été commise, il étoit de la dernière consequence de ne pas reculer; qu'autrement le Roy n'auroit d'autorité dans les Villes, qu'autant qu'il conviendrait aux Gouverneurs; que pour lui si cette affaire le regardoit, il envoierait

DU C DE BOUILLON. LIV. VI. 387
roit un Ordre encore plus exprès que
le premier , de continuer l'ancien
Maire. Ce conseil alloit à engager
l'autorité du Roy d'une maniere qu'il
falloit ou que le Duc de Rohan obéît,
ou qu'il se perdît sans ressource. C'é-
roit apparemment ce que le Duc de
Bouillon prétendoit , quoiqu'il fût
vrai d'ailleurs qu'il étoit d'une extrê-
me consequence de ne pas souffrir
que les Gouverneurs se dispensassent
d'obéir aux Ordres du Roy.

La Regente qui étoit extrêmement
jalouse de son autorité , & qui n'ai-
moit pas le Duc de Rohan, exécuta
ponctuellement le conseil du Duc de
Bouillon ; elle envoya un Ordre plus
précis que le premier pour la conti-
nuation de l'ancien Maire. Le Duc de
Rohan n'y eut pas plus d'égard qu'au
premier ; il fit faire l'Election d'un
nouveau Maire , c'est-à-dire , que se-
lon la coutume il fit choisir trois per-
sonnes qui lui étoient également affi-
dées , dont on envoya les noms à la
Cour , afin que Sa Majesté choisît ce-
lui qui lui conviendrait le mieux. Il
fit plus , il chassa de la Ville quelques
Officiers subalternes qui favorisoient
les intentions de la Cour , & s'en ren-
dit le maître.

Une défobéissance si formelle irrita la Regente au dernier point. Ceux que le Duc de Rohan avoit dépêchez à la Cour, furent envoiez à la Bastille. On fit défense aux Duchesses sa mere & sa femme & à ses sœurs, de sortir de Paris. On résolut au Conseil de l'aller assiéger dans Saint-Jean-d'Angely comme un rebelle. Les Ordres furent expediez pour assembler des troupes & pour faire marcher l'Artillerie. Il ne fut plus question que de nommer un Général pour le Commandement de l'armée. La Regente l'offrit au Duc de Bouillon & au Maréchal de Lesdiguières. Ils l'accepterent tous deux, parce qu'ils n'approuvoient pas que leur Religion servît de pretexte aux Révoltez & aux prétentions ambitieuses des Seigneurs du parti Calviniste. Le Duc de Rohan qui avoit prévu cet orage, se disposa à se bien défendre. Pour engager tout le parti Calviniste dans sa querelle, il publia un manifeste; il y supposoit contre toute apparence que son zele pour sa Religion lui avoit attiré la disgrâce de la Cour; il exhortoit en conséquence tous les Prétendus Réformez à s'unir pour sa défense. Le

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 389
parti toujours soupçonneux , toujours
opposé aux interêts de la Cour, contre
l'évidence du fait , voulut bien l'en
croire sur sa parole. Il se fit à cette
occasion de grands mouvemens dans
les Provinces.

La Regente de son côté fit aussi pu-
blier un manifeste. Elle y déclaroit
qu'il ne s'agissoit uniquement dans
cette affaire , que du Duc de Rohan.
Elle assuroit les Prétendus Réformez,
que les Edits de pacification n'en se-
roient pas moins exactement obser-
vez ; que la Religion avoit si peu de
part à cette guerre , que le Duc de
Boüillon & le Maréchal de Lesdiguie-
res vouloient bien se charger du Com-
mandement de l'armée destinée con-
tre le Duc de Rohan. Enfin elle exhor-
toit tous les François de l'une & de
l'autre Religion à se joindre à leurs
Majestez pour punir un crime d'une
consequence aussi dangereuse , que
celui d'une rébellion déclarée.

L'armée étoit prête à marcher , &
la Reine elle-même devoit accom-
pagner le Roy à cette expedition ,
lorsqu'elle crut qu'il valoit mieux ac-
commoder cette affaire , que de la
pousser à l'extremité. Soit qu'elle ap-

préhendât de renouveler les guerres civiles ; soit qu'elle fît réflexion à ce que le Roy d'Angleterre avoit répondu au Duc de Bouillon sur les affaires des Calvinistes de France , & qu'elle craignît qu'il ne se déclarât pour le Duc de Rohan ; ou qu'elle crût qu'il y auroit du danger à confier le Commandement de l'armée ou au Duc de Bouillon ou au Maréchal de Lesdiguières qui étoient tous deux Calvinistes ; soit enfin par quelque autre motif que l'on n'a pas sçû , la Reine consentit à un accommodement.

Themines Senechal du Quercy fut envoyé à Saint-Jean-d'Angely pour en traiter. Il le conclut , & il fut tel que les accords ont coutume d'être dans ces sortes d'occasions, c'est-à-dire , que les apparences furent du côté de la Cour , le réel & le solide fut pour le Duc de Rohan. L'ancien Maire fut rétabli dans l'exercice de sa Charge. Les Officiers subalternes que le Duc de Rohan avoit chassés de la Ville , y rentrèrent. Mais quelque temps après on fit une nouvelle Election ; on donna d'autres emplois à ceux dont le Duc ne s'accommodoit

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 391
pas , & le Gouvernement de Saint-Jean-d'Angely lui resta. Le Duc de Bouillon étoit d'avis qu'on l'obligeât au moins de le changer contre un autre qu'il eût été trop heureux d'accepter. La réputation du Roy sembloit le demander, Mais le genie de Marie de Medicis étoit bien éloigné de la fermeté de celui du Duc de Bouillon ; accoutumée à de petites intrigues de Cour , les grandes affaires l'incommodoient ; le moindre retardement lassoit sa patience.

Cependant l'engagement que le Duc de Bouillon & le Maréchal de Lesdiguières avoient pris avec la Reine pour le Commandement de l'armée destinée contre le Duc de Rohan , alarma les Calvinistes au dernier point. Ils crurent que la division des Seigneurs de leur Communion causeroit enfin en France la ruine entière de leur parti. Ce fut ce qui engagea le Synode de Privas * à s'emploier efficacement pour les reconcilier ; il nomma pour cela des Commissaires , & pria du Plessis-Mornay d'y emploier ses Offices. Le Duc de Bouillon & le Maréchal de Lesdiguières qui n'étoient pas contents de la Cour , ne firent point de

* Dans
le Viva-
rets.

difficulté de donner les mains à cette reconciliation. Elles les rendoit plus redoutables à la Regente & aux Ministres , & plus considerables aux Princes du Sang avec lesquels ils s'étoient unis. Il est rare que la Religion décide seule de ces démarches qu'on paroît lui donner. L'interêt en est presque toujours le veritable motif, surtout parmi les Grands; les Particuliers sont d'ordinaire de meilleure foy. L'Acte de cet accommodement fut signé d'une part par les Ducs de Rohan & de Sully, & de l'autre par le Duc de Bouillon, le Maréchal de Lesdiguières, par Chatillon, Soubise, la Force, & du Plessis-Mornay.

Les Calvinistes persuadés par cet accommodement, qu'ils ne seroient pas traversez à la Cour par le Duc de Bouillon, firent une démarche qui alloit à de dangereuses consequences, si la fermeté de ce Duc contre leur attente n'eût rompu leurs mesures. L'on a vû ci-dessus dans le récit de ce qui s'étoit passé à l'Assemblée de Saumur, que les Calvinistes avoient été fort mécontents de ce qu'on les avoit obligez de se separer, avant que d'avoir examiné les réponses que

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 393
la Cour avoit faites à leur cahier.
Pour remedier à cet inconvenient,
après la separation de l'Assemblée de
Saumur ils tinrent sans la permission
du Roy plusieurs Assemblées Provin-
ciales.

En consequence du résultat de ces
Assemblées, les Députés des huit
Provinces se rendirent à la Cour pour
solliciter des réponses plus favorables
au cahier présenté par l'Assemblée
de Saumur. Cette députation mit la
Regente & le Conseil dans un étran-
ge embarras ; elle tendoit à renver-
ser tout ce que le Duc de Bouillon
avoit fait à Saumur en faveur de la
Cour. Ce fut ce qui porta la Regente
à le consulter, & à l'engager par la
confiance qu'elle lui témoignoit, à sou-
tenir ce qu'il avoit fait. Le Duc y étoit
d'autant plus porté, qu'il ne fut pas
long-temps sans pénétrer que cette
députation étoit l'effet des conseils
du Duc de Rohan qui n'avoit en vûe
que de l'emporter sur lui dans le parti
Calviniste. Piqué par cette réflexion,
il répondit à la Reine, que cette dé-
putation étoit insoutenable ; qu'il y
alloit de l'autorité du Roy de la souf-
frir ; qu'il falloit sans hésiter ren-

Memor.
res du
Duc de
Rohan
Liv. 30

394 HISTOIRE DE HENRY
voïer hautement sans réponse les
Députez dans leurs Provinces, com-
me étans venus de la part de gens
qui s'étoient assembles contre la vo-
lonté du Roy, ou du moins sans sa
permission.

Un conseil si vigoureux plut infini-
ment à la Regente ; mais comme elle
hésitoit à l'exécuter à cause des con-
sequences qu'elle en craignoit, le
Duc de Bouillon lui dit qu'il se char-
geoit des suites & qu'il en répondoit
à Sa Majesté. Sur cette assurance les
Députez furent renvoïez sans répon-
se. Le Roy donna une Déclaration
par laquelle il étoit défendu aux Cal-
vinistes de tenir désormais des Assem-
blées Provinciales sans sa permission
expresse. Les Consistoires, les Col-
loques, les Synodes Provinciaux &
Nationaux leur étoient seulement per-
mis ; à condition qu'il ne s'y trouve-
roit que des Ministres & des Anciens,
& qu'on n'y traiteroit que des affai-
res qui concernoient la doctrine & la
discipline, c'est-à-dire, qu'on les ré-
duisoit aux bornes prescrites par
l'Edit de Nantes, bornes dont alors
ils avoient été très-contens, mais
dans lesquelles au temps dont on par-

le, ils ne pouvoient se résoudre à se renfermer. Le Roy en consequence déclaroit illicites toutes les Assemblées tenuës depuis celle de Saumur ; & afin que ceux qui s'y étoient trouvez ne fussent point exposez à être inquietez à leur occasion , le Roy leur pardonnoit , & il défendoit à ses Officiers de faire aucune poursuite contre-eux , Sa Majesté voulant bien supposer qu'ils y étoient allez de bonne foy , & qu'ils n'avoient pas eu intention de désobéir aux Ordres du feu Roy qui avoit défendu de s'assembler sans la permission expresse. Les Prétendus Réformez furent extrêmement surpris de la hauteur avec laquelle la Cour avoit pris cette affaire ; ils ne douterent point que le Duc de Bouillon, dans la vûe de soutenir ce qu'il avoit fait à Saumur , n'eût répondu à la Regente des suites qu'elle pourroit avoir. Cependant pour soutenir au moins en apparence l'honneur du parti , ils ordonnerent à leurs Députés Généraux de présenter une requête au Parlement , & de s'opposer à l'enregistrement de la Déclaration , comme étant flétrissante & injurieuse à leurs Eglises. Cette oppo-

sition arrêta l'enregistrement, & jetta la Cour dans un nouvel embarras. Il fallut avoir recours au Duc de Boüillon, & il tira encore la Regente de ce mauvais pas. L'expedient qu'il prit, fut de faire demander l'enregistrement par un bon nombre de Calvinistes de sa dépendance, comme leur étant nécessaire pour leur propre sûreté. Sur leur requifition la Déclaration fut verifiée & enregistrée dans les formes.

Tant de services rendus dans des conjonctures si délicates devoient attirer au Duc de Boüillon une considération particuliere à la Cour : il arriva pourtant tout le contraire. Il est vrai qu'à la sollicitation des Princes du Sang & des Grands qui leur étoient unis, les Ministres avoient été contraints de quitter la Cour. La Regente les avoit congédiez ; mais s'étant apperçûe que les Princes & les Grands prenoient trop d'avantage de leur éloignement, elle les rappella malgré tout ce que le parti qui leur étoit opposé, put faire pour empêcher leur retour. Les Ministres persuadés que la Reine ne les avoit rappelés, que parce qu'elle ne pouvoit se passer de

leurs conseils , donnerent tant de dégoûts à leurs ennemis , que n'ayant point de meilleur parti à prendre , ils furent tous obligez de s'éloigner de la Cour à la reserve du Marquis d'Ancre. Le Prince de Condé alla en Berry. Le Duc de Nevers prit occasion du mariage de Mademoiselle du Maine avec le fils aîné du Duc de Sforce pour la conduire en Italie. Le Duc du Maine partit pour la Provence , sous pretexte d'accompagner sa sœur , & de donner ordre à son embarquement. Pour le Duc de Bouillon il se retira à Sedan après avoir fait promettre à tous ses amis qu'ils se rassembleroient quand des conjonctures favorables le demanderoient. En même temps il tira parole du Marquis d'Ancre , qu'il les avertiroit de tout ce qui se passeroit à la Cour , & qu'il profiteroit de toutes les occasions favorables pour les y faire rappeler avec honneur.

Mem-
res de la
Regence
de Marie
de Medi-
cis.

Les Ministres devenus les maîtres des affaires par la retraite de tant de personnes du premier rang, triomphoient de l'éloignement de leurs ennemis , lorsqu'il arriva des affaires de la dernière importance qui obli-

gerent la Regente de les rappeler à la Cour. Le seul Duc de Nevers resta en Italie à l'occasion que l'on va raconter. C'étoit la principale affaire qui avoit porté la Reine à faire revenir tous les mécontents à la Cour.

On apprit donc dans ce même temps la mort de Henry, fils aîné du Roy d'Angleterre, jeune Prince qui promettoit beaucoup, mais qui avoit trop de zele pour la Religion Protestante pour pouvoir être favorable au Gouvernement de la Regente. Aussi quelque dessein qu'elle eût d'en faire son gendre, il n'en fut pas fort regretté. Sa mort ne différa que de quelque temps le mariage de Frederic V. Electeur Palatin, neveu du Duc de Boüillon, avec la Princesse Elisabeth sa sœur; il fut célébré l'année suivante au grand contentement de tous les Protestans. Ils se promettoient beaucoup de cette alliance: elle leur fut cependant fort peu utile; l'humeur pacifique de Jacques Roy de la Grande-Bretagne ne lui ayant pas permis d'entrer dans tous les engagements qu'ils auroient souhaité. La mort du Comte de Soissons qui avoit précédé de quelques jours celle
du

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 399
 du Prince de Galles délivra la Re-
 gente de bien des embarras, & priva
 le Duc de Bouillon d'un grand se-
 cours dans le dessein qu'il avoit d'a-
 baisser les Ministres. Mais la grande
 affaire qui avoit fait rappeler à la
 Cour les Seigneurs mécontents, fut
 la mort de François Duc de Man-
 touë & de Montferrat. Il ne laissoit
 de son mariage avec Marguerite de
 Savoye, fille du Duc Charles Emma-
 nuel, qu'une fille âgée d'environ qua-
 tre ans. Comme le Duché de Man-
 touë est un Fief masculin, Ferdinand
 de Gonzague Cardinal, frere de Fran-
 çois, succedoit incontestablement à
 ce Duché. Mais le Montferrat n'étant
 pas de même un Fief masculin, il de-
 voit appartenir à la jeune Princesse
 de Mantouë. Le Duc de Savoye y
 prétendoit de son côté : sa prétention
 n'étoit pas nouvelle ; elle avoit causé
 de fort grands procès entre les Mai-
 sons de Gonzague & de Savoye.

Le mariage du Duc François der-
 nier mort avec Marguerite de Sa-
 voye, avoit été fait dans le dessein
 de terminer enfin les differens des
 deux Maisons. En faveur de cette al-
 liance Charles Emmanuël avoit cédé

Memoi-
 res de la
 Regence
 de Marie
 de Medi-
 cis.

L'an
 1613.

400 HISTOIRE DE HENRY
toutes les prétentions à sa fille &
aux enfans qu'elle auroit. On étoit
même convenu de part & d'autre ,
qu'on tireroit une ligne pour parta-
ger le plus également qu'il se pour-
roit les Etats des deux Princes qui
avançoient les uns dans les autres.
Mais comme ce partage n'étoit pas
encore fait , le Duc de Savoye vou-
loit faire revivre ses anciens droits ,
de sorte qu'il se préparoit bien moins
à soutenir les prétentions de Marie
sa petite fille , que les siennes pro-
pres. Ces mouvemens du Duc de Sa-
voye allarmerent tous les Princes d'I-
talie. Le Roy d'Espagne prit parti ,
& la Regente crut qu'il y alloit de
l'honneur de la France de ne point
entrer dans ce différend , & du sien
propre , si elle laissoit opprimer un
Prince qui réclamoit sa protection
& qui paroissoit avoir le droit de son
côté. Mais comme il s'agissoit d'en-
gager la France dans une guerre
étrangere qui pouvoit avoir de gran-
des suites , sur-tout pendant une mi-
norité , elle crut qu'elle ne devoit
point prendre de parti sans l'avis des
Princes du Sang & des Grands du
Royaume. Ce fut ce qui la porta

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 401
à rappeler à la Cour les Mécon-
tens.

Dans les Conseils qui furent tenus Ibid.
à l'occasion de l'affaire de Mantouë ,
on prit d'abord des résolutions fort
vigoureuses contre le Duc de Savoye ;
mais les incertitudes & la timidité de
la Regente l'empêcherent de les exé-
cuter. Tout se réduisit à des négocia-
tions lentes & inutiles dont le Duc
de Savoye ne manqua pas de profi-
ter. Ce ne fut que sous le ministère
du Cardinal de Richelieu que les ré-
solutions qui convenoient à l'hon-
neur de la France , furent prises &
soutenues avec tout le succès qu'on
en pouvoit attendre.

Le Duc de Bouillon toujours enne-
mi des conseils timides , & mieux ins-
truit qu'un autre des véritables maxi-
mes du Gouvernement , voïoit avec
peine les Espagnols disposer de tou-
tes choses en Italie. Il en parla vive-
ment à la Regente , mais ce fut inu-
tilement ; elle ne voïoit que par les
yeux de ses Ministres. Quoiqu'il en
pût arriver , ils ne vouloient point de
guerre : on eût été obligé de confier
aux Grands le Commandement des
Armées , c'est ce qu'ils ne pouvoient

souffrir. Mais si le Duc de Bouillon n'eut pas de satisfaction de ce côté-là, il l'eut toute entière du côté d'Angleterre. Ce fut cette année que le

L'an
1615.

jeune Electeur Palatin son neveu épousa la Princesse Elisabeth, fille du Roy de la Grande-Bretagne.

Dans ce même temps le Maréchal de Fervacques étant mort, la Reine donna au Marquis d'Ancre le bâton de Maréchal de France qui vaquoit par sa mort. Ce fut a condition qu'il abandonneroit le parti du Prince de Condé & des Seigneurs qui lui étoient unis, & qu'il se reconcilieroit avec les Ministres dont il étoit depuis longtemps l'ennemi déclaré. Ces Ministres étoient le Chancelier de Sillery, Villeroy Secrétaire d'Etat & le Président Jeannin, tous trois gens de mérite, particulièrement les deux derniers. Villeroy étoit même ami particulier du Duc de Bouillon qui de son côté n'étoit pas mal avec Jeannin; mais comme leurs intérêts ne pouvoient se séparer de ceux de Sillery, il s'étoit vû obligé de les abandonner au Prince de Condé & aux Seigneurs de son parti qui ne les haïssoient pas moins que le Chance-

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 403
lier. Cependant comme cet abandonnement étoit forcé , il conserva toujours avec Villeroy & Jeannin des liaisons d'autant plus étroites , qu'elles étoient fondées sur cette capacité si reconnüe qui se rencontroit dans tous les trois.

L'élevation du Marquis d'Ancre à la seconde dignité militaire de l'Etat choqua d'autant plus les Grands du Royaume, que ce Marquis étoit étranger, & qu'il n'avoit jamais servi. Ce qui rendoit sa promotion encore plus odieuse , est qu'elle s'étoit faite au préjudice de quantité de gens de mérite que la naissance, les services & la capacité dans l'art militaire rendoient sans comparaison plus dignes que lui du Bâton de Maréchal de France. D'ailleurs ses immenses richesses , les Finances qui étoient prodiguées à lui & à sa femme , ses manieres hautes & méprisantes , l'insolence de la Maréchale d'Ancre qui alloit jusques à se commettre avec les Princesses du Sang , & à leur manquer de respect , attiroient au nouveau Maréchal la haine des Grands & la jalousie du Courtisan. La liaison qu'il avoit eu jusques alors avec les

Memoires de la
Regence
de Marie
de Medici.

Grands du Royaume avoit aidé à le soutenir ; en les abandonnant il se perdit , comme on le verra dans la suite de cette Histoire.

Le Duc de Boüillon mécontent de la Regente & du rappel des Ministres, fut un de ceux qui fut le plus choqué & de l'élevation du Marêchal d'Ancre, & de ce qu'il avoit abandonné le parti qu'il favorisoit. Il attendoit l'occasion d'éclater , lorsque la Reine la lui fournit en refusant au Prince de Condé le Gouvernement du Château-Trompette qu'il souhaitoit avec passion , & qu'il sollicitoit depuis long-temps. Comme ce refus s'étoit fait par le conseil des Ministres , cela redoubla & la haine que le Prince avoit contre-eux , & son mécontentement de ce que la Reine les avoit rappelés contre la parole qu'elle lui avoit donnée de ne se plus servir de leurs conseils.

L'an
1614.

Il ne manqua pas d'en faire ses plaintes au Duc de Boüillon qui de son côté ne manqua pas non plus de se prévaloir de l'occasion que la fortune lui offroit , de se vanger des Ministres & de la Regente qui avoit si mal reconnu ses services. Il dit au

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 405
Prince de Condé qu'il ne devoit se
prendre qu'à lui-même du peu de
considération que la Reine avoit
pour lui ; que les Ministres abusoient
visiblement de sa patience ; qu'il étoit
sans exemple qu'on donnât à un
Etranger les premières Charges & les
principaux Gouvernemens du Royau-
me, & qu'on lui abandonnât les Fi-
nances, pendant qu'on refusoit au
premier Prince du Sang le Gouver-
nement d'un Château qui étoit natu-
rellement annexé à son Gouverne-
ment de Guyenne ; qu'il ne devoit
point attendre d'autre traitement tant
que les Places que lui & les Grands
devoient tenir au Conseil, seroient
occupées par des Ministres toujours
dévoüez à la faveur, & toujours prêts
à seconder les passions & le mauvais
Gouvernement de la Regente. Que le
trésor que le feu Roy avoit fait por-
ter à la Bastille pour les besoins de
l'Etat, se trouvoit dissipé sans qu'on
scût à quoi il avoit été employé, ou
plûtôt parce qu'un petit nombre de
favoris l'avoient partagé entre-eux ;
que le Royaume au besoin se trouve-
roit sans ressource. Qu'on abandon-
noit les anciennes alliances ; qu'on

Siri me-
morie
recondi-
te Liv. 3.
p. 222.

laissoit l'Espagne empieter de tous côtez ; qu'on ne pensoit pas même à s'opposer à ses ambitieux desseins ; qu'elle alloit se rendre maîtresse de l'Italie ; que le Conseil de la Regente étoit rempli de ses Pensionnaires , & que la Reine même croïoit ne pouvoir maintenir son autorité , qu'en se livrant au plus ancien & au plus dangereux ennemi de la Couronne. Qu'il étoit temps qu'un premier Prince du Sang comme lui ouvrit les yeux , & songeât enfin tout de bon à remédier aux maux d'un Etat à la conservation duquel personne n'avoit plus d'intérêt que lui.

Le Prince de Condé demeura d'accord de tout ce que le Duc de Bouillon lui disoit ; mais il parut fort embarrassé sur le parti qu'il avoit à prendre. Alors le Duc de Bouillon lui dit qu'il falloit se retirer de la Cour, témoigner hautement son mécontentement , & ne pas autoriser par sa présence le mauvais Gouvernement de l'Etat. Le Prince de Condé ne manquoit ni d'esprit ni de lumieres , mais sa hardiesse & sa résolution n'y répondoient pas. Comme ces deux qualitez se rencontroient dans le Duc de Bouil-

lon ; il lui dit pour le tirer de l'irrésolution où il paroïssoit être , qu'il ne seroit pas seul à se retirer de la Cour ; qu'il s'offroit d'en donner l'exemple ; & qu'ils seroient suivis par les Ducs de Nevers , de Mayenne , de Vendôme , de Longueville , de Piney-Luxembourg , & de plusieurs autres dont il connoïssoit les dispositions. En effet le Duc de Boüillon les avoit gagnés , & ils n'attendoient que de voir le Prince de Condé à leur tête pour se déclarer.

Memoi-
res du
Duc de
Rohan.

Sur cette assurance le Prince n'hésita plus à prendre le parti que le Duc de Boüillon lui proposoit. Les Seigneurs dont on vient de parler , vinrent trouver le Prince de Condé pour convenir avec lui des mesures qu'ils avoient à prendre. Ils demeurèrent d'accord qu'ils se retireroient tous de la Cour presque en même temps ; qu'ensuite ils se rendroient dans la Champagne pour demander conjointement la réformation du Gouvernement. Ce qui les obligea à préférer la Champagne aux autres Provinces pour en faire leur rendez-vous , fut que le Duc de Nevers qui étoit de leur parti, en avoit le Gouvernement;

que le Duc de Mayenne commandoit dans l'Isle de France ; le Duc de Longueville en Picardie , Provinces voisines de la Champagne, dont en cas de besoin ils pourroient tirer de grands secours. Mais le principal motif de cette préférence fut le voisinage de Sedan dont le Duc de Bouillon étoit le maître , Place qui pouvoit servir également à recevoir les secours étrangers , ou à donner une retraite aux mécontens si le parti de la Cour avoit le dessus.

En conséquence de cette convention , le Prince de Condé se retira à Chateauroux dans le Berry ; le Duc de Nevers alla en Champagne ; celui de Mayenne à Soissons où les Ducs de Longueville & de Vendôme promirent de se rendre. Pour ce qui est du Duc de Bouillon , on le pria de rester encore quelque temps à Paris pour faire sçavoir aux Ministres les intentions du Prince de Condé & des Seigneurs de son parti : commission qui eût été très-dangereuse , si tant de Seigneurs avec qui il étoit lié , n'eussent donné des considérations à la Cour qui assûroient sa liberté. Il est vrai que le Duc de Vendôme, pour

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 409
avoir tardé trop long-temps à par-
tir , fut arrêté au Louvre ; mais le
Duc de Bouillon plus habile ou plus
craint scût bien se tirer de ce mau-
vais pas.

Le Duc de Rohan toujours ennemi
du Duc de Bouillon nonobstant la re-
conciliation dont on a parlé , & d'au-
tres Ecrivains Protestans prennent oc-
casion de cette circonstance pour don-
ner au Duc de Bouillon un caractere
de fourberie dont ils ne donnent
point de preuves. Ils prétendent que
son engagement avec le Prince de
Condé n'étoit pas sincere ; qu'il n'a-
voit lié la partie dont on vient de
parler , que pour mettre la Regente
dans la nécessité de le rechercher , &
de lui faire des conditions avanta-
geuses ; qu'il s'étoit fait donner la
commission de rester à Paris , & de
voir les Ministres pour leur faire com-
prendre qu'il étoit le maître de l'af-
faire , & qu'il la tourneroit comme
il voudroit ; qu'en un mot il n'étoit
parti de Paris qu'après avoir promis
à la Reine de ramener bien-tôt à la
Cour le Prince de Condé & les Sei-
gneurs de son parti.

Mémoi-
res du
Duc de
Rohan
Liv. 1.

Quand on parle ou qu'on écrit de

la sorte , il faut avoir de bons Memoires , ou du moins que les vraisemblances soient si grandes , que ce qu'on écrit se soutienne , pour ainsi dire , de lui-même ; & qu'il n'ait pas besoin de preuves. C'est ce qui ne se rencontre point dans le récit dont il s'agit. Le Duc de Bouillon étoit trop mécontent de la Regente & des Ministres pour s'entendre avec eux ; il s'étoit trop déclaré contre les derniers pour s'y pouvoir fier. Une de ses vûës étoit de les exclure du Gouvernement ; ce qui ne se pouvoit pas faire par un accommodement projeté avec eux ou avec la Reine qui les avoit rappelés , & qui croïoit ne pouvoir se passer de leurs conseils. D'ailleurs qu'elle imprudence de confier à la Regente un secret de cette importance ? Le Duc de Bouillon n'ignoroit pas qu'une partie de sa politique consistoit à mettre la division entre les Grands , & qu'elle se servoit pour cela du Maréchal d'Ancre & de sa femme ; c'est ce qui les rendit depuis si odieux , & qui leur fit tant d'ennemis. La Reine n'avoit qu'à faire sçavoir au Prince de Condé son intelligence avec le Duc de

Boüillon ; il n'en falloit pas davantage pour déconcerter tous les desseins , pour mettre la division dans le parti , & pour le réduire à en passer par où la Regente & les Ministres eussent voulu. De plus si le Duc de Boüillon avoit eu quelque intelligence avec les Ministres , ç'eût été particulièrement avec Villeroy qui a toujours été de ses amis. Mais la maniere dont ce Ministre opina depuis dans le Conseil contre le Prince de Condé & contre les Seigneurs de son parti , fait bien voir qu'on ne s'entendoit pas avec le Duc de Boüillon , & que ce Seigneur n'avoit rien promis ni à la Regente ni aux Ministres. Mais le récit que l'on va faire de ce qui se passa après que le Prince de Condé se fut retiré de la Cour , prouve encore mieux la fausseté de ce que le Duc de Rohan & d'autres Auteurs Protestans ont avancé sur ce sujet.

Dès que la Reine eut appris que le Prince de Condé & les Seigneurs dont on a parlé , s'étoient retirez mécontents de la Cour , elle se raccommoda avec le Duc d'Epemon , & le fit revenir de Mets dont il avoit le Gouvernement. Le Duc de Guise qu'elle

Roy Henry III. étoit tombé ; que lorsque la Ligue prit les armes pour la première fois , le Duc d'Epéron lui avoit conseillé de marcher incessamment contre le Duc de Guise qui n'étoit pas en état de résister ; qu'Henry ayant négligé un avis si salutaire , il s'étoit précipité dans cette longue suite de malheurs qui lui coûtèrent
 » enfin la vie. » Dieu veuille (ajouta
 » Villeroy) que la même chose n'arri-
 » ve pas , puisqu'on néglige d'opprimer
 » dans sa naissance une conspiration ca-
 » pable de causer une grande révolu-
 » tion dans l'Etat. » On ne décidera

ibid. point si Villeroy avoit raison , & si le parti qu'il appuioit étoit le plus sûr ; mais on ne peut pas s'empêcher de remarquer que si l'on se fût entendu avec le Duc de Boüillon qui étoit l'ame , pour ainsi dire , du parti mécontent , il n'eût jamais fait de si vives instances pour empêcher qu'on ne prît le parti de la négociation.

La Reine n'eut point d'égard à sa remontrance , quoiqu'elle vît bien qu'elle mécontentoit les Ducs de Guise , d'Epéron & Villeroy , en ne suivant pas leur avis. Elle nomma le Duc de Ventadour , & Boissise Conseiller d'Etat pour aller trouver le

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 415
Prince de Condé à Chateauroux, &
le convier de la part de leurs Majestez à venir reprendre auprès d'elles le rang qu'il y occupoit avant sa retraite de la Cour. Le Duc de Ventadour & Boissise apprirent en chemin que le Prince de Condé parti de Chateauroux marchoit vers la Loire suivi de trente à quarante chevaux. Ils lui dépêcherent un de leurs gens pour lui faire sçavoir la commission dont ils étoient chargez, & pour lui demander en quel endroit ils pourroient l'aller trouver. Le Prince de Condé qui craignoit de se rendre suspect aux Seigneurs de son parti en recevant une députation de la part de la Reine, refusa de les voir, & marcha droit en Champagne où le Duc de Nevers le reçût; il le conduisit d'abord à Châlons, & de-là ils furent ensemble à Mezieres. D'Escuroles y commandoit en l'absence du Marquis de la Vieuville; il refusa d'abord l'entrée de la Place, & fit mine de s'y vouloir défendre. Mais le Prince l'ayant menacé de l'y forcer, à moins qu'il ne lui fît voir qu'il avoit un Ordre de Sa Majesté de lui résister, d'Escuroles qui n'en

avoit point , reçut le Prince & le Duc de Nevers dans sa place dont aussitôt ils se rendirent les maîtres.

Le Prince de Condé s'étant ainsi saisi de Mezieres , place alors considerable sur la Meuse dans le voisinage de Sedan , les Ducs de Bouillon , de Mayenne & de Longueville s'y rendirent accompagnez des plus considerables du parti. Jusques-là il ne s'étoit rien fait contre le service du Roy ; tout s'étoit passé de part & d'autre en plaintes reciproques & même assez respectueuses de la part des Mécontents. Mais comme la surprise de Mezieres ne permettoit plus de douter de leurs intentions , le Duc de Bouillon crut qu'ils devoient penser à mettre les apparences de leur côté , & à informer le Public des motifs qui les avoient portez à se retirer de la Cour , & à s'unir ensemble pour procurer la réformation de l'Etat.

Dans cette vûë le Prince de Condé écrivit une longue lettre à la Regente qui fut renduë publique ; elle étoit en forme de manifeste. Il y fait d'abord paroître un grand zele pour le bien de l'Etat. Il offre ensuite tant

DUC DE BOUILLON. LIV. VI. 417
en son nom , qu'en celui des Seigneurs de son parti , de remettre les pensions & les gratifications qu'ils avoient reçues du Roy entre les mains de Sa Majesté , dès que les Etats Généraux assemblez pourroient agir avec une entiere liberté , à condition pourtant que ceux du parti de la Regente en feroient autant. Une offre si désintéressée en apparence , si capable d'imposer au peuple credule qui n'approfondit rien , mais sur laquelle on n'apprehendoit pas d'être pris au mot, étoit suivie de ce qu'on pouvoit dire de plus fort contre la mauvaise administration de l'Etat. On s'y plaignoit de la dissipation des Finances , des premiers emplois donnez à des personnes qui en étoient indignes , de la trop grande autorité des Ministres , du peu de considération qu'on avoit pour les Princes , pour les Pairs du Royaume , & pour les grands Officiers de la Couronne ; des obstacles que les Parlemens trouvoient dans l'exercice de leur Jurisdiction , de la ruine de la Noblesse , du prix excessif & de la multiplication des Charges de Judicature , de l'oppression du Peuple , de la sup-

pression des Etats Généraux , enfin de la précipitation avec laquelle l'on avoit conclu le mariage du Roy pendant sa minorité , & avant qu'il fût en âge de juger par lui-même si une alliance aussi étroite avec l'Espagne convenoit au bien de l'Etat , & si un autre mariage ne seroit point ou plus avantageux , ou plus de son goût. L'on ajoûtoit à ces plaintes trois demandes : Que les Etats Généraux seroient assemblez au plûtard dans trois mois ; que le mariage du Roy & de Mesdames ses sœurs seroit différé jusques après la tenuë des Etats , & que l'on mettroit auprès de Sa Majesté des personnes d'une probité reconnüe , capables de lui donner l'éducation convenable à un Roy très-Christien.

La Regente fit une ample réponse au Prince de Condé en forme aussi de manifeste. Elle supposoit que la plûpart des désordres dont le Prince se plaignoit avoient commencé avant sa Regence , & même que ce qu'on appelloit désordres étoient des Reglemens établis par le feu Roy ; que les Princes du Sang , les Pairs du Royaume avoient toujourns été con-

fiderez à proportion des preuves qu'ils avoient données de leur fidélité. Elle rejettoit sur le Prince de Condé & sur les Seigneurs qui lui étoient unis, une partie de la dissipation des Finances. Elle ajoûtoit que leur avidité l'avoit forcée à leur prodiguer le trésor amassé par le feu Roy; que les uns faisoient les mécontents; que d'autres formoient des cabales, & la menaçoient de se soulever; de sorte qu'elle avoit été obligée de leur donner sans cesse de l'argent, aux uns pour les appaiser, aux autres pour les retenir dans le devoir; qu'elle avoit empêché par ce moïen les guerres civiles; qu'elle n'avoit pas cru pouvoir faire un meilleur emploi de l'argent destiné par le feu Roy aux besoins de l'Etat; & qu'il étoit étrange que ceux qui en avoient profité, le plaignissent de sa dissipation. La Regente répondoit ensuite aux autres plaintes des mécontents aux unes assez bien; aux autres avec quelque vraisemblance.

La difficulté fut plus grande sur la réponse aux demandes du Prince de Condé. La Regente craignoit l'assemblée des Etats Généraux. » Je

„ suis (disoit-elle) la Maîtresse de les
 „ accorder ou de les refuser ; quand je
 „ les aurai promis , ils iront peut-être
 „ plus loin qu'il ne convient , & il ne
 „ dépendra plus de moi de les rete-
 „ nir. „ Mais Villeroy lui representa
 si fortement l'inconvénient qu'il y
 auroit à les refuser , & sçut si bien
 lui persuader qu'ayant de son côté le
 nom & l'autorité du Roy , les pei-
 nes & les recompenses en sa disposi-
 tion , elle en seroit toujours la Maî-
 tresse , qu'enfin dans sa réponse au
 Prince de Condé elle promit de les
 assembler dans le terme qu'il avoit
 demandé. Elle promit de même de
 différer le mariage du Roy jusques
 après sa majorité. Pour ce qui est de
 son éducation , elle ajouta qu'elle
 croïoit y avoir assez bien pourvû ;
 que cependant elle suivroit toujours
 en cela comme en toute autre chose
 les conseils des Princes & des Grands
 qui seroient véritablement affection-
 nez au bien de l'Etat.

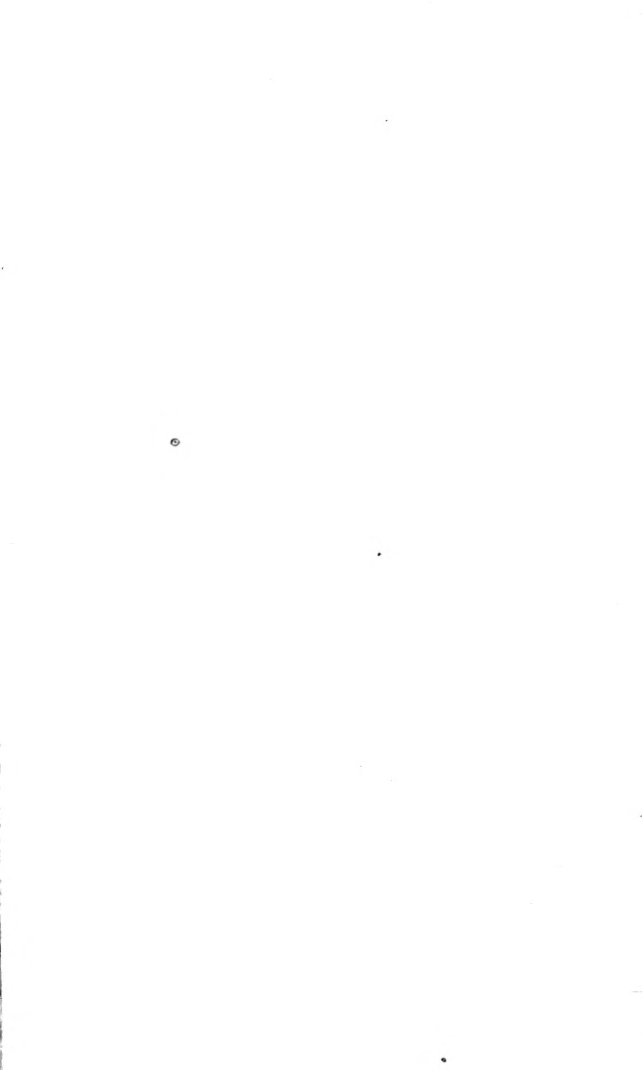
La réponse de la Regente au Prin-
 ce de Condé ayant été rendüe publi-
 que , la promesse qu'elle y faisoit
 d'assembler dans trois mois les Etats
 Généraux , calma bien des esprits qui

commençoient d'être en mouvement. La faction du Prince en fut affoiblie : le Duc de Bouillon fut le premier à s'en appercevoir. Pour dédommager son parti de ce qu'il perdoit de ce côté-là, il crut qu'il falloit engager les Eglises Calvinistes à favoriser le parti du Prince de Condé. La convocation des Etats Généraux déplaçoit autant aux Protestans, qu'elle étoit souhaitée des Catholiques. Comme cette Assemblée étoit toute composée des derniers, & que le Clergé qui y tient le premier rang, y a toujours beaucoup de credit, ils avoient lieu de craindre qu'on n'y prît quelque résolution contre eux. D'ailleurs le double mariage dont on a parlé, leur paroissoit très-contraire à leurs intérêts ; ils ne souhaitoient rien tant que de le rompre.

Le Duc de Bouillon persuadé que ces deux motifs suffiroient pour faire soulever les Calvinistes, porta le Prince de Condé à écrire aux Députés Généraux que les Eglises Prétendues Réformées avoient à la Cour, & il lui conseilla en même temps d'envoier une personne affidée aux Principaux du parti Huguenot pour

422 HIST. DE H. D. DE BOUILLON.
les exhorter à prendre les armes , à
se joindre à lui , & à procurer la ré-
formation de l'Etat. De son côté il
écrivit à ses amis , il agit , il sollici-
ta , en un mot il n'oublia rien pour
faire déclarer les Calvinistes en fa-
veur du parti qu'il avoit embrassé.

Fin du sixième Livre.



PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

LC
151
P. 110
t. 1

Mr. Miller, J. C. 1857
Histoire commerciale
de la Nouvelle-France

